Consultation
sur place

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1 557 913

# HISTOIRE

# DÉMOCRATIQUE

DES

## PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Temps Anciens.

Grèce.

G 2264

4 fr. 25 c.

TOME IV.

PARIS,

[illegible]ARCEL, rue du faubourg St-Antoine, 123,
[illegible]ur de la Bonne-Graine, 16, au premier.

1849.

G
2264

# HISTOIRE DÉMOCRATIQUE

DES

# PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PARIS, IMPRIMERIE DE LACOUR ET Cie,
Rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, 33, et rue Soufflot, 11.

G3.45

# HISTOIRE
# DÉMOCRATIQUE
DES
# PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER
REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Temps Anciens.

Grèce.

G 2264

TOME ~~IV~~ 4.

PARIS,
MARCEL, rue du faubourg St-Antoine, 123,
Cour de la Bonne-Graine, 16, au premier.

1849.

G 2504

# GRÈCE.

---

### La Grèce après la fuite des Perses.

Les Grecs venaient d'échapper à la servitude. Les champs et les mers qu'ils avaient illustrés par leurs faits d'armes, étaient MARATHON, les THERMOPYLES, l'ARTÉMISIUM, SALAMINE, PLATÉE et MYCALE. Ces lieux furent chantés par les poètes et par le peuple. Partout où les Grecs avaient versé leur sang pour la patrie, on éleva des monuments funéraires sur lesquels on inscrivit des épitaphes à la gloire des héros. La Grèce s'était enrichie des dépouilles de l'ennemi ; la Grèce était au comble de la gloire et du bonheur.

Cependant, malgré la fuite de Xerxès et de ses armées, la guerre n'était point terminée ; mais les Grecs seront désormais les agresseurs.

Après la victoire de Platée, les Athéniens ramenèrent à Athènes leurs femmes et leurs enfants, qu'ils avaient, au moment des plus grands dangers,

transportés à Salamine et à Trézène. Ils entreprirent de reconstruire les murs de leur ville et prirent encore d'autres mesures de sûreté. Les Lacédémoniens, témoins de la bravoure des Athéniens, éprouvèrent, à leur égard, de la jalousie, de la crainte, et s'opposèrent à ce que les fortifications d'Athènes fussent relevées, prétextant que si les Perses s'en rendaient maîtres une troisième fois, ils pourraient faire de cette ville leur point de centre d'opérations militaires, et de là chagriner toute la Grèce. Malgré les perfides réclamations des Lacédémoniens, les Athéniens, ayant usé d'adresse, réussirent à relever leurs fortifications.

« Dans leur zèle, dit Diodore de Sicile, ils n'é-
« pargnèrent ni les maisons ni les tombeaux. Les
« femmes, les enfants, les étrangers, les esclaves
« même, prirent part à ce travail, qui avança prodi-
« gieusement, grâce à l'ardeur des ouvriers et au
« nombre des bras qui y étaient employés. »

Dans le même temps, les Athéniens construisirent le port du Pirée, ce qui excita encore le dépit et les réclamations des fiers Spartiates (478 av. J.-C.).

Cependant les deux peuples et leurs alliés continuaient de marcher unis pour combattre et refouler les Perses. Les Thébains, les Thessaliens et d'autres Grecs furent punis de l'assistance qu'ils avaient donnée aux ennemis de la Grèce.

Pausanias, le vainqueur de Platée, conservait toujours le commandement en chef, mais son élévation l'avait corrompu, et son arrogance était sans borne.

M. le comte de Ségur dit ceci dans son *Histoire ancienne :* « La hauteur et les injustices de ce gé-
« néral excitaient les plaintes des alliés ; ils le dé-
« pouillèrent du commandement pour le donner à
« ARISTIDE. Ainsi, la vertu d'un Athénien et la cor-
« ruption d'un Spartiate firent passer dans les mains
« d'Athènes l'autorité dont Lacédémone avait joui
« jusqu'alors dans la Grèce. »

Que c'est là mal raisonner l'histoire ! N'en déplaise à M. de Ségur, le motif de ce changement n'était pas tout entier dans le caractère de ces deux généraux ; il était encore ailleurs, et nous allons nous expliquer :

Les Spartiates n'avaient eu en vue qu'une seule science, la science de la guerre ; et ils jouissaient dans toute la Grèce d'une grande réputation de courage. Aussi, quand les Grecs unirent leurs forces pour sauver leur indépendance, ils ne voulurent prendre les généraux en chef des armées que parmi les seuls Spartiates. LÉONIDAS commanda aux *Thermopyles*, EURYBIADE à l'*Artésimium* et à *Salamine*, PAUSANIAS à *Platée*, LÉOTYCHIDE à *Mycale*. Mais ces généraux spartiates avaient à côté d'eux des généraux athéniens, qui devaient leur être subordonnés, et qui, cependant, leur étaient le plus souvent supérieurs en talents et en bravoure. A l'Artémisium et à Salamine, qu'eût fait Eurybiade sans THÉMISTOCLE ? Il eût fui avec toute la flotte. Ce fut donc grâce aux Athéniens que là les Perses furent vaincus. A Platée, il y avait à côté de Pausanias le sage et brave ARISTIDE ; à My-

cale XHANTIPPE était à côté de Léotychide. Enfin les Athéniens, sous le commandement de MILTIADE, d'Aristide et de huit autres généraux, avaient livré, sans secours étrangers, dans la plaine de Marathon, la première bataille aux Perses, et ils les avaient mis en fuite. Ainsi, les Athéniens vainquirent seuls à Marathon; la résistance de l'Artémisium et la victoire de Salamine furent autant dire leurs œuvres; à Platée, quand les Mégariens ne voulaient plus défendre un poste dangereux, lorsque tous les autres Grecs refusaient de les relever, les Athéniens les remplacèrent volontairement; quand les Spartiates, craignant de se trouver en présence des Perses, invitèrent les Athéniens à changer de place avec eux, ils ne furent point refusés, nous l'avons dit. Les troupes d'Athènes furent toujours prêtes à accepter tous les postes et à combattre tous les ennemis, quels qu'ils fussent. Les Spartiates voulaient en toute occasion posséder le commandement en chef, leur orgueil ne leur permettait pas d'accepter la seconde place parmi tant de braves. Les Athéniens avaient aussi des prétentions au commandement, car ils s'en croyaient dignes; et cependant, ils préférèrent supporter les injustices, illustrer le rang qu'on leur assignait, fût-il le dernier, que de jeter la perturbation parmi les défenseurs de la Grèce.

Mais tant d'abnégation ne devait pas rester perdue! Quand tous les Grecs eurent vu, comparé et apprécié sur les champs de bataille les Athéniens et les Spartiates, ils comprirent que les enfants d'A-

thènes étaient loin d'être inférieurs à ceux de Sparte ; qu'ils devaient aux premiers leurs premiers succès et en partie le salut de la Grèce ; alors ils se tournèrent de leur côté : ainsi ARISTIDE fut préféré à PAUSANIAS et ATHÈNES à SPARTE, et ce n'était pas sans raison. Les descendants de Cécrops avaient vraiment conquis cette préférence par leurs bonnes œuvres.

Cependant Pausanias resta à la tête des Spartiates, et c'était plus d'honneur qu'il n'en méritait, car ce héros de Platée, cet illustre guerrier, n'était qu'un lâche au fond du cœur, et bientôt il fit connaître toute sa bassesse. Il lia des relations intimes avec le roi des Perses, duquel il recevait des présents ; il aspirait à la main de la fille du despote ; après avoir concouru à la délivrance de la Grèce, il conspirait son asservissement. L'or, les promesses, la perspective d'une grande autorité, avaient séduit cette âme orgueilleuse et cupide ; le libérateur était devenu un fourbe, un tyran. Mais la trahison fut découverte. Pausanias, poursuivi, se réfugia dans un temple que les Spartiates murèrent aussitôt, et celui qui voulait être le plus opulent des hommes après le grand roi, mourut déchiré par la faim, maudit de ses compatriotes qu'il avait trompés (477 av. J.-C.).

THÉMISTOCLE fit aussi soupçonner sa vertu. Il avait reçu les confidences de Pausanias, qui avait essayé de l'embaucher au service du roi de Perse ; et le héros athénien n'avait point dénoncé la trahison. Il réfuta cependant l'accusation qui pesait

sur lui, et se fit absoudre. Cet acquittement le rendit plus puissant. Thémistocle aimait à se vanter, à se glorifier : il semblait qu'il fût le seul sauveur de la Grèce, que la Grèce lui dût tout, et qu'elle fût comme sa propriété. Ses vanteries, ses richesses, dont il faisait parade, son train de vie, excitèrent le mécontentement, la défiance. Les Athéniens le craignirent, le crurent capable d'attenter à leur liberté, et lui appliquèrent l'OSTRACISME. C'était là une condamnation à l'exil. Ainsi le général dut s'éloigner d'Athènes (471 av. J.-C.). Reproduisons, au sujet de Thémistocle et de sa condamnation, les paroles suivantes de Diodore de Sicile :

« D'abord ils le firent sortir de la ville, en lui appliquant l'OSTRACISME, qui avait été institué après la chute de la tyrannie des Pisistratides. Voici quelle était cette loi. Chaque citoyen écrivait sur un tesson le nom de celui qu'il croyait principalement conspirer contre la démocratie ; celui qui réunissait le plus grand nombre de ces tessons était condamné à s'exiler de la patrie pour cinq ans. L'ostracisme n'avait pas pour objet de punir un crime prouvé ; les Athéniens voulaient seulement, par ce moyen, rabaisser l'orgueil de ceux qui auraient pu avoir des prétentions par trop élevées. »

Frappé par cet arrêt, Thémistocle se retira à Argos. Les Lacédémoniens, soit dans l'intérêt de la Grèce, soit qu'ils cédassent aux incitations de leur jalousie, le dénoncèrent de nouveau aux Athéniens, et prouvèrent d'une manière certaine, par des correspondances trouvées, que Thémistocle

avait connu la trahison de Pausanias. Le général athénien se hâta de passer d'Argos chez Admète, roi des Molosses. Les choses allèrent plus loin : les Lacédémoniens demandèrent son extradition ; les Athéniens étaient résolus à lui faire subir un jugement; l'accusé, n'ayant sans doute pas jugé à propos de se justifier, ou se sentant coupable, s'enfuit de la Grèce, et se rendit auprès du roi de Perse, qui l'accueillit favorablement, lui pardonna tout le mal qu'il en avait reçu, et le combla de bienfaits (471 av. J.-C.).

Les uns disent que, retiré dans les villes que Xerxès lui avait accordées pour son entretien, Thémistocle passa le reste de sa vie dans les richesses, l'indifférence et les jouissances. D'autres disent que le roi, ayant voulu le faire marcher contre la Grèce à la tête d'une puissante armée, le héros grec s'empoisonna pour échapper à une si cruelle nécessité.

Privée de deux guerriers si remarquables, Pausanias et Thémistocle, la Grèce continua son œuvre de gloire sous le commandement d'Aristide et de Cimon, fils de Miltiade.

Cimon avait quitté le Pirée, port d'Athènes, à la tête de *deux cents* trirèmes, et les Ioniens et les villes alliées lui en fournirent encore *cent*. A la tête de ces *trois cents* bâtiments, il se rendit sur les côtes de l'Asie-Mineure, qu'il parcourut. Toutes les villes originaires de la Grèce se déclarèrent aussitôt pour leur mère patrie; les villes qui avaient des populations indigènes et des garnisons perses furent emportées d'assaut.

L'armée de terre et la flotte marchaient parallèlement à peu de distance l'une de l'autre. La flotte des Perses vint au devant de la flotte grecque, leur infanterie et leur cavalerie au-devant des troupes de terre. Il y eut une double bataille : partout les Grecs furent vainqueurs (470 av. J.-C.). Ils couraient d'un triomphe à un triomphe nouveau. Diodore dit :

« Cimon s'acquit, par ses talents militaires et sa bravoure, une grande réputation, non-seulement parmi ses concitoyens, mais auprès de tous les Grecs. Il avait pris aux ennemis trois cent vingt trirèmes, quatre cents vaisseaux de transport, et avait fait plus de vingt mille prisonniers, sans compter les sommes d'argent considérables qui étaient tombées entre ses mains. »

Athènes était toute-puissante; Athènes dirigeait toutes les forces de la Grèce, et le succès répondait à toutes ses entreprises.

En ce temps-là Sparte fut affligée d'un tremblement de terre qui renversa presque toutes ses maisons. Vingt mille habitants et des richesses immenses furent ensevelis sous les décombres (469 ans av. J.-C.).

Sparte était orgueilleuse et dure, et ses malheurs réjouirent ceux qu'elle opprimait. Les Messéniens et les Hilotes, qu'on avait si souvent menés à l'ennemi avec des promesses illusoires de liberté, voulurent profiter de cette occasion pour secouer le joug et se rendre indépendants. Ils marchèrent contre leur injuste maîtresse dans l'espoir de s'en

emparer; mais ils trouvèrent des forces qui s'opposèrent aux leurs. Les hostilités furent vives; Sparte eut enfin le dessous. Elle appela alors les Athéniens à son secours. Ils accoururent, entraînés par Cimon, et malgré l'opposition de PÉRICLÈS et du *parti populaire*, qui n'aimaient point, et pour cause, les Lacédémoniens. Les Messéniens et les Hilotes furent repoussés (469 av. J.-C.).

Dans une autre circonstance les Athéniens furent encore appelés par Sparte; ils montrèrent le même empressement, mais cette fois Sparte laissa voir à leur sujet son excessive défiance: elle les congédia sans avoir daigné accepter leurs services. Les Athéniens se retirèrent, contrariés, blessés, maudissant les Lacédémoniens, et Cimon qui les avait exposés à cette injure. Ils s'étaient éloignés du théâtre de la guerre. Les Spartiates agirent alors en liberté.

Diodore de Sicile dit :

« Les Lacédémoniens, secondés de leurs alliés, marchèrent alors contre Ithome, et en firent le siége. Les HILOTES, *qui s'étaient en masse soustraits au joug de Lacédémone*, se réunirent aux Messéniens. Ils étaient tantôt vainqueurs et tantôt vaincus. Cette guerre dura *dix ans*, et ne fut point décidément terminée: Dans cet espace de temps les deux partis se faisaient réciproquement beaucoup de mal. »

D'autre part, les Athéniens poursuivaient leurs succès. Ils allèrent combattre et vaincre les Perses dans l'Égypte, qu'ils avaient envahie avec trois cent mille hommes (462 ans av. J.-C.). Ils les poursuivaient dans l'Asie-Mineure, dans les îles et dans

la Thrace... mais ils ne passèrent pas outre. Cimon fut accusé pour s'être arrêté aux frontières de la Macédoine. Les rois de ce pays inspiraient de la défiance au peuple athénien. Était-ce sans raison? Athènes était au faîte de la gloire. Ce fut à ce moment-là, dit-on, que le successeur de Xerxès, Artaxerxès, voulut faire marcher Thémistocle contre sa patrie, et que le héros s'empoisonna pour ne point lui obéir. Artaxerxès essaya également d'attirer dans son parti les Spartiates, afin de les mettre aux prises avec les Athéniens. N'ayant pas été plus heureux de ce côté, il s'humilia devant ses vainqueurs. Par ses ordres, Mégabyse et Artabaze se rendirent à Athènes; conclurent un traité en son nom, par lequel il s'obligeait à respecter la liberté de toutes les villes grecques de l'Asie-Mineure; à ne point envoyer des vaisseaux sur les mers depuis le Pont-Auxin jusques aux côtes de la Pamphilie; à tenir ses troupes éloignées de trois journées de marche aux moins des côtes de l'Ionie et de l'Hellespont. Tel fut le résultat de la guerre. La Grèce avait vaincue par les armes, par les négociations, par le dernier traité, et la plus grande part de ses succès était due à Athènes.

### Guerre du Péloponèse.

Si la Grèce, ce pays peuplé de braves, eût été soumise à un seul gouvernement, que de dissensions, que de calamités se fût-elle évitées !... Mais la multiplicité de ses gouvernements, leurs diversités, l'ambition des chefs, devaient produire des con-

flagrations. Deux peuples puissants, les Lacédémoniens et les Athéniens, si différents de mœurs et d'institutions, allaient se combattre et entraîner à leur suite de nombreux alliés. Les Spartiates avaient un gouvernement OLIGARCHIQUE, ou composé de riches; les peuples qui avaient des gouvernements semblables devaient les suivre. Les Athéniens avaient un gouvernement DÉMOCRATIQUE, ou populaire, et ils devaient avoir l'appui de tous ceux qui avaient des institutions équivalentes.

Les Corcyréens et les Corinthiens se faisaient la guerre à propos d'Epidamne, colonies dont les uns et les autres se prétendaient les fondateurs et les maîtres (439 av. J.-C.). Ces deux peuples appelèrent des secours. Les Athéniens se prononcèrent pour Corcyre, les Lacédémoniens se rangèrent du côté des Corinthiens. Une fois que les premiers coups eurent été portés, la guerre générale fut allumée, et pour longtemps.

« Jamais tant de villes, dit Thucydide, n'avaient été dévastées, soit par des barbares, soit par leurs hostilités réciproques ; quelques-unes même perdirent leurs habitants pour en recevoir de nouveaux; jamais tant d'hommes n'avaient éprouvé les douleurs de l'exil; jamais tant n'avaient perdu la vie dans les combats ou par les séditions. »

Je n'entrerai pas pour le moment dans les détails de cette guerre, qui fut appelée la guerre du Péloponèse; elle dura trente ans. La diversité des institutions et des intérêts des peuples l'avaient rendue inévitable. Il ne fallait qu'un prétexte pour

l'allumer, et ce prétexte se présenta. Le sang des Grecs coula dans l'Asie, dans les îles, dans la Thrace, dans la Macédoine, dans la Sicile, sur les mers, et dans la Grèce entière.

Cependant, malgré tant de luttes et de désastres, le génie de la Grèce monta à son apogée. Le fils de Xantippe, PÉRICLÈS, administrait la République d'Athènes : tout en dirigeant les travaux de la guerre, il protégeait les lettres et les arts : ce fut en ce temps que l'on vit surgir de si belles œuvres, et s'élever de si riches monuments. Ce siècle, le plus éclatant qui fut jamais, fut appelé le siècle de Périclès.

Nous l'avons dit, nous n'avons pas l'intention de décrire en ce moment une déplorable guerre; aussi allons-nous reposer notre esprit sur des travaux qui nous intéresseront davantage. Notre coup-d'œil s'étendra en-deçà et au-delà du siècle auquel nous sommes arrivés.

### Poésie, philosophie; leur influence.

Les premiers poètes de la Grèce furent AMPHION, MUSÉE, LINUS, ORPHÉE, mais de leurs productions que reste-t-il? Peu de chose certainement. Et savons-nous si les hymnes attribués à ce dernier, sont véritablement de sa composition ?

Nous avons parlé d'HOMÈRE, d'HÉSIODE, et l'on a remarqué combien ces deux poètes avaient le cœur populaire.

Les philosophes des premiers temps, ce sont les poètes, ensuite les législateurs. Peu après que LY-

CURGUE eut donné sa législation, parurent les sept sages, qui sont : THALÈS, SOLON, CHILON, PITTACUS, BIAS, CLÉOBULE et PÉRIANDRE.

THALÈS naquit à Milet, en 640 av. J.-C. ; il fut le premier qui porta le nom de sage. Il était physicien, géomètre et astronome. Il admettait l'eau pour principe de toutes choses. Il soutenait que l'univers est animé et rempli d'esprits ; on dit qu'il prédit les éclipses de soleil, et qu'il divisa l'année en 365 jours. Il avait eu pour précepteurs les prêtres d'Égypte. Voici des pensées de ce sage :

« Rien de plus ancien que DIEU, car il n'a pas été créé ; rien de plus beau que le MONDE, et c'est l'ouvrage de Dieu ; rien de plus grand que l'ESPACE, puisqu'il renferme tout ; rien de plus actif que la PENSÉE, elle se porte dans tout l'univers ; rien de plus fort que la NÉCESSITÉ, car tout lui est soumis ; rien de plus sage que le TEMPS, puisqu'on lui doit toutes les découvertes. »

On demandait à Thalès si les mauvaises actions échappent à la connaissance de Dieu. « Non, ré-« pliqua-t-il, pas même nos pensées les plus secrè-« tes. » Il ajoutait : « DIEU EST UN ÈTRE SANS COM-« MENCEMENT ET SANS FIN. » Il disait à l'homme : « CONNAIS-TOI TOI-MÊME. »

SOLON, d'Athènes, aimait la démocratie ; il le prouva par ses lois et ses poésies ; rien de plus célèbre que les paroles qu'il adressa à Crésus. Celles-ci ne sont pas moins bonnes :

« La maison la plus heureuse est celle qui ne doit pas ses richesses à l'injustice, qui ne les conserve pas par la mauvaise foi, et à qui ses dépenses ne causent pas de repentir.

« La société est bien gouvernée quand les citoyens obéissent aux magistrats et les magistrats, aux lois.

« Redoute la volupté, elle est mère de la douleur.

« Ou n'approche pas des rois, ou dis-leur ce qui leur est utile d'entendre. »

CHILON disait :

« Il vaut mieux perdre que de faire un gain honteux.

« Ne permets pas à ta langue de courir au-devant de ta pensée.

« La pierre de touche fait connaître la qualité de l'or; et l'or, le caractère des hommes. »

PITTACUS disait :

« J'aime la maison où je ne vois rien de superflu, où je trouve tout le nécessaire.

« Voulez-vous connaître un homme ? revêtez-le d'une grande puissance. »

BIAS disait :

« Monarque, tu veux te couvrir de gloire, sois le premier soumis aux lois de ton empire.

« Désirer l'impossible, être insensible à la peine des autres, voilà deux grandes maladies de l'âme.

« Ecoute beaucoup, et ne parle qu'à propos. »

CLÉOBULE disait :

« Choisis ta femme parmi tes égaux. Si tu la prends dans un rang plus élevé, tu n'auras pas des alliés, mais des tyrans.

« Répands tes bienfaits sur tes amis, pour qu'ils t'aiment plus tendrement encore; répands-les sur tes ennemis, pour qu'ils deviennent enfin tes amis. »

PÉRIANDRE disait :

« Veux-tu régner en sûreté? ne te fais pas entourer de satellites armés de fer; n'aie d'autre garde que l'amour de tes sujets. »

Ajoutons ceci : Thalès, de Milet, est né en 640

av. J.-C. ; Solon, d'Athènes, en 639 ; Périandre, de Corinthe, en 626 ; Pittacus, de Mitylène, en 612 ; Bias, de Priène, en 608 ; Chilon, de Sparte, vers 600 ; Cléobule, de Lindes, est né vers la même époque.

ANACHARSIS et PYTHAGORE étaient les contemporains des sept sages. Voici l'un des préceptes attribués à ce dernier :

« N'abandonne pas tes yeux aux douceurs du sommeil avant d'avoir examiné par trois fois les actions de ta journée. Quelle faute ai-je commise? Qu'ai je fait? A quel devoir ai-je manqué? Commence par la première de tes actions, et parcours ainsi toutes les autres. Reproche-toi ce que tu as fait de mal ; jouis de ce que tu as fait de bien. »

Au temps de Pythagore (auquel nous reviendrons en traitant de la Sicile), ou peu après lui, vécurent des poètes lyriques, dont les uns chantaient la gloire, les autres la volupté ; d'autres encore mirent en vers leurs pensées philosophiques et morales. Ces poètes furent : ALCÉE, SAPHO, ÉSOPE, ANACRÉON, THÉOGONIS, PHOCYLIDE et bien d'autres. TYRTÉE, le chantre de la guerre, les avait devancés.

Faisons quelques emprunts aux poètes moralistes, et commençons par Théogonis, le contemporain de Solon.

THÉOGONIS enseigne, dit-il, ce qu'il a appris des sages dans sa jeunesse. Il s'exprime ainsi :

« Cultive la sagesse : garde-toi de chercher dans le vice et dans l'iniquité, la gloire, la richesse et la puissance.

« Puis-je voir sans gémir les hommes ne faire usage de leur esprit que pour se railler les uns les autres, et de leur intelligence que pour se dresser mutuellement des embûches, se tromper, se trahir? *Puis-je, sans* VERSER DES LAR-

MES, *voir les principes du* BIEN *et du* MAL *négligés, confondus ou plutôt ignorés?*

« Qui sait mettre des bornes à sa fortune? Celui qui possède le plus de richesses veut au moins les doubler. Qui pourra satisfaire tant de gens qui tous ont le même désir? *C'est l'amour des richesses qui cause la folie des hommes et leur perversité.*

« Ta fortune vient d'être renversée : va, tu n'as plus d'amis; ton frère même ne te connaîtra plus.

« Ceux qui ont des richesses manquent de lumière pour en faire usage, ceux qui voient et désirent le bien sont opprimés par la pauvreté : les uns et les autres éprouvent une égale impuissance; ceux-ci sont arrêtés par la misère, ceux-là par leur imbécillité.

« Qui pourra révérer les dieux, quand le scélérat, couvert d'iniquités, brave la colère des humains et celle des immortels; quand, du sein des richesses, il insulte à l'homme de bien; quand le juste est courbé sous le poids de la misère?... Jupiter! étends du haut des cieux ta main sur ma patrie. »

On voit bien que Théogonis était pauvre, et qu'il écrivait dans un temps où les riches opprimaient les travailleurs par leur cupidité.

PHOCYLIDE, dont voici des sentences, était contemporain de Théogonis; ce qui veut dire qu'ils vivaient l'un et l'autre environ 600 ans av. J.-C.

« Ne contracte pas de mariage furtif et scandaleux; ne te livre pas à des amours infâmes.

« Ne trame point de ruses; ne trempe point tes mains dans le sang.

« Que tes premiers respects soient pour les dieux; les seconds pour tes parents; accorde à chacun ce qui lui est dû, sans jamais te laisser corrompre.

« Ne rebute pas le pauvre; que tes jugements soient dictés par la justice. *Si tes jugements sont iniques, tu seras jugé par Dieu même à ton tour.*

« Ne retiens pas la récompense de l'homme laborieux ; garde-toi d'opprimer le pauvre.

« Sers de guide à l'aveugle ; ouvre ta maison à l'exilé ; présente ta main à celui qui tombe.

« Puissent tous les mortels n'avoir qu'un sentiment, une fortune, une vie.

« Ceins l'épée pour te défendre, et non pour frapper, et plût à Dieu que tu n'eusses jamais besoin de t'armer, même pour une juste cause ; car tu ne peux donner la mort à l'ennemi que tes mains ne soient souillées.

« *Accorde aux étrangers les mêmes égards qu'à tes concitoyens.*

« L'AVARICE *est la mère de tous les crimes.* C'est l'or qui conduit et qui égare les hommes. Funeste métal ! que tu es un guide infidèle !...

« Ne t'énorgueillis ni de tes richesses, ni de ta force, ni de ta sagesse. DIEU seul est sage, seul il est riche et puissant.

« *Tous les mortels sont égaux*, et DIEU commande aux âmes. *Tous seront reçus dans les demeures éternelles*, tous auront une commune patrie, et les mêmes lieux attendent et les pauvres et les rois.

« Mortels, nous avons peu de temps à vivre ; quelques instants nous sont accordés. Mais l'*âme n'éprouvera pas la vieillesse, et jouira d'une éternelle vie.*

« La sagesse est inspirée par Dieu même ; rien n'est supérieur à la raison qu'elle conduit. L'homme qui n'a que de la force, ne peut se mesurer avec le sage. C'est la sagesse qui règle les travaux des laboureurs ; c'est elle qui régit les cités, c'est elle qui dompte les mers.

« Remets dans son chemin le voyageur qui s'égare ; arrache à la fureur des flots les malheureux qu'ils vont engloutir.

« Relève même l'âne de ton ennemi mortel qui est tombé sur la route...

« Ne compose pas de poisons, ne consulte pas de livre de magie.

« TRAVAILLE ; *tu dois payer ta vie par tes travaux.* LE PARESSEUX FAIT UN VOL A LA SOCIÉTÉ.

« N'as-tu pas appris de métier? va donc bêcher la terre. Donne-toi de la peine.

« Sans le travail, rien n'est facile à l'homme ni même aux dieux : le travail ajoute encore à la vertu.

« Ne t'abandonne point à des amours effrénées. Non, l'amour n'est point un dieu ; il est de toutes les passions la plus funeste. Mais chéris la compagne de ton sort. Quelle douceur, quelle félicité, quand une sage épouse est aimée de son époux jusqu'à la dernière vieillesse, quand il lui rend toute la tendresse qu'elle lui prodigue, quand les querelles n'ont jamais divisé ce couple heureux!

« Tes enfants ont-ils reçu le dangereux avantage de la beauté? veille sur tes fils, défends-les des attaques de la fureur licencieuse. Que des clefs te répondent de la couche de tes filles... C'est une garde difficile que celle de la jeunesse unie à la beauté.

« Accorde à tes domestiques une nourriture saine et suffisante. Tu veux qu'ils te chérissent, ne leur refuse pas ce qu'ils ont droit d'attendre de toi. N'abuse pas du pouvoir que la fortune t'a donné sur eux, et n'ajoute pas de nouvelles peines à leurs maux, un nouvel avilissement à leur humiliation. N'accuse pas légèrement auprès de son maître un domestique étranger.

« Ton valet est-il prudent? ne rougis pas de prendre ses conseils. »

Nous avons reproduit un grand nombre de sentences de Phocylide, parce qu'on y remarque un esprit de justice des plus élevés. Beaucoup de philosophes en renom ont été bien loin d'être aussi sages que le poète, et nous préciserons mieux notre remarque quand il en sera temps : il y a de l'hébreu dans la manière de Phocylide.

Démocrate dit :

« Evite les fautes, non par crainte, mais parce que tu le dois.

« Ces gens qui se plaisent à contre-dire et qui veulent

tout savoir, ont un malheur, c'est qu'ils ne peuvent apprendre ce qui est vraiment utile.

« Il est des caractères heureux qui, sans avoir cultivé la raison, y conforment cependant toute leur vie.

« Ce ne sont pas les belles paroles, c'est une conduite vertueuse qui rend hommage à la vertu.

« Tout est perdu quand les méchants servent d'exemple et les bons de risée.

« L'ignorance du bien est la cause du mal.

« Que souvent il en coûte peu pour exercer l'HUMANITE ! Un faible bienfait, répandu à propos, peut quelquefois sauver l'honneur ou la vie de celui qui le reçoit.

« Mais celui que je vais obliger est peut-être un fourbe qui ne reconnaîtra mes bienfaits que par le mal qu'il s'apprête à me faire... L'homme bienfaisant cherche à contenter son cœur : que lui importe d'obtenir de retour.

« Celui qui ne peut trouver un seul ami est-il digne de vivre ? et celui qui n'aime personne peut-il donc être aimé ?

« Hommes, ne rions pas des faiblesses de l'humanité, elles doivent bien plutôt faire couler nos larmes.

« La vie est un passage, le monde est une salle de spectacle. On entre, on regarde, on sort. »

Il est bien certain que tous ces poètes moralistes étaient des pauvres. Les sujets qu'ils traitent, et la manière dont ils les traitent le prouvent assez.

Donnons maintenant une fable d'ÉSOPE, de cet esclave Phrygien d'un si grand esprit, qui vécut, dit-on, à la cour de Crésus, et que Solon put voir lorsqu'il voyagea dans l'Asie-Mineure.

« Un père de famille avait plusieurs enfants. Comme il se vit, dans une extrême vieillesse, assez proche de sa fin, il les manda tous. Sitôt qu'il les vit assemblés, il prit plusieurs baguettes, et les lia toutes ensemble en faisceau, puis il le donna à l'aîné de ses enfants, lui ordonnant de le rompre. Celui-ci se mit en devoir de le faire ; mais quelque effort qu'il fit à plusieurs reprises, il n'en put jamais

venir à bout. Il le donna tout entier au second, et celui-ci au troisième, sans que ni les uns ni les autres en eussent pu rompre une seule baguette. Cela fait, le vieillard reprit le faisceau et en sépara les baguettes; ensuite il les redonna l'une après l'autre à chacun de ses enfants, et leur commanda d'essayer une seconde fois à les rompre. Ils n'eurent pas plus tôt obéi, qu'ils les rompirent toutes du premier effort. Enfants, leur dit le père, quand j'aurai pris congé de ce monde, il en sera ainsi de vous. Tant que vous demeurerez tous dans l'union, vous serez si forts que rien ne pourra vous ébranler; mais dès que vous serez désunis, vous vous affaiblirez de telle sorte, que le moindre choc suffira pour vous abattre. »

Voilà comment le vieillard conseillait à ses enfants d'éviter les procès, les querelles, les discordes et leur faisait sentir les avantages de l'union. L'exemple était des mieux choisis.

Nous avons prononcé le nom d'Anacréon. Ce poète naquit à Téos, en 535 av. J.-C., et vécut à la cour de Polycrate, tyran de Samos. Nous ne voulons donner qu'un court fragment du chantre des plaisirs, car sa poésie, bien que supérieure en son genre, convient peu à notre sujet.

« Couché sur de tendres feuilles de myrte et de lotos, je veux boire longuement. L'Amour, attachant sa tunique sur son épaule avec un lien de papyrus, me verse un vin pur. Ainsi que la roue d'un char, la vie tourne sur elle-même et fuit. Une fois couchés dans la tombe, un peu de poussière est tout ce qui restera de nos ossements dissous. Toi, à quoi bon parfumer une pierre, à quoi bon répandre sur la terre de vaines libations? Parfume-moi plutôt durant que je vis encore; charge mon front de roses, et appelle près de moi mon amie. Avant de descendre sous terre et de m'y joindre aux danses des morts, je veux, Amour, mettre en fuite les Soucis. »

Après avoir donné une pièce d'Anacréon, pouvons-nous ne pas en faire autant pour sa devancière,

l'illustre SAPHO, poétesse, née à Mitylène, dans l'île de Lesbos.

Voici une pièce adressée à une femme aimée :

« Il me paraît égal aux dieux, celui qui, assis près de toi mollement, écoute tes ravissantes paroles et te voit lui sourire ; voilà ce qui me bouleverse jusqu'au fond de l'âme.

« A peine t'ai-je vue que la voix manque à mes lèvres, ma langue est enchaînée, une flamme subtile court dans toutes mes veines, les oreilles me tintent, une sueur froide m'inonde, tout mon corps frissonne, je deviens plus pâle que l'herbe flétrie, je demeure sans haleine, il semble que je suis bien près d'expirer....

« Mais il faut tout oser, puisque dans la nécessité... (1) »

(1) Je me sers généralement de traductions en prose, parce qu'elles rendent d'une manière plus précise la pensée, les expressions et le tour de phrase de l'original. Dans les traductions en vers, le traducteur se met, le plus souvent, à la place du poète qu'il est censé traduire, et au lieu de nous faire lire des vers de tel ou tel poète ancien, il nous fait lire les siens qui, à part leur infidélité, sont bons ou mauvais, suivant le degré de son talent poétique. Cependant, bien que j'aie donné la traduction en prose de la pièce de Sapho, je veux joindre ici, en note, celle que Boileau Despréaux en a faite. La voici :

« Heureux qui près de toi pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !
Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler ?

« Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois ;
Et dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurai trouver de langue ni de voix !

« Un nuage confus se répand sur ma vue ;
Je n'entends plus ; je tombe en de douces langueurs :
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

« Mais quand on n'a plus rien il faut tout hasarder, etc.»

Aux deux citations que nous venons de donner, ajoutons quelques lignes d'ALCÉE, le contemporain, le compatriote et l'amant malheureux de Sapho, qui sut chanter avec un égal bonheur, l'amour, le vin, la gloire et la liberté :

« Pallas ! reine glorieuse, gouvernez toujours notre cité et nos citoyens, sans douleur, sans trouble, sans jamais verser le sang de nos frères. Et vous, père des Dieux, vous, Olympie, mère de l'abondance, accordez-nous les dons de Cérès. Qu'ils nous soient apportés par les Heures éclatantes de grâce sous leurs belles couronnes. Exaucez aussi mes vœux, ô respectable Proserpine, et que Lesbos soit toujours florissante en obéissant à vos saintes lois. »

Nous avons parlé d'Harmodius et d'Aristogiton, les vengeurs de la patrie opprimée. Voici la chanson que le poète Alcée leur consacra :

« Je porterai mon glaive caché sous une branche de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, quand ils immolèrent le tyran, et établirent dans Athènes l'égalité des lois.

« O généreux Harmodius ! en quittant la terre tu n'es pas mort : tu vis toujours dans ces îles bienheureuses où se trouvent Achille aux pieds légers, et Diomède, ce vaillant fils de Tydée.

« Je porterai mon glaive sous une branche de myrte, comme le firent Harmodius et Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran Hipparque dans le temps des Panathénées.

« Que votre gloire soit éternelle dans le monde, cher Aristogiton ! parce que vous avez tué le tyran et établi dans Athènes l'égalité des lois. »

### Pindare.

Après les poètes moralistes et socialistes ; après les chantres des plaisirs de la table, de l'insouciance et des passions effrénées ; après Alcée, si varié dans

ses productions, voici venir le chantre de la gloire et des luttes olympiques, le brillant et vigoureux PINDARE. Celui-ci naquit en 520 avant Jésus-Christ, à Thèbes en Béotie, et l'on remarquera que ce poète lyrique, bien qu'il soit parfois un peu courtisan, donne souvent de bons avis aux grands, et est plein de hautes et nobles pensées : Voici des preuves à cet égard :

« Lyre d'or d'Apollon, brillant trésor des Muses, aux cheveux d'ébène, c'est toi qui règles la mesure de la danse, source de la joie ; dociles à tes lois, les chantres obéissent au signal que tu donnes, lorsque des cordes ébranlées font entendre ces préludes ravissants qui précèdent les chœurs. Les feux éternels de la foudre perçante s'éteignent entre les mains du maître des dieux ; le roi des oiseaux, l'aigle de Jupiter, abaissant ses ailes rapides, s'endort sur son sceptre ; une douce vapeur ferme ses paupières appesanties, et courbe mollement sa tête ; il dort, et son dos assoupli par la volupté s'élève et s'abaisse au gré de tes accords. Mars lui-même, le cruel Mars, oubliant les combats et les armes, s'enivre de ton harmonie. Tous les dieux se laissent charmer par les accords divins d'Apollon et des Muses...

« Ah ! si le temps, secondant mes vœux, apportait à Hiéron (roi de Syracuse), avec le bonheur et les richesses, l'oubli bienfaisant de ses maux, il se rappellerait encore ces guerres, ces combats fameux où il déploya sa constance et son courage ; où, avec le secours des dieux, il se couvrit d'une gloire qu'aucun des Grecs n'atteignit jamais, et qui est le superbe ornement de sa prospérité.

« Hiéron, tu dois mépriser l'envie ; il vaut mieux l'exciter par sa prospérité, que d'obtenir une dédaigneuse pitié par ses revers. Ne te lasse pas de rechercher les choses honnêtes ; gouverne ton peuple avec le sceptre de la justice ; que tes discours portent toujours l'empreinte de la vérité. Songe que la moindre parole qui s'échappe de ta bouche devient importante, parce qu'elle sort de la bouche d'un roi. De toi dépend un grand peuple, et tu es entouré d'une foule de témoins qui sauront juger tes actions. Con-

serve toujours tes inclinations généreuses, et, si tu aimes à entendre la douce voix de la Renommée, ne te lasse point de signaler tes bienfaits. Le nautonier offre sa voile au vent favorable; imite sa sagesse, et garde-toi surtout, cher prince, de te laisser séduire par l'amour d'une trompeuse économie.

« La gloire que les hommes laissent après eux en descendant au tombeau, est la seule trace qui marque leur passage dans la vie, et ce sont les écrivains, orateurs et poètes, qui en sont les dispensateurs.

« Remporter la victoire est le comble de la félicité, mais entendre chanter ses louanges est, après celui-là, le premier des biens. Heureux celui qui sait les réunir ! Il a reçu la plus brillante des couronnes. »

Voici un fragment d'une autre ode adressée au même Hiéron, roi de Syracuse, dont les chevaux avaient remporté le prix de la course aux jeux olympiques.

« Vaste cité de Syracuse, temple de Mars, dieu des combats, divine nourrice des hommes et des coursiers belliqueux, reçois ce chant d'allégresse, qui part de la fertile Thèbes pour t'annoncer la victoire eurule de ton roi. Hiéron est vainqueur ; son char, par un heureux destin, a devancé ceux de ses rivaux, et Ortygie, terre sacrée où Diane échappa jadis à la poursuite de l'amoureux Alphée, s'embellit de l'éclat de ses couronnes...

« La méchanceté ne produit que des fruits odieux, tandis que les richesses acquises par des voies honorables, et heureusement unies avec la sagesse, sont le plus précieux des biens. Telles sont celles que tu possèdes, ô Hiéron ! Ta main libérale peut les répandre au gré de ta générosité.

« Instruit par l'expérience, ne te lasse pas de marcher dans le sein de la vertu ; tiens-toi en garde contre les flatteurs ; semblables au singe dont les gentillesses plaisent toujours aux enfants, ils font les délices des insensés, mais ils sont méprisés des sages. Rhadamante fut heureux parce que son cœur, riche des fruits de la sagesse, ne se laissa point séduire par les discours artificieux dont les flatteurs assiégent sans cesse l'oreille des rois. Ces hommes vils, *qui*

*trafiquent de la* CALOMNIE, sont également le fléau de celui qu'ils déchirent et de celui qui les écoute.

« Il faut supporter sans murmurer le joug de la fortune et ne point s'irriter contre l'aiguillon de la nécessité. Voilà la leçon de la raison ; je veux la suivre. Plaise aux dieux que je passe ma vie dans la familiarité des gens de bien, et que mes chants soient toujours consacrés à la gloire ! »

J'ajouterai encore les fragments suivants, pris çà et là dans les odes du poète :

« Ainsi donc, l'homme qui possède la sagesse et la vérité, doit profiter du présent pour jouir du bonheur que les dieux lui ont accordé, car le jour de la vie est tantôt serein, tantôt troublé par les orages, et la félicité des mortels n'est jamais de longue durée. Pour moi, quelque traitement que le sort me prépare, je saurai toujours me mettre à la portée des autres hommes, simple avec les petits, grand avec les grands. Quelle que soit ma fortune, je m'y soumettrai sans murmure, et tâcherai de m'en contenter.... »

« Eh ! quel homme peut dérober ses actions aux regards des dieux ? »

« C'est à l'école du malheur que l'homme acquiert la prévoyance et la sagesse. »

« Les antiques vertus qu'altèrent les siècles et les hommes, reprennent enfin leur première vigueur. Les champs ne se couvrent pas tous les ans de riches moissons ; les arbres ne voient pas, chaque printemps, leur tête parée de fleurs odorantes, et chaque automne, leurs rameaux chargés de fruits ; leur fécondité s'éteint et se renouvelle alternativement. Ainsi périt et se renouvelle la force des mortels par l'ordre du destin. »

« Une vertu innée est d'un grand poids dans la balance de la gloire. Celui qui la possède est véritablement grand. L'homme, au contraire, qui doit tout à l'art et à l'étude, vit dans l'obscurité, obéissant à mille impulsions diverses, marchant toujours d'un pas chancelant, et ne faisant qu'effleurer des vertus, auxquelles son âme faible ne peut s'élever... »

« Quant à moi, je borne mes désirs aux choses que les

dieux ont mises à ma portée; et quand je considère que de tous les biens que peuvent donner les institutions politiques, la médiocrité est le plus solide et le plus florissant, je plains le sort des princes et des rois. Je m'exerce sans bruit aux vertus privées, *loin de la basse* ENVIE, *qui trouve en elle-même son propre châtiment, et qui se consume en voyant le bonheur* de celui qui, élevé au faîte des grandeurs, vit en paix à l'abri de ses cruelles atteintes.

« Heureux le mortel qui, parvenu aux noirs confins de la vie, lègue à ses enfants avec une douce médiocrité, une bonne renommée, le plus précieux de tous les biens... »

« Une grande âme, un cœur sublime, nous rapprochent des immortels. »

### Les tragiques.

Après THESPIS, que l'on regarde comme le créateur de la tragédie, et peu après le triomphe des Grecs sur les Perses, parurent trois auteurs tragiques de la plus grande force; ce furent ESCHYLE, SOPHOCLE et EURIPIDE. C'est dans la tragédie qu'on met en jeu les passions humaines et les intérêts cachés de la politique; c'est avec la tragédie que l'on offre des exemples vivants aux peuples et aux rois, et que l'on fait leur éducation, s'ils veulent s'éclairer et se perfectionner. La tragédie devait naître dans Athènes, dans une ville où le peuple était roi.

Mais à l'égard de la tragédie, pas plus que sur tout autre genre de composition, je n'ai à présenter ni détails d'analyse, ni considérations littéraires. Je ne sortirai point de ma spécialité. Faire comprendre par des citations, par des exemples, l'esprit des temps que je parcours, là est mon but; je l'atteindrai si je le puis. Arrivons à Eschyle.

**Eschyle.**

Ce tragique naquit à Éleusis, en 525 avant Jésus-Christ. Lors de l'invasion des Perses, il était dans la force de la jeunesse. Il combattit à Marathon; on remarquera que le soldat et le citoyen se retrouvent dans le poète. Une grande véhémence se fait remarquer dans ses compositions, et c'est aux chœurs qu'il remet le plus souvent le soin d'exprimer ses propres sentiments. Transcrivons :

« Les dieux ne daignent pas s'occuper des hommes qui foulent aux pieds la gloire des plus saintes lois. — Parler ainsi, c'est être impie. Ils l'ont vu plus d'une fois, les neveux de ceux qui respiraient l'injustice et la guerre, enivrés de l'excès d'une funeste opulence. Ne possédons que des biens sans péril, le nécessaire et la sagesse. La richesse est un faible rempart pour l'homme qui a renversé d'un pied insolent l'autel de la justice : il disparaît bientôt... »

« La JUSTICE conserve son éclat, *même dans les chaumières enfumées*; elle récompense une vie passée dans la vertu. Mais l'or et la fortune, quand les mains sont souillées, n'arrêtent point ses yeux : elle fuit, elle cherche une demeure sainte; son encens ne se prostitue point devant l'opulence puissante, mais marquée du sceau de l'infamie; en toute chose ce qu'elle regarde, c'est la fin... »

« Jupiter! Jupiter! C'est toi qui fais surgir des enfers la vengeance lente à punir, la vengeance qui frappe le mortel audacieux et pervers : même sur les parents tu sais l'accomplir! Ah! puissé-je un jour chanter l'hymne fatal sur un homme frappé par le glaive, sur une femme expirante. (C'est Oreste qui parle, et il s'agit d'Egiste et de Clytemnestre, meurtriers d'Agamemnon.) Et pourquoi cacher en moi le souffle divin qui remplit mon âme? Malgré moi il s'échappe, et sur mon visage respire la colère de mon cœur, la haine qui fermente en moi. Quand Jupiter tendra-t-il sa main vengeresse? Grand dieu! frappe ces têtes superbes! que des signes certains fassent ici reconnaître ta puissance. Il me faut justice de mortels injustes... »

Il y a du Jéhova dans ce Jupiter, et du biblique dans les invocations. Eschyle se soutient à cette hauteur, et fait, dans *les Suppliantes*, ainsi parler le chœur à propos de femmes que poursuivent des ravisseurs :

« Roi des rois, heureux entre tous les heureux, puissance souveraine entre toutes les puissances, fortuné JUPITER, exauce-moi, fais que mes vœux s'accomplissent ! Montre à ces hommes une juste haine ; détourne de nous leur insolence ; précipite dans la mer aux flots empourprés leur fatal navire et ses noirs rameurs. »

Encore sur Dieu :

« Nulle puissance ne l'emporte sur la puissance de JUPITER ; nul trône n'est plus élevé que le sien et n'a droit à ses respects. Il parle, et l'effet suit ; ce que décide sa volonté s'accomplit aussitôt...

« Un gardien, songes-y, veille d'en haut sur les infortunés mortels qui trouvent leurs proches sourds à de justes prières. Les gémissements de l'opprimé armeront contre l'oppresseur l'impitoyable courroux de Jupiter. »

Pour Eschyle, Jupiter est le dieu qui voit tout ; JUPITER est le juge divin, le dieu vigilant, dont rien n'arrête les coups : Jupiter règle les destinées. — Cependant, il le rabaisse quelque peu dans son Prométhée, satire foudroyante du despotisme.

Eschyle, né à Eleusis, près d'Athènes, était vraiment athénien ; il aimait sa patrie d'un cœur de feu, et voici les vœux d'un vrai citoyen :

« Que jamais la Discorde, insatiable de crimes, ne fasse entendre dans la ville ses frémissements ; que jamais le sang des citoyens n'abreuve, ne rougisse la poussière, et que jamais, pour venger le meurtre, un meurtrier ne se dresse en courroux dans Athènes ! que l'intérêt de l'Etat l'emporte dans les cœurs : que les citoyens, l'un pour l'autre, soient pleins d'un mutuel amour, pour l'ennemi d'une

haine unanime : l'union est le remède de tous les maux chez les mortels. »

Les tragédies d'Eschyle sont dénuées d'action, mais elles sont remplies de déclamations éloquentes et profondes et de chants des plus poétiques et des plus élevés : leur lecture intéresse vivement. Les citations que nous venons de faire, et que nous n'étendrons pas plus loin, doivent donner une idée suffisante de la vigueur de son esprit et de la noblesse de son âme.

### Sophocle.

Sophocle, moins lyrique que son devancier, lia mieux le dialogue, donna plus de mouvement, plus de rapidité et d'intérêt à l'action tragique, et les Athéniens s'émurent à la représentation de ses compositions : ils applaudirent leur auteur avec transport.

Sophocle naquit au bourg de Colone, près d'Athènes. Des auteurs le disent fils d'un *forgeron;* d'autres le font naître dans une illustre famille. Quoi qu'il en soit de ce côté, son mérite reste le même, et nous allons lui faire quelques emprunts. Voici de profondes et sages pensées :

« Je vois que tous, sur cette terre, nous ne sommes que des fantômes ou une ombre vaine.— Pénétré de cette vérité, garde-toi donc d'outrager les DIEUX, et de t'enorgueillir de ta force ou de tes richesses : un seul jour abaisse ou relève les grandeurs humaines; la modestie plaît aux dieux, l'impiété les irrite. »

« Jupiter, qui règne au haut des cieux, voit et gouverne tout. »

« Les plus sages paroles peuvent sortir de la bouche la plus humble. »

« Une ville, une armée, suit toujours l'exemple de ses chefs ; leur perversité seule corrompt les autres. »

« Le plus bel usage que nous puissions faire de notre art ou de notre pouvoir, c'est de servir nos semblables. »

Voici en quel terme Philoctète, le héros de la tragédie qui porte son nom, fait ses adieux à une île déserte où il avait longtemps vécu malheureux. La beauté de ce morceau se trouve surtout dans la profondeur du sentiment et dans l'expression :

« Adieu, cher antre, mon asile ! adieu, nymphes de ces prés humides ! Adieu, bruit retentissant de la mer brisée contre les rochers, et dont l'écume, poussée par le notus, mouilla souvent ma tête ; et vous, douces fontaines, que j'avais cru ne quitter jamais, je vais aussi vous quitter ! Adieu terre de Lemnos ! Qu'un vent favorable me porte là où m'appelle les destins, le vœu de mes amis, et le dieu invincible qui a voulu mon départ. »

Le morceau suivant n'est pas moins beau. Sophocle chante Colone, le lieu de sa naissance, et la muse l'inspire ; rien de plus poétique !

« Étranger, te voici dans le séjour le plus délicieux de l'Attique, à Colone, riche en coursiers : là, de nombreux rossignols à la voix mélodieuse gazouillent dans de fraîches vallées, cachés sous le lierre touffu, et sous le feuillage de mille arbres chargés de fruits, dont le soleil ne perce jamais l'ombre épaisse, et que n'insulte jamais le souffle des vents glacés ; là Bacchus, toujours livré à ses joyeux transports, marche escorté de ses divines nourrices.

« Là fleurit chaque jour sous la rosée céleste le narcisse au calice gracieux, antique couronne des grandes déesses, et le safran doré ; les eaux du Céphise, qui ne s'arrêtent jamais, serpentent à travers la plaine, et, dans leur cours intarissable, fécondent de leurs eaux limpides le sein de la terre : les chœurs des Muses et la belle Vénus chérissent aussi cette contrée..... »

Créon avait défendu, par une proclamation, qu'on enterrât le corps de Polynice, qui avait succombé en combattant contre son frère Etéocle et sa patrie. Antigone, la sœur de ce malheureux, la nièce de Créon, ose enfreindre cette loi, et, trompant la vigilance des gardes, donne la sépulture à son frère. D'après le décret publié, elle avait mérité la mort.

Lorsque Créon, furieux, lui dit :

« Et tu as osé enfreindre ces lois ? »

Elle répond :

« Je ne pensais pas que les décrets d'un mortel comme toi eussent assez de force pour prévaloir sur *les lois non écrites, œuvre immuable des dieux. Celles-ci ne sont ni d'aujourd'hui ni d'hier ; toujours vivantes, nul ne sait leur origine.* Devais-je, cédant aux menaces d'un homme, encourir la vengeance des dieux ? Je savais qu'il me faudrait mourir ; et ne le devais-je pas, même sans ton décret. »

Enfin, Créon veut exciter Antigone à haïr Polynice, ce frère égaré que l'ambition avait armé contre la patrie. Elle répond alors :

« Mon cœur est fait pour partager l'amour, et non la haine. »

Ne sont-ce pas là de nobles sentiments?

### Euripide.

Sophocle eut un digne émule ; ce fut Euripide, le troisième des grands poètes tragiques. Euripide naquit à Salamine, 480 ans av. J.-C., le jour même que les Grecs y vainquirent les Perses dans une bataille navale. Son père était CABARETIER et sa mère MARCHANDE D'HERBES : cette origine lui valut les insultes d'Aristophane, le fameux auteur de comédies.

Euripide est le premier poète qui ait développé les passions les plus ardentes du cœur avec une vraie puissance. Mais outre cela, ses pièces recèlent encore des enseignements en plus d'un genre.

De son temps le doute religieux avait gagné les esprits les plus élevés; et Euripide manifeste les siens par l'intermédiaire de ses personnages, comme on le voit ici :

« O Jupiter! dois-je croire que tu as les yeux ouverts sur les hommes? ou l'opinion de ceux qui admettent l'existence des dieux n'est-elle qu'une chimère, et est-ce le hasard qui gouverne toute chose parmi les mortels (1)? »

On sait combien les poètes grecs attribuaient aux dieux d'actions dégradantes. Euripide fait parler Ion; et ce personnage dit en s'adressant à Apollon :

« Puisque tu règnes sur les mortels, sois fidèle à la vertu. Les dieux punissent parmi les hommes ceux dont le cœur est pervers : est-il donc juste que, vous qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez vous-mêmes les violateurs des lois? S'il arrivait (chose impossible, je le sais, mais je le suppose), s'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt toi, Apollon, et Neptune, et Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos fautes. En vous livrant à vos passions au mépris de la sagesse, vous êtes coupables. *Il n'est plus juste d'accuser les hommes, s'ils imitent les vices des dieux, qui leur donnent de si funestes exemples.* »

(1) Je me suis servi, pour Euripide et pour Sophocle, de la traduction de M. Artaud, inspecteur général des études; pour Eschyle, de celle de M. Alexis Pierron. Mes fragments de Pindare sont tirés de la traduction de M. Muzac, ceux de Théogonis, Phocylide, Démocrate, de celle de Lévesque, traducteur de beaucoup d'auteurs grecs.

Ailleurs le poète fait dire à Thésée :

« Mais aucun des mortels, aucun même des dieux n'est à l'abri des atteintes de la fortune, si du moins les récits des poètes ne sont pas mensongers. N'ont-ils pas formé entre eux des unions que réprouvent toutes les lois ? Ne les a-t-on pas vus, pour usurper un trône, charger leurs pères de chaînes ? Et cependant, ils habitent l'Olympe et supportent sans remords le poids de leurs fautes... »

Hercule répond :

Hélas ! tous ces exemples sont étrangers à mes malheurs. Non, *je ne crois pas que les dieux se livrent à des amours incestueuses, ni qu'ils chargent leurs pères de chaînes* ; JE NE L'AI JAMAIS CRU, JE NE LE CROIRAI JAMAIS, *ni qu'un d'eux se soit rendu maître d'un autre.* Un dieu, s'il est réellement un dieu, n'a besoin de personne ; LES POÈTES ONT INVENTÉ CES MISÉRABLES RÉCITS. »

Euripide rejette les amours scandaleuses des dieux, et tout ce qui les dégrade ; il ne croit pas que le jour du festin de Thieste, ou tout autre jour, le soleil ait détourné son char d'or de sa route ordinaire. Si Homère, si Eschyle et Sophocle insultent souvent à la science des devins et blâment leur cupidité, Euripide dit à son tour :

« Qu'est-ce qu'un devin ? un homme qui dit beaucoup de mensonges et quelques vérités. »

Il repousse même les oracles lorsqu'ils ne sont pas d'accord avec l'éternelle justice. Cependant notre poète n'est point athée ; et les paroles suivantes le prouveront :

« Du haut des cieux qu'ils habitent, les DIEUX veillent, quoique de loin, sur les actions des hommes. »

« Les DIEUX ont les yeux ouverts sur le juste et sur l'impie. »

« La PUISSANCE DIVINE se meut avec lenteur, mais elle est

inévitable. Elle châtie les mortels qui honorent l'impiété, et qui dans leur délire se refusent au culte des dieux. »

« Tout est soumis par DIEU à d'éternelles révolutions. »

« O toi qui donnes le *mouvement à la terre*, et qui en même temps résides en elle, qui que tu sois, JUPITER, impénétrable à la vue des mortels, nécessité de la nature, ou intelligence des hommes, je te rends hommage ; *car, par des voies secrètes, tu gouvernes toutes les choses humaines selon la justice.* »

Euripide est un homme religieux et ami de sa patrie. Il fait dire à un étranger réfugié dans le territoire d'Athènes :

« L'autel du DIEU me protégera ainsi que la terre *libre* où nous avons porté nos pas. »

Un Athénien lui répond :

« *Toujours notre patrie est portée à secourir les malheureux*, LORSQUE LEUR CAUSE EST JUSTE : *que de périls n'a-t-elle pas bravés pour la défense de ses amis!* »

Euripide repousse la polygamie, le luxe et les mœurs des Asiatiques. La preuve ressort de ce dialogue :

« ORESTE. — Ton époux en aime-t-il une autre?
« HERMIONE. — Sa captive, la veuve d'Hector.
« ORESTE. — *C'est une chose mauvaise qu'un homme ait deux épouses.* »

Et encore :

« *Jamais je n'approuverai* le mortel qui forme *un double hymen*, et qui a des enfants de plusieurs mères, source de discorde et d'amers chagrins dans les familles. »

Il continue :

« Telles sont les mœurs des barbares (les Perses) : *le père couche avec sa fille, le fils avec sa mère, le frère avec sa sœur*; les plus chers amis s'entr'-égorgent; *la loi ne défend aucun de ces* CRIMES. Mais ne t'avise pas de les intro-

duire chez nous : *il n'est pas honnête qu'un seul homme tienne deux femmes sous ses lois ; mais celui-là doit se contenter d'une seule compagne, qui veut avoir une maison bien gouvernée.*»

Euripide préfère les lois divines, toujours d'accord avec la vraie justice, à celles qui sont nées des caprices d'un homme.

« CRÉON. — N'est-il pas juste d'exécuter des ordres suprêmes ?

« ANTIGONE.— *Non, quand ils sont contraires aux lois et à la justice.*

« CRÉON.— Jeune fille, ce sont les dieux qui ordonnent cette mesure à laquelle tu résistes.

« ANTIGONE. — *Ils ordonnent aussi de ne pas outrager les morts.* »

Euripide exprime en ces termes de hautes pensées morales :

« Il vaut mieux ne point remporter une victoire souillée d'opprobre que de violer la justice par une puissance odieuse. Un tel triomphe a d'abord quelque douceur, mais avec le temps il se change en amertume et couvre les maisons d'infamie. La vie que j'honore, la vie que je pratique, est celle où nulle puissance n'existe hors de la justice, ni dans la famille, ni dans l'État. »

« Malheur au mortel insensé qui ravage les cités, les temples et les tombeaux, asiles sacrés des morts, et les change en déserts ; il périra à son tour. »

Voici des pensées bien senties et exprimées en peu de mots :

« MÉNÉLAS.— Qu'éprouves-tu ? quel mal te consume ?

« ORESTE. — *La conscience... la conscience qui me reproche mes forfaits.* »

Il s'agit là des Euménides ; elles sont les remords qui tourmentent les coupables ; mais continuons les citations du poète : ce sont ici de belles pensées :

« O Jupiter, pourquoi nous as-tu donné des signes cer-

tains pour reconnaître l'or pur de l'or faux, tandis que rien sur les traits de l'homme ne distingue le méchant de l'homme de bien !.. »

« Vivre dans l'opprobre est un fardeau insupportable.»

« L'orgueil des grands supporte impatiemment la supériorité des petits. »

« Ne te flatte pas que la force gouverne les hommes. »

« Les âmes nées pour la liberté plient difficilement sous le joug de l'esclavage. »

Euripide, dans un passage des *Suppliantes*, maltraite fort les riches, ne ménage pas plus les petits et se déclare pour la classe moyenne; mais en dépit de cette déclaration, ses prédilections, comme on va le voir, sont bien pour la démocratie:

« Cette ville, dit Thésée à un étranger, ne dépend pas d'un seul homme, elle est libre; le peuple y commande à son tour et les magistrats s'y renouvellent tous les ans; la prépondérance n'y appartient pas à la richesse, et le pauvre y possède des droits égaux. »

L'étranger, aussi rétrograde que beaucoup de nos bourgeois actuels, répond :

« Et comment le peuple, incapable de suivre un raisonnement avec rectitude, pourrait-il régler sagement l'État? Car le temps, bien plus qu'une ambition hâtive, donne le savoir. L'*ouvrier*, *le pauvre qui vit de son travail, et dont les occupations grossières entretiennent l'ignorance, serait incapable de s'occuper des affaires publiques. Et n'est-il pas* ODIEUX POUR LES HOMMES SUPÉRIEURS de voir un vaurien, revêtu des plus hautes dignités, gouverner le peuple par sa parole, lui qui, naguère, n'était rien? »

Thésée plaisante l'étranger, puis lui répond :

« Les lois écrites donnent au faible et au puissant des droits égaux : le dernier des citoyens ose répondre avec fierté au riche arrogant qui l'insulte; et le petit, s'il a pour lui la justice, l'emporte sur le grand. La liberté règne où le héraut demande : QUI A QUELQUE CHOSE A PRO-

POSER POUR LE BIEN DE L'ÉTAT? Celui qui veut parler se fait connaître; celui qui n'a rien à dire garde le silence. Où trouver plus d'égalité que dans un tel État? Partout où le peuple est le maître il voit avec plaisir s'élever de vaillants citoyens; mais un roi voit en eux autant d'ennemis, et il fait périr les plus illustres et les plus sages par crainte de sa tyrannie. Comment un État pourrait-il encore être fort, quand un maître y moissonne l'audace et la jeunesse, comme on fauche les épis dans un champ au printemps. »

On peut bien penser qu'il ne s'agit pas, dans le passage ci-dessus, d'Athènes au temps de Thésée, mais bien d'Athènes telle qu'elle était constituée au temps d'Euripide; et l'on voit que le poète aime à la mettre en parallèle avec les États régis par un seul homme, afin de mieux faire ressortir la bonté du gouvernement populaire. Ce n'est donc pas Thésée qui parle en cet endroit, c'est l'auteur lui-même. Souvent Euripide prend la parole pour ses personnages, et ralentit ainsi l'action tragique; mais grâce à ces hors-d'œuvre que le goût peut blâmer, nous nous instruisons de choses qu'il nous importe extrêmement de bien connaître.

Euripide fait dire à Oreste :

« La multitude est redoutable lorsqu'elle a des chefs pervers. »

Pylade lui répond :

« Mais lorsqu'elle en a de bons elle veut toujours le bien. »

Cette réponse est très vraie.

Notre poète fait quelques vigoureuses sorties contre les orateurs populaires qui, abusant de la parole, sacrifient tout à leur ambition sous prétexte

de servir les intérêts généraux. Cependant Euripide aime l'égalité et la justice, et il ne pouvait l'exprimer plus fortement et plus philosophiquement que par les paroles suivantes :

« Nous nous gonflons d'ORGUEIL, l'un de l'opulence de sa maison, l'autre des titres d'honneur que ses concitoyens lui donnent. Tout n'est que néant : nos projets soucieux, la jactance de nos paroles, tout est vanité. »

« En vain tu vantes les charmes de la ROYAUTÉ ; le dehors en peut plaire, mais au fond du palais on trouve la tristesse. Et comment vivre heureux au sein de la défiance et dans de perpétuelles alarmes?.. »

« Pourquoi être épris de l'AMBITION, la plus méchante des déesses?... Il est une chose plus belle, c'est d'honorer l'ÉGALITÉ qui unit étroitement les amis aux amis, les villes aux villes, les alliés aux alliés : oui, l'ÉGALITÉ est pour les mortels une nature. Il y a entre le plus et le moins une éternelle guerre, et c'est pour l'avenir un principe de haine... Enfin, la ROYAUTÉ, *cette injustice heureuse,* qu'a-t-elle de si digne de ce culte et du prix excessif que tu y attaches ? Est-il si beau d'attirer les regards? *C'est un bonheur bien vide. Veux-tu avoir des honneurs dans ton palais et des soucis dans le cœur?..* Le nécessaire suffit au sage. NON, LES MORTELS NE POSSÈDENT PAS EN PROPRE LES RICHESSES ; ELLES APPARTIENNENT AUX DIEUX ET NOUS EN SOMMES LES DÉPOSITAIRES ; *et quand ils le veulent, ils les reprennent.* »

Voilà des pensées vraiment philosophiques ! Mais disons qu'Euripide peut descendre des généralités aux questions de personnes et de classes, sans jamais se démentir ; en voici la preuve :

« Il vaut mieux s'allier à l'homme pauvre et vertueux qu'à celui qui unit le vice à l'opulence. »

« J'ai vu les fils d'un père généreux tomber dans le néant, et des enfants vertueux naître d'hommes pervers ; *j'ai vu l'indigence dans l'âme du riche, et une âme généreuse dans le corps du pauvre.* »

Reportons-nous au temps de l'auteur, et nous admirerons encore davantage les paroles suivantes :

«*Il n'y a de honteux chez les* ESCLAVES *que le nom ; dans tout le reste* UN ESCLAVE NE VAUT PAS MOINS QUE L'HOMME LIBRE, *quand son cœur est honnête.*»

« Voyez ce LABOUREUR, il n'a pas un rang élevé parmi les Argiens ; *il n'a pas à se glorifier de l'illustration de sa race ; sorti du sein du peuple, il s'est montré un modèle de vertu!* NE REVIENDREZ-VOUS POINT DE VOTRE ÉGAREMENT, VOUS QUI ÊTES SÉDUITS PAR DE VAINS PRÉJUGÉS ? N'APPRENDREZ-VOUS POINT A JUGER DE LA NOBLESSE DES MORTELS PAR LEUR CONDUITE ET LEUR CARACTÈRE ? *Ce sont là les hommes qui gouvernent avec honneur les États et les familles.*»

Rien de mieux ! Euripide est un poète philosophe des plus progressifs, des plus complets ; on ne peut le nier.

Il repousse les contes ridicules qu'on débite sur les dieux ; il ne croit pas qu'on doive obéissance aux lois qui sont contraires à la justice même ; il repousse le luxe asiatique, la polygamie, les liaisons incestueuses et les sacrifices sanglants ;

Il croit que l'homme ne doit point lâchement abandonner la vie ; il relève les hommes d'en bas et les proclame les égaux des hommes puissants : gloire donc au fils de la MARCHANDE D'HERBES, et ne soyons pas étonnés si ses tragédies, ainsi que celles de ses devanciers, impressionnèrent le peuple ; si le poète obtint des succès et des couronnes, et si le comique Aristophane, dont nous parlerons ailleurs, le dénigra dans ses comédies et l'accusa d'être l'*ennemi des dieux*.

A part les sages dont nous avons parlé ; à part les poètes dont nous venons de donner de nombreux

extraits, et qui étaient, les uns et les autres, très philosophes, il y avait dans la Grèce les PHILOSOPHES proprement dits.

De ce nombre étaient XÉNOPHANE, HÉRACLITE, PARMÉNIDE, SIMONIDE, OCCELLUS, ANAXIMANDRE, ANAXAGORE, DÉMOCRITE, ARCHÉLAÜS, qui tous travaillaient sur les sciences, accéléraient leurs progrès, et répandaient, unis aux poètes moralistes, la lumière, la vie, le mouvement, l'intelligence, la force d'âme au sein des populations, et faisaient de la Grèce le pays par excellence. Mais le plus fameux des philosophes du temps, fut SOCRATE ; il forma d'illustres disciples, parmi lesquels se trouvait Platon.

Nous donnerons ailleurs, en traitant de la science des anciens, des détails sur les découvertes scientifiques des principaux philosophes grecs. Quant à Socrate et à ses successeurs, nous leur ferons une large place dans ce volume et le suivant. On saura quel fut l'esprit du maître, quel fut l'esprit des élèves, et combien ceux-ci s'éloignèrent des principes démocratiques qu'ils avaient reçus, et qu'ils devaient féconder.

La Grèce s'était prodigieusement élevée, soit par ses sages, soit par ses poètes, soit par ses hommes de science, qu'on appelait philosophes, mais des artistes en tous genres prirent également part à ce grand mouvement intellectuel et moral.

### Artistes, savants, historiens, etc.

Si les Assyriens, si les Égyptiens connurent la

peinture, l'architecture, la sculpture, la musique, ces arts, ces sciences, reçurent chez les Grecs des développements, des perfectionnements inconnus jusqu'alors. La Grèce fut la patrie des travaux les plus variés : les monuments en tous genres revêtirent là toutes les formes, tous les caractères; le sublime, l'élégant, le simple, le svelte, le colossal, le gracieux, enfin tout s'anima, tout prit vie dans ce noble pays, qui perfectionnait, qui s'appropriait tout ce qu'il faisait passer par ses mains.

Il y eut parmi ses architectes : Callicratès, Callimaque, Polyclète, Scopas, Libon; parmi les sculpteurs : Myron, Colotes, Phidias; parmi les peintres : Micon, Parrhasius, Polygnote, Zeuxis, Apollodore; parmi les musiciens : Arion, Terpandre, Lassus, Damon, Phrynis, Timothée ; parmi les médecins : Ctésias, Hypocrate, *célèbre dans le monde entier*. Il y avait enfin de grands historiens, de grands orateurs, dont nous parlerons avec quelques détails quand il en sera temps.

Les monuments les plus célèbres de la Grèce furent le temple de Delphes, le temple de Thésée, le Parthénon, les Propylées, l'Odéon. Enfin chaque ville renfermait des travaux considérables. Les statues des dieux, des héros, des vertus, se dressaient de toutes parts. Ce fut surtout sous Périclès que les œuvres d'art prirent un développement immense.

Qu'il me soit permis, à propos des arts et des beautés d'Athènes, d'emprunter le fragment suivant aux œuvres de Plutarque :

« Ces édifices étaient d'une grandeur étonnante,

d'une beauté et d'une élégance inimitables. Tous les artistes s'étaient efforcés à l'envi de surpasser la magnificence du dessin par la perfection du travail. Mais ce qui surprenait davantage, c'était la promptitude avec laquelle ils avaient été construits : il n'y en avait pas un seul qui ne semblât avoir exigé plusieurs âges et plusieurs successions d'hommes pour être conduit à sa fin ; *et cependant ils furent tous achevés pendant le court espace de l'administration d'un seul homme* (cet homme était PÉRICLÈS). On dit, à la vérité, que dans ce temps-là ZEUXIS ayant entendu le peintre AGATHARCUS se glorifier de la facilité et de la vitesse avec laquelle il peignait toute sorte d'animaux : *Pour moi*, lui dit-il, *je me fais gloire de ma lenteur*. En effet, la promptitude et la facilité de l'exécution ne donnent ni beauté parfaite ni solidité durable. Le temps associé au travail pour la production d'un ouvrage lui imprime un caractère de stabilité qui le conserve des siècles entiers. Aussi ce qui rend plus admirable les édifices de Périclès, c'est qu'achevés en si peu de temps, ils aient eu une si longue durée. Chacun de ces ouvrages était à peine fini, qu'il avait déjà, par sa beauté, le caractère de l'antique. Cependant aujourd'hui ils ont toute la fraîcheur, tout l'éclat de la jeunesse, tant il y brille cette fleur de nouveauté qui les garantit des impressions du temps ! Il semble qu'ils aient en eux-mêmes un esprit et une âme qui les rajeunissent sans cesse, et les empêchent de vieillir.

« Tous ces édifices furent dirigés par PHIDIAS,

qui avait seul l'intendance de tous les travaux. Cependant les Athéniens avaient alors de grands architectes et d'habiles artistes. CALLICRATÈS et ICTINUS construisirent le *Parthénon*, appelé l'Hécatompédon. La *Chapelle des mystères* à Éleusis fut commencée par CORÈBE, qui éleva le premier rang de colonnes et y posa les architraves. Après sa mort, MÉTAGENÈS, du bourg de Xypète, plaça le cordon et *le second* rang de colonnes; XÉNOCLÈS, du bourg de Cholargue, termina le *dôme et la coupole* qui est au-dessus du sanctuaire. CALLICRATÈS fit l'entreprise de la longue muraille dont Socrate disait avoir entendu proposer la construction à Périclès.

« L'*Odéon* est, dans son intérieur, entouré de plusieurs rangs de siéges et de colonnes; et le comble, incliné dans tout son contour, va peu à peu en se rétrécissant, et se termine en pointe. Il fut construit, dit-on, sur le modèle du pavillon de Xerxès, et Périclès en donna lui-même le dessin.

« Ce fut alors, pour la première fois, que Périclès proposa un décret pour faire célébrer des jeux de musique à la fête des *Panathénées* (fête de Minerve), et il mit la plus grande ardeur à le faire passer. Nommé lui-même distributeur des prix, il régla la manière dont les musiciens qui entreraient en lice devaient chanter, jouer de la flûte et de la lyre. Depuis ce temps-là les jeux de musique furent toujours célébrés dans l'Odéon. Les *Propylées* de l'*Acropole*, construits par MNÉSICLÈS, furent achevés en cinq ans.

« Ce fut PHIDIAS qui exécuta la *statue d'or* de la

déesse, et l'on assure que le nom de cet artiste est gravé sur le piédestal.

« J'ai déjà dit que Périclès, qui l'aimait beaucoup, lui avait conféré l'intendance *générale des travaux*, et l'inspection *sur tous les ouvriers*. Cette faveur excita l'envie contre l'un, et donna lieu à calomnier l'autre. »

Oui, des accusations nombreuses furent lancées contre Phidias, et surtout contre Périclès, l'ami, le chef de la *démocratie*; et ces accusations calomnieuses partaient du camp de l'*aristocratie*, à la tête duquel se trouvait Thucydide. « Les orateurs attachés au parti de Thucydide, dit Plutarque, ne « cessaient de crier que Périclès délapidait les fi« nances et ruinait la république. »

Ainsi l'aristocratie ne voulait pas que l'on fît exécuter des travaux publics qui devaient être immortels, et qu'on occupât les bras des artisans ; elle n'avait pas plus de goût pour les arts que d'amour pour les travailleurs. Que Périclès comprenait bien mieux l'économie sociale, l'humanité, et l'avenir de sa patrie! Pour s'en convaincre, il ne faut que lire le discours que voici, par lequel il réfutait ses adversaires et prouvait l'efficacité de son principe :

« La ville, abondamment pourvue de tous les « moyens de défense que la guerre exige, doit em« ployer ses richesses à des ouvrages qui, une fois « achevés, lui assureront une gloire immortelle. « Des ateliers en tout genre mis en activité, l'emploi « et la fabrication d'une immense quantité de ma-

« tières alimentant l'industrie et les arts, *un mouve-*
« *ment général utilisant tous les bras :* telles sont les
« ressources incalculables que ces constructions
« procurent déjà aux citoyens, qui presque tous re-
« çoivent de cette sorte des salaires du trésor pu-
« blic, et c'est ainsi que la ville tire d'elle-même sa
« subsistance et son embellissement.

« Ceux que leur âge et leur force appellent à
« la profession des armes, reçoivent de l'État
« *une solde* qui suffit à leur entretien. J'ai donc
« voulu que la classe du peuple qui ne fait
« pas le service militaire, *et qui vit de son* TRA-
« VAIL, eût aussi part à cette distribution des de-
« niers publics : *mais, afin qu'elle ne devînt pas*
« *le prix de la paresse et de l'oisiveté, j'ai appliqué*
« CES CITOYENS *à la construction de grands édifices,*
« *où les artistes de toute espèce trouveront à s'occuper*
« *longtemps.* Ainsi ceux qui restent dans leurs mai-
« sons auront un moyen de tirer, des revenus de la
« république, les mêmes secours que les matelots,
« les soldats, et ceux qui sont proposés à la garde
« des places. Nous avons acheté la *pierre*, *l'airain,*
« *l'ivoire, l'or, l'ébène, le cyprès;* et des ouvriers sans
« nombre, CHAPENTIERS, MAÇONS, FORGERONS, TAIL-
« LEURS DE PIERRE, TEINTURIERS, ORFÈVRES, ÉBÉ-
« NISTES, PEINTRES, BRODEURS, TOURNEURS, sont oc-
« pés à les mettre en œuvre. Les commerçants ma-
« ritimes, les MATELOTS et les PILOTES conduisent par
« mer une immense quantité de matériaux ; les
« VOITURIERS, les CHARRETIERS en amènent par
« terre; les CHARRONS, les CORDIERS, les TIREURS DE

« PIERRE, les BOURELIERS, les PAVEURS, les MINEURS « exercent à l'envi leur industrie. Et chaque métier « encore, tel qu'un général d'armée, *tient sous lui* « une troupe de TRAVAILLEURS *sans professions* dé- « terminées, qui sont comme un corps de réserve, « et qu'il emploie en sous-ordre. Par là tous les âges « et toutes les conditions sont appelés à partager « l'abondance que ces travaux répandent de toute « part. » (Extrait de Plutarque.)

J'appelle les méditations du lecteur sur les paroles ci-dessus de Périclès ; elles sont du plus haut intérêt; et ceux qui s'occupent d'économie politique peuvent encore en faire leur profit.

Je ne veux pas, pour le moment, m'étendre davantage sur le développement des sciences et des arts en Grèce après la fuite des Perses, et même pendant la guerre du Péloponèse : je me borne à dire que tous les progrès voltigeaient dans l'air de ce beau pays. Mais laissons là les travaux de la paix pour traiter des guerres intestines des Grecs avec plus d'étendue que nous n'avons pu le faire jusqu'ici; parlons de la lutte des Spartiates et des Athéniens, et prenons d'abord la chose d'un peu haut.

### Avant la guerre du Péloponèse.

C'est l'*aristocratie*, c'est la *démocratie*, qui devaient se combattre ; et comme l'histoire ne s'est pas privée d'accuser celle-ci au profit de celle-là, rappelons en peu de mots, non les titres de gloire de l'une et de l'autre, nous les avons exposés dans notre récit des événements, mais les manquements

à l'honneur qui souillent ceux qui s'en rendent coupables.

A-t-on vu la DÉMOCRATIE trahir la cause de la Grèce pendant toute la guerre de l'indépendance ? Non. — A-t-on vu l'ARISTOCRATIE trahir cette même cause? Oui. Peut-on en donner des preuves? On le peut : il ne faut pour cela que laisser parler les historiens les plus célèbres de la Grèce, qui, bien qu'aristocrates eux-mêmes pour la plupart, nous feront connaître des faits qui sont la honte éternelle de leur propre parti.

Et d'abord, commençons par ceci :

DÉMARATE et HIPPIAS, l'un *roi* de Sparte, l'autre *tyran* d'Athènes, tous deux chassés de leurs pays, marchaient à la tête des Perses contre les Grecs, afin de les réduire en servitude (490 av. J.-C.). Voilà pour les rois; cela donne la mesure de leur désintéressement et de leur patriotisme, surtout quand la patrie ne veut plus d'eux.

Parlons maintenant de l'ARISTOCRATIE. Lorsque Darius, dans son invasion en Grèce, attaqua ERÉTRIE, les habitants de cette ville, divisés en deux partis, n'étaient point d'accord sur leur conduite à tenir dans cette grave circonstance : les uns voulaient vaincre ou mourir pour la patrie, « les autres, « dit Hérodote, ne considérant que *leur avantage* « *particulier et les récompenses qu'ils attendaient des* « *Perses*, SE PRÉPARAIENT A TRAHIR LEUR PATRIE. » Il ajoute ensuite : « L'attaque des murs fut très vive, « et pendant six jours qu'elle dura, il périt beau- « coup de monde de part et d'autre. Mais le septième

« jour, Euphorbe, fils d'Alcimachus, et Philagrus, « fils de Cynéas, tous deux *hommes de distinction*, « LIVRÈRENT LA VILLE AUX PERSES (490 av. J.-C.). »

Les temples furent pillés, la ville fut brûlée, ses habitants furent réduits en esclavage. Voilà le service que l'aristocratie rendit aux Erétriens.

Lors de la seconde invasion des Perses, la Grèce résistait énergiquement aux armées de Xerxès; les Athéniens faisaient surtout des prodiges de valeur. En cette occasion, l'aristocratie thébaine conseilla au général du grand roi de semer la division parmi les Grecs, et voici, d'après Hérodote, en quels termes elle donnait ce conseil :

« Envoyez de l'argent, disait-elle à Mardonius, à « ceux d'entre les Grecs qui *ont le plus de crédit* « *dans chaque ville;* la division se mettra dans toute « la Grèce, et, *avec le secours de ceux qui prendront* « *votre parti*, vous subjuguerez facilement ceux qui « n'épouseront pas vos intérêts (480 av. J.-C.). »

Ne voilà-t-il pas un noble conseil, et n'est-il pas facile de comprendre qu'il est donné par la noblesse? Mais, on pourrait dire que Hérodote ne la désigne pas positivement, et que je décide de mon chef une grave question. En ce cas, puisons dans Thucydide, l'un des auteurs les plus savants et les plus aristocratiques, et plaçons sous les yeux de nos lecteurs ce fragment d'un discours que des députés de Thèbes prononcèrent devant les Lacédémoniens, pour se faire pardonner la conduite criminelle qu'ils avaient tenue lors de l'invasion des Perses.

« Notre ville, disent ces députés thébains, n'était

« alors ni soumise à un certain nombre de magis-
« trats, ni régie *par la volonté du peuple;* mais, ce
« qui est le plus contraire à un gouvernement légal
« et modéré, et ce qui approche le plus de la tyran-
« nie, *les affaires étaient dans les mains de quelques*
« *ambitieux*. Dans l'espérance de conserver plus
« sûrement leur pouvoir, si le Mède avait l'avantage,
« ILS CONTINRENT LE PEUPLE PAR LA FORCE, ET DON-
« NÈRENT ENTRÉE AUX BARBARES (480 av. J.C.). »

Mais *ces quelques ambitieux*, qui continrent le peuple, qui l'armèrent pour une indigne cause, qui donnèrent entrée aux barbares, qui se firent leurs auxiliaires pour asservir la Grèce, sur qui s'appuyaient-ils? Sur qui? Sur la classe aristocratique dont ils étaient les chefs.

Pour ceux qui prétendraient que Thucydide ne désigne lui-même pas assez nettement ceux qui sont l'objet de son accusation, j'ajoute ces quelques lignes de Plutarque :

« Le fort du combat (à Platée) eut donc lieu contre
« les THÉBAINS, dont les *principaux* et les plus
« *puissants* avaient embrassé le parti des Mèdes,
« et s'étaient servis de leur ascendant sur la multi-
« tude, pour l'entraîner dans ce parti contre son
« gré. »

J'ajouterai encore ceci du même Plutarque :

« Les barbares (les Perses), ayant forcé le passage
« (des Thermopyles), gagnèrent le haut des mon-
« tagnes et entrèrent sur les terres des Thébains.
« Alors le Lacédémonien Démarate (le traître dont
« nous avons parlé) fit connaître au roi de Perse

« Attaginus, son ami, chef du parti OLIGRACHIQUE, « et lui obtint sa protection. »

On sait le reste. Ainsi, deux *rois grecs*, des *nobles érétriens*, des *nobles thébains*, trahirent la patrie commune; et les Athéniens même donnèrent leur contingent à la trahison. Lorsque Hippias, le fils de Pisistrate, marchait contre sa patrie dans les rangs de l'armée étrangère, il avait dans Athènes, comme auprès de sa personne, des partisans, des nobles amis qui faisaient des vœux pour le triomphe des barbares. Hérodote nous dit que, quand Athènes fut prise, les bannis athéniens de la suite de Xerxès sacrifièrent aux dieux sur les ruines fumantes de la patrie. Voici ce que nous dit Plutarque de ces mêmes Athéniens, ou plutôt de ceux qui, plus coupables encore, étaient restés dans les rangs des défenseurs de la Grèce pour les trahir à propos :

« Pendant que la Grèce entière était dans l'at- « tente de l'événement, et que les Athéniens en « particulier se trouvaient *dans la situation la plus* « *critique*, PLUSIEURS CITOYENS DES FAMILLES LES « PLUS NOBLES ET LES PLUS RICHES, que la guerre « avait ruinés, et qui, ayant perdu, avec leur for- « tune, la gloire et l'autorité dont ils jouissaient, « voyaient en d'autres mains les honneurs et les di- « gnités, s'assemblèrent secrètement dans une « maison de Platée, et conspirèrent de renverser à « Athènes *le gouvernement populaire;* OU, S'ILS NE « POUVAIENT Y RÉUSSIR, DE PERDRE LA GRÈCE EN- « TIÈRE ET DE LA LIVRER AUX BARBARES. Cette conspi-

« ration se tramait au milieu des camps; et la cor-
« ruption avait déjà fait de grands progrès lorsque
« Aristide en fut averti (479 av. J.-C.). »

Je me borne à dire que ce général conjura tous les dangers par sa prévoyance et sa sagesse.

Je ne veux pas parler des autres peuples qu'on n'entraîna dans les rangs de l'armée perse, qu'après les avoir soustraits à l'influence démocratique par l'exil ou le meurtre des chefs de ce parti.

Nous l'avons démontré, si les historiens signalent des trahisons pendant les temps les plus difficiles de la Grèce, ils les imputent aux puissants. Ainsi les rois, ainsi les nobles, ainsi l'oligarchie peuvent trahir la patrie, les pauvres, jamais !.... Ils savent combattre, ils savent vaincre ou mourir pour elle, voilà tout; et c'est là l'éternel honneur de la démocratie! Quand donc sa rivale se dégradait, elle resta pure de toute souillure.

Nous avons dit comment les Spartiates et les Athéniens s'étaient signalés dans la guerre; jusqu'à quel point ceux-là étaient jaloux de ceux-ci, et cependant nous devons reprendre le fil de la narration pour préciser ce que nous n'avons fait qu'indiquer en passant.

Pausanias, le vainqueur de Platée, avait été puni de mort chez les Spartiates pour prix de sa trahison. Thémistocle, dont la vertu n'était pas sans tache, avait jugé prudent de fuir le jugement de ses concitoyens et de se réfugier chez les Perses. Ces deux illustres généraux eurent pour successeurs, dans le commandement en chef des armées, des hommes

de mérite, dont plusieurs avaient fait leurs preuves depuis longtemps. Les Spartiates comptèrent parmi leurs généraux les plus célèbres : Léotychide, Archidamus, Nicomède, Cnémus, Brasidas, Alcidas; les Athéniens étaient commandés par Aristide, Cimon, Xanthippe, Myronide, Tolmide, Carcinus, Périclès. Autant Thémistocle, ce parvenu de génie, s'était montré fier, hautain, blessant envers ses concitoyens, autant Aristide fut simple, doux, bienveillant, populaire.

Peu après la bataille de Platée, qui assurait à la Grèce son indépendance, « il se tint, dit Plutarque, une assemblée générale de toute la Grèce, dans laquelle ARISTIDE proposa le décret suivant :

« Tous les chefs et tous les députés des villes de la Grèce s'assembleront tous les ans à Platée, pour y faire des sacrifices aux dieux : on y célébrera, chaque cinquième année, des jeux qui seront appelés : LES JEUX DE LA LIBERTÉ; on lèvera dans toute la Grèce dix mille hommes de pied et mille chevaux, et on équipera une flotte de cent vaisseaux pour faire la guerre aux barbares. Les Platéens seront regardés comme des hommes saints, et consacrés aux dieux, à qui ils feront des sacrifices pour le salut de la Grèce. »

Ce décret fut adopté, et tous les ans on célébrait à PLATÉE l'anniversaire de la mort des Grecs qui avaient péri dans la bataille qui porte le nom de cette ville; on y célébrait également, tous les cinq ans, LES JEUX DE LA LIBERTÉ; et cette cérémonie entretenait le culte de la patrie.

Ce sage citoyen ne s'en tint pas là. Nous avons parlé des lois de Solon; nous avons dit que, d'après la constitution de ce législateur, les pauvres étaient

électeurs, jurés, juges, mais qu'ils ne pouvaient devenir magistrats et représenter le peuple par délégation dans les assemblées nationales. Aristide sentit qu'il y avait là un vide, car le peuple qui avait vaincu seul à Marathon, qui venait de se couvrir de gloire à Platée, était trop grand, trop noble, pour se laisser désormais traiter en enfant.

« Quand les Athéniens, dit Plutarque, furent « rentrés dans leur patrie, Aristide, s'apercevant « que le peuple cherchait à se rendre maître du « gouvernement, et à le rendre purement *démocra-* « *tique*, sentit, que, d'un côté, il méritait des égards « après avoir montré tant de valeur dans les com- « bats, et que, de l'autre, il ne serait pas facile, « *lorsqu'il avait les armes à la main*, et qu'il était « enflé de ses victoires, de le réduire par la force. « *Il fit donc un décret qui portait que le gouverne-* « *ment serait* COMMUN *à tous les citoyens, et qu'on* « *prendrait indistinctement les archontes parmi tous* « *les Athéniens.* »

La bataille de Platée fut livrée en 479 avant Jésus-Christ; l'émancipation complète du peuple athénien part donc de cette date ou de l'année qui suivit; et jamais peuple n'a été si grand dans tous les arts, dans toutes les connaissances que celui-là le fut à partir surtout de ce moment. Oui, c'était là un peuple complétement émancipé; c'est dans ce milieu, c'est dans la liberté, c'est dans l'égalité, c'est dans l'émulation que se produisirent tant de grands hommes en tous genres; quel bonheur pour

les démocrates de pouvoir dire à leurs adversaires comme à leurs amis : *Athènes est la première véritable* DÉMOCRATIE, *et c'est elle qui vous a inondés de lumière! qui vous a tous éclairés!... soyez donc reconnaissants!...*

Oui, Athènes était une DÉMOCRATIE, et voici comment Périclès, ce grand homme qui eut le bonheur de l'administrer si longtemps, nous en parle dans l'un de ses discours; il est fier, il est glorieux de se trouver à la tête d'un tel peuple; il ne sépare pas sa cause de la cause de tous, et le bonheur du grand nombre fait son propre bonheur.

« Nous avons, dit-il, une constitution qui n'em-
« prunte ses lois à personne, et, loin d'imiter les
« autres, nous servons nous-mêmes d'exemple. Elle
« s'appelle DÉMOCRATIE, *parce qu'elle s'applique, non*
« *au petit nombre, mais au grand.* Dans les diffé-
« rends entre particuliers, la loi est égale pour tous;
« quant aux dignités, chacun, suivant le mérite
« qui le distingue, est ordinairement préféré pour
« les emplois publics, non pas à cause de son parti,
« mais de ses vertus. *Ni l'indigence, ni l'obscurité*
« *n'écartent personne, s'il peut être utile à l'État.*
« Libres dans l'exercice de nos droits politiques,
« confiants dans le commerce journalier de la vie,
« nous voyons sans colère notre semblable se per-
« mettre quelque jouissance, et nous ne lui mon-
« trons pas ce front chagrin qui, s'il ne punit point,
« fait souffrir. Malgré cette facilité de nos relations
« privées, nous respectons par-dessus tout l'ordre
« public, mais par soumission aux magistrats et aux

« lois, à celles principalement qui protégent les « opprimés, ou qui, sans être écrites, impriment « un déshonneur généralement reconnu. »

Tels étaient la ville d'Athènes et son gouvernement. Sparte était restée ce que Lycurgue l'avait faite; la force était sa vertu.

Sans Sparte, Athènes avait mis la dernière main à la guerre contre les Perses; en dépit de Sparte, Athènes avait relevé ses fortifications et construit son large port. Athènes grandissait aux yeux de la Grèce et du monde entier! c'était la patrie des lumières et des arts.

Avant que la guerre du Péloponèse, dont nous avons dit quelques mots et à laquelle nous devons revenir, éclatât dans toute sa fureur, les Spartiates et les Athéniens en étaient plus d'une fois venus aux mains; ils n'avaient pas même pour cela attendu d'en avoir complétement fini avec les Perses.

Et pourtant Athènes était si bonne, si généreuse! comme on va le voir:

En l'année 469 avant Jésus-Christ, un violent tremblement de terre renversa une partie des maisons de Sparte; vingt mille habitants, d'immenses richesses furent ensevelis sous les décombres.

« Les **Hilotes**, dit Thucydide (1), ainsi que les

(1) Thucydide, qui nous a fourni plusieurs citations et dans lequel nous puiserons à large main, est autre que le Thucydide qui, au temps de Périclès, marcha à la tête de l'aristocratie; mais comme le premier, il fut général, comme lui, il fut très hostile au parti populaire. On croit qu'il naquit en 471

Thuriates et les Ethéens, qui étaient voisins de Lacédémone, profitèrent de l'occasion pour secouer le joug et se réfugier à Ithôme. La plupart des Hilotes tiraient leur origine des anciens Messéniens, *qui avaient été réduits en servitude sous le nom de* MESSÉNIENS. Les Lacédémoniens eurent donc une guerre à soutenir contre les révoltés d'Ithôme.

« Les Lacédémoniens, voyant se prolonger leur entreprise sur Ithôme, implorèrent le secours de leurs alliés et celui des Athéniens. »

A Athènes il y avait deux partis : celui de l'oligarchie, à la tête duquel était Cimon, et celui de la démocratie, qui recevait une certaine impulsion de Périclès. Le parti populaire se sentait quelque prédilection pour les Hilotes et les Messéniens, et voulait refuser les secours demandés; le parti des riches avait de la sympathie pour le gouvernement oligarchique de Sparte, et voulut lui venir en aide. Il l'emporta dans l'assemblée; les secours furent votés, et Cimon partit pour Lacédémone à la tête d'un corps de troupes. Voici comment Thucydide raconte les faits :

« Ceux-ci (les Athéniens) vinrent en grand nombre sous le commandement de Cimon. On les avait mandés, sur l'opinion de leur habileté à battre les murailles : comme le siége traînait en longueur, on

avant Jésus-Christ. Son *Histoire de la guerre du Péloponèse*, est une œuvre écrite avec un grand talent. On doit cependant se défier de la partialité de l'auteur, sur lequel nous reviendrons. La traduction dont je me sers est celle du savant Lévesque.

sentait la nécessité de cet art. Ce fut de cette campagne que se manifesta, *pour la première fois*, la mauvaise intelligence d'Athènes et de Lacédémone. Car les Lacédémoniens, voyant que la place n'était pas enlevée de vive force, craignirent l'humeur audacieuse des Athéniens et leur caractère remuant. Ils ne les regardaient pas comme un peuple de leur race, et ils appréhendaient que, pendant leur séjour devant Ithôme, *ils ne se laissassent gagner par ceux qui s'y étaient renfermés, et ne causassent quelque révolution.* Ce furent *les seuls* des alliés qu'ils renvoyèrent, sans manifester cependant leurs soupçons, mais sous prétexte qu'ils n'avaient plus besoin de leurs secours. Les Athéniens n'en sentirent pas moins qu'on n'avait pas de bonnes raisons de les renvoyer, et qu'il était survenu quelque défiance. Indignés de cet affront, et ne se croyant pas faits pour être ainsi traités par les Lacédémoniens, à peine retirés, ils abjurèrent l'alliance qu'ils avaient contractée avec eux dans la guère médique, et s'allièrent avec les Argiens, ennemis de Lacédémone. En même temps, ces deux nouveaux alliés s'unirent par les mêmes serments avec les Thessaliens. »

Ithôme finit par capituler : les Hilotes et les Messéniens avaient soutenu une longue lutte.

« Enfin, dit Thucydide, après dix ans, ceux d'Ithôme, ne pouvant plus résister, capitulèrent avec les Lacédémoniens. Il fut convenu qu'ils sortiraient du Péloponèse sous la foi publique, et n'y rentreraient jamais, sous peine, pour celui qui serait pris, d'*être l'esclave de qui l'aurait arrêté.* Les

Lacédémoniens avaient reçu auparavant de Delphes un oracle qui leur ordonnait de laisser partir les suppliants de Jupiter Ithométas. Ceux-ci eurent donc la liberté de sortir avec leurs femmes et leurs enfants. Les Athéniens s'empressèrent de les recevoir *en haine* de Lacédémone, et les envoyèrent en colonie à Naupacte. »

On prétend que cette guerre fut terminée en 464; qu'elle avait duré dix ans, et qu'elle avait commencé en 469 ou 470. Il y a là une erreur assez grossière. Il faut que la guerre n'ait duré que six ans; qu'elle ait commencé plus tôt, ou qu'elle se soit terminée plus tard. Tous les historiens n'offrent que confusion à cet égard. Il y eut, sans doute, deux tremblements de terre; les hostilités durent commencer même avant le premier; ce dut être après le second, vers 464, que la lutte se ranima, que les Spartiates eurent peur, qu'ils appelèrent leurs alliés, parmi lesquels se trouvaient les Athéniens qu'ils renvoyèrent bientôt de la manière la plus blessante.

Les Athéniens eurent de *la haine* contre les Lacédémoniens !... Mais il faut avouer que ceux-ci faisaient bien tout ce qu'ils pouvaient pour se faire haïr. Ils avaient voulu empêcher leur rivaux de gloire de relever les fortifications d'Athènes, et, de plus, dans le moment où ils allaient eux-mêmes se trouver dans la peine, ils se préparaient à commettre une révoltante injustice, même un crime, envers ces hommes dévoués.

« Les habitants de Thasos, dit Thucydide, vaincus « dans plusieurs combats et assiégés, implorèrent

« les Lacédémoniens, et les engagèrent à opérer en « leur faveur une diversion en *se jetant sur l'Attique.* « *Les Lacédémoniens le promirent à* L'INSU DES ATHÉ- « NIENS, *et ils auraient tenu leur parole;* mais un « tremblement de terre les empêcha de la rem- « plir. »

Ainsi, ce fut le tremblement de terre qui empêcha les Lacédémoniens de tenir leur parole! et nonobstant, ces mêmes Lacédémoniens, qui se préparaient à tomber, sans aucun motif, sur le territoire d'Athènes, se trouvèrent très heureux de pouvoir appeler les Athéniens à leur secours, et de les trouver sensibles à leur appel quand le danger fut à leurs portes. Les Athéniens étant accourus en Laconie, et sans doute peu après le gros du danger étant passé, les Lacédémoniens les renvoyèrent dédaigneusement. Comment, à la fin, ne se seraient-ils pas sentis portés à la haine, ceux que l'on traitait avec tant de malveillance?

En ce temps-là, les guerres de peuple à peuple étaient fréquentes; des combats se livraient de toutes parts.

Les citoyens d'Argos s'accagent Mycènes (468 ans avant J.-C.).

Les Athéniens subjuguent les Thasiens, assiégent les Eginètes qui avaient rompu avec eux, envoient une colonie de *dix mille hommes* à AMPHIPOLIS, s'emparent d'une partie de la Thrace, et tiennent toujours tête aux Perses, en Europe comme en Asie, et bientôt ils iront les combattre en Afrique (464 av. J.-C.).

Sous le commandement de Léocrate, ils battent les Corinthiens, les Épidauriens, les Eginètes et font du dégât dans tout ce qui leur appartenait (459 av. J.-C.).

Les Lacédémoniens sont occupés de leurs dissensions intérieures, des peuples souvent vaincus, jamais soumis, les occupent sans cesse.

Les Corinthiens et les Mégariens se font la guerre au sujet de la limite de leurs territoires. Plusieurs villes prennent part à cette lutte. Les Athéniens, commandés par Myronide, homme remarquable par sa valeur, arrivent aux secours des Mégariens et les font triompher (458 ans avant J.-C.).

Les peuples de la Phocide font la guerre aux Doriens, s'emparent de plusieurs de leurs villes. Les Lacédémoniens, sous la conduite de Nicomède, viennent en aide à ceux-ci, dont ils tirent leur origine, et leur donnent gain de cause (457 av. J.-C.).

L'armée lacédémonienne, après ses succès, devait être considérable. Les Athéniens en eurent de l'inquiétude ; ils mirent des troupes sur pied. Les Lacédémoniens, dit Thucydide , « crurent donc de« voir s'arrêter en Béotie, pour considérer quel se« rait le moyen le plus sûr de faire leur re« traite. » Il ajoute : « Il y avait d'ailleurs à Athè« nes *une faction qui entretenait avec eux des intel« ligences secrètes*, et qui les engageait à prendre ce « parti ; *elle espérait détruire le gouvernement po« pulaire* et s'opposer à la construction des longues « murailles. »

Il y a dans les paroles de l'historien Thucydide, l'un des chefs les plus passionnés du parti aristo-

cratique, quelque chose d'ambigu; il ne nous dit probablement pas tout ce qu'il sait. Enfin, cette armée lacédémonienne, qui avait des relations avec la faction des *honnêtes gens* d'Athènes, faction qui *espérait détruire le gouvernement populaire*, alarmait les démocrates.

« Les Athéniens, dit Thucydide, s'armèrent en « masse contre cette armée lacédémonienne, avec « mille Argiens et les autres alliés, dans un nombre « proportionné à leurs forces respectives. Ils étaient « en tout quatorze mille. Ils prirent les armes, per- « suadés qu'ils trouveraient les ennemis dans l'em- « barras de chercher un passage; *et d'ailleurs ils « avaient quelques soupçons sur le complot de dé- « truire la démocratie.*

« La bataille se donna près de Tanagra en Béotie, « *Les Lacédémoniens et leurs alliés* furent vainqueurs « et l'affaire fut sanglante de part et d'autre. »

Thucydide nous dit que la cavalerie thessalienne était venue se joindre aux Athéniens en qualité d'alliée, mais que, dans l'action, « elle se tourna du « côté des Lacédémoniens. »

Pourquoi les Lacédémoniens ont-ils des intelligences avec un parti conspirateur dans Athènes? Pourquoi la cavalerie thessaliennne vient-elle se joindre aux Athéniens pour les trahir dans l'action? Pourquoi les Athéniens ont-ils des craintes sur leur situation? Pourquoi se hâtent-ils de s'armer et de marcher à l'ennemi? Parce que cette monstrueuse conspiration, que Thucydide nous révèle à peine, n'était que trop évidente pour eux.

Thucydide nous dit que les Athéniens furent vaincus ; et, ensuite, au lieu de nous décrire leur fuite à travers champs, il continue ainsi son récit :

« Les Lacédémoniens entrèrent dans la Mégaride, « *se taillèrent des chemins à travers les forêts* et re- « tournèrent *chez eux* par la montagne de Géranie « et l'Isthme (457 av. J.-C.). »

Les fuyards étaient donc, ce nous semble, les Lacédémoniens. Mais voici encore plus fort : c'est toujours Thucydide qui parle :

« Soixante-deux jours après cette bataille, les « Athéniens marchèrent contre les Béotiens sous le « commandement de *Myronide* ; et les ayant battus « à Œnophytes, ils se rendirent maîtres de la Béo- « tie et de la Phocide, rasèrent le mur des Tana- « griens, et prirent en otage les cent hommes les « plus riches entre les Locriens d'Oponte. *Ils ter- « minèrent leurs longues murailles.* Les Éginètes « capitulèrent ensuite avec eux : ils rasèrent leurs « fortifications, livrèrent leurs vaisseaux, et se taxè- « rent à un tribut pour l'avenir.

« Les Athéniens firent par mer le tour du Pélo- « ponèse, sous le commandement de Tolmide, fils « de Tolmæus ; *ils brulèrent le chantier des Lacédé- « moniens,* et prirent Chalcis, ville dépendante de « Corinthe, après avoir battu les Sicyoniens, qui « s'opposaient à leur descente (456 av. J.-C.). »

On voit que ceux que Thucydide appelle les vaincus, avaient déjoué une conspiration, qu'ils avaient mis l'ennemi en fuite ; qu'ils remportèrent

en peu de temps de nombreux succès, qu'ils *terminèrent leurs longues murailles*, qu'ils firent le tour du Péloponèse, et qu'*ils brûlèrent le chantier des Lacédémoniens*. Je ne parle pas des autres courses qu'ils firent sous la conduite de PÉRICLÈS sur les terres des Lacédémoniens, ni de plusieurs avantages qu'ils obtinrent de divers autres côtés.

« Trois ans après, dit Thucydide, les Péloponésiens et les Athéniens conclurent une *trève de cinq ans*. Les Athéniens, en paix avec la Grèce, portèrent la guerre en *Cypre* : leur flotte était de deux cents vaisseaux, tant des leurs que de leurs alliés. C'était *Cimon* qui la commandait. Soixante de ces bâtiments passèrent en Égypte (450 av. J.-C.). »

Cimon fit honneur aux armes d'Athènes, inspira l'effroi aux Perses : ce fut alors qu'Artaxerxès se hâta de conclure avec les Athéniens cette paix si favorable aux Grecs dans toutes ses clauses. Cimon mourut en *Cypre* cette même année (449 av. J.-C.).

La trève, qui devait être de cinq ans, fut annulée à peine conclue.

« Les LACÉDÉMONIENS, dit Thucydide, firent la *guerre qu'on appelle sacrée*, s'emparèrent du temple de Delphes et le remirent aux Delphiens : mais, après leur retraite, les ATHÉNIENS l'attaquèrent à leur tour, le prirent, et le rendirent aux Phocéens. »

Je ne parle pas de tous les soulèvements, de toutes les guerres, de tous les succès et de tous les revers des Athéniens et des Lacédémoniens ; je ne dis pas comment ceux-ci ravageaient l'Attique, com-

ment ceux-là ravageaient le Péloponèse; comment la Béotie, comment l'Eubée, comment toute la Grèce se trouvait en armes. Je me borne à constater qu'après beaucoup de défections, qu'après beaucoup de révolutions et contre-révolutions, qu'après beaucoup de dégâts faits de part et d'autre, une *trève de trente ans* fut conclue : PÉRICLÈS était alors tout puissant (446 av. J.-C.).

Cette année, dit Diodore de Sicile, « la plupart « des nations vivaient tranquilles, jouissant d'une « paix presque générale. Les Perses avaient fait « avec les Grecs DEUX TRAITÉS : *le premier*, conclu « avec les ATHÉNIENS et leurs alliés, *garantissait* « *l'indépendance des villes grecques de l'Asie;* le se- « cond, avec les LACÉDÉMONIENS, stipulait, au con- « traire, *que les villes grecques de l'Asie resteraient* « *sous la domination des Perses*. Les autres Grecs « vivaient également en paix entre eux grâce à une « TRÈVE *de trente ans*, conclue entre les Athéniens « et les Lacédémoniens (446 av. J.-C.). »

Il y avait six ans que la trève était conclue quand une guerre éclata entre les Samiens et les Milésiens.

« Ces derniers, dit Thucydide, maltraités dans cette guerre, vinrent à Athènes, et y firent retentir leurs plaintes contre ceux de Samos, qui, secondés par des particuliers de cette île, voulaient changer la constitution du pays. Les Athéniens allèrent à Samos avec une flotte de quarante vaisseaux, et y établirent la *démocratie*. Ils prirent en otage cinquante enfants et autant d'hommes faits, qu'ils déposèrent à Lemnos, et ne se retirèrent qu'en lais-

sant une garnison dans l'île. Quelques Samiens l'avaient quittée et s'étaient réfugiés dans le continent. Ils conspirèrent avec les hommes les plus puissants de la ville et avec Pissuthnès, fils d'Hystaspe, qui avait le gouvernement de Sardes : ils rassemblèrent sept cents hommes de troupes auxiliaires, et passèrent à Samos à l'entrée de la nuit. *Ils attaquèrent d'abord le parti populaire*, et se rendirent maîtres du plus grand nombre. Ils enlevèrent ensuite de Lemnos leurs otages, abjurèrent la domination d'Athènes, *et livrèrent à Pissuthnès* (général perse) *la garnison athénienne* et les commandants qu'ils avaient en leur pouvoir. Ils se disposèrent aussitôt à porter la guerre à Milet, et Byzance entra dans leur défection. »

Périclès conduisit une nouvelle expédition contre ceux de Samos qui, oubliant qu'ils étaient Grecs, s'étaient donnés aux Perses, ce qui pouvait faire courir de nouveaux dangers à la Grèce. Les Athéniens furent vainqueurs des Samiens et des Perses. Les habitants de Bizance durent aussi se soumettre (441 av. J.-C.).

On prétend que les béliers, les tortues et autres machines de guerre pour abattre les murs, furent inventés en cette année par ARTÉMON DE CLAZOMÈNE, et que Périclès en fit les premiers essais.

### Préludes de la guerre du Péloponèse.

Nous arrivons à la guerre des Corinthiens et des Corcyréens, qui ralluma le brandon des discordes civiles dans la Grèce entière (439 av. J.-C.).

« Toutes ces entreprises des Grecs, ou les uns contre les autres, ou contre les barbares, occupèrent à peu près une période *de cinquante ans*, depuis la retraite de Xerxès jusqu'au commencement de cette guerre-ci. » (Thucydide.)

Le même auteur poursuit ainsi :

« Épidamne est une ville qu'on trouve à droite en entrant dans le golfe d'Ionie : elle est voisine des Talautiens, barbares de nation illyrique. C'est une colonie des Corcyréens; Phalius, fils d'Eratoclide, Corinthien de race, et descendant d'Hercule, en fut le fondateur : il fut mandé de la métropole, suivant l'antique usage, pour exercer cette fonction. Des Corinthiens et d'autres gens d'origine dorique se joignirent à ceux qui allaient établir la colonie : ce fut, avec le temps, une cité considérable, et elle parvint à une grande population ; mais, comme on le raconte, les habitants après s'être livrés, pendant plusieurs années, à des dissensions intestines, périrent en grand nombre dans une guerre qu'ils eurent avec les barbares leurs voisins, et perdirent une grande partie de leur puissance. Enfin, avant la guerre que nous écrivons, le peuple chassa les riches ; *ceux-ci se retirèrent chez les barbares, et avec eux, ils exercèrent par terre et par mer le brigandage contre leur patrie.* Les citoyens qui étaient restés dans la ville, ainsi tourmentés, envoyèrent une députation à Corcyre comme à leur métropole. Ils demandaient qu'on daignât ne les pas abandonner dans leur ruine, qu'on voulût bien

les réconcilier avec les exilés, et mettre fin à la guerre des barbares. »

Les Corcyréens n'envoyèrent pas les secours demandés. Les Epidamnéens s'adressèrent alors aux Corinthiens, qui répondirent favorablement et se hâtèrent d'envoyer à Épidamne une garnison et de nouveaux habitants (439 av. J.-C.).

Les Corcyréens éprouvèrent alors de la jalousie; et ils armèrent pour enlever Épidamne à la domination de Corinthe. Les Corinthiens armèrent de leur côté, et les Mégariens, les Paliens, les Épidauriens, les Hermioniens, les Trézéniens, les Leucadiens, les Ampraciotes, les Thébains, les Phliasiens et les Éléens vinrent encore accroître leurs forces. Les Corcyréens, en vue de tels préparatifs, voulurent entrer dans la voie des négociations.

« Ils demandèrent, dit Thucydide, que les Corinthiens, comme n'ayant rien à prétendre sur Épidamne, en retirassent la garnison et les hommes qu'ils y avaient envoyés; que s'ils avaient à faire quelque réclamation, on s'en remettrait à l'arbitrage des villes du Péloponèse dont les deux partis conviendraient, et que celui des deux peuples dont elles reconnaîtraient les droits sur la colonie en resteraient le maître. Ils offraient aussi de s'en rapporter à l'oracle de Delphes.

« Les Corinthiens n'écoutèrent aucune de ces propositions. Dès que leur flotte fut appareillée, et qu'ils eurent reçu les troupes auxiliaires, ils envoyèrent un héraut déclarer la guerre à Corcyre. »

Après avoir fait avancer leurs forces navales de

part et d'autre, ces deux peuples en vinrent aux mains. Plusieurs batailles furent livrées ; il y eut des succès et des revers des deux parts. La lutte continua plusieurs années.

Les Corinthiens avaient accru leurs forces. En présence de si formidables appareils, les Corcyréens, qui n'avaient d'alliance avec aucun État de la Grèce, furent effrayés. Ils députèrent à Athènes. Les Corinthiens, instruits de leur démarche, en firent autant. Les Athéniens écoutèrent les envoyés des deux peuples. Ils se prononcèrent enfin pour les Corcyréens.

« Les Athéniens, dit Thucydide, ayant entendu les deux partis, se formèrent deux fois en assemblée. Ils penchèrent la première fois en faveur des Corinthiens ; mais ils changèrent d'avis la seconde. Il est vrai qu'ils ne jugèrent pas à propos de faire avec Corcyre un traité d'alliance offensive et défensive, par lequel ils auraient eu les mêmes amis et les mêmes ennemis ; car les Corcyréens auraient pu les engager à faire partir de concert leur flotte contre Corinthe ; et c'eût été rompre le traité qu'ils avaient avec le Péloponèse : mais ils contractèrent réciproquement une alliance défensive contre ceux qui attaqueraient Corcyre, Athènes, ou quelqu'un de leurs alliés (436 av. J.-C.). »

La lutte recommença donc, et les Athéniens, bien qu'ils se tinssent d'abord à l'écart, comme observateurs, en vinrent enfin aux mains avec les Corinthiens.

« Vous faites une injustice, dirent les Corinthiens

aux Athéniens, de commencer la guerre et de rompre le traité. » Les Athéniens répondirent : « Nous ne commençons pas la guerre, ô Péloponésiens, et nous n'avons pas dessein de rompre la paix : mais nous sommes venus au secours des Corcyréens, qui sont nos alliés. Nous ne vous empêchons pas d'aller où vous voudrez ; mais si vous attaquez Corcyre ou quelque lieu qui en dépende, nous mettrons toutes nos forces à ne pas souffrir cette entreprise. » (Thucydide.)

Sur cette réponse, les Corinthiens se disposèrent à regagner leur pays. Ils avaient, ainsi que les Corcyréens, dressé des trophées de victoire avant de s'éloigner. Les vaisseaux d'Athènes se retirèrent également.

Les Corinthiens, Perdicas, roi de Macédoine, et les Lacédémoniens, agirent sourdement, et firent éclater des troubles, des révoltes, des révolutions dans les possessions des Athéniens : des villes proclamèrent leur indépendance ou se donnèrent à d'autres peuples ; de ce nombre fut Potidée, qui reçut une garnison de Corinthiens et de Péloponésiens (435 ans av. J.-C.).

Les Athéniens envoyèrent des troupes pour reprendre leurs possessions de la Thrace et d'ailleurs.

« Phormion, après avoir investi Potidée, prit avec lui les seize cents hommes qu'il commandait, alla ravager la Calchidique et la Bottique, et enleva quelques places de peu d'importance.

« Tels étaient, avant la guerre, les sujets de re-

proches que s'étaient donnés de part et d'autre les Athéniens et les Péloponésiens. On se plaignait à Corinthe de ce que les Athéniens assiégeaient Potidée, colonie corinthienne, où se trouvaient des Corinthiens et des Péloponésiens. On se plaignait à Athènes des peuples du Péloponèse, qui avaient excité à la rébellion une ville alliée et tributaire des Athéniens, et qui leur avaient fait ouvertement la guerre avec les habitants de Potidée. Cependant il n'y avait pas du moins de rupture déclarée; la trève subsistait encore, et les Corinthiens seuls commettaient des hostilités.

« Ils ne se tinrent pas en repos, quand ils virent assiéger Potidée. Craignant et pour la place et pour les troupes qu'ils y avaient, ils convoquèrent à LACÉDÉMONE les alliés, s'y rendirent eux-mêmes, et s'écrièrent que les Athéniens avaient enfreint la paix, et qu'ils outrageaient le Péloponèse. » (Thucydide.)

Chaque ville porta son accusation contre les Athéniens, et les Lacédémoniens, tout en affectant beaucoup de réserve et de modération, n'épargnaient rien pour jeter la rage dans les cœurs. La guerre devait donc éclater; et voici, d'après Thucydide, quelle était la cause réelle, mais tenue secrète, de cette guerre :

« *La cause la plus vraie*, celle sur laquelle on gardait le plus profond silence, et qui la rendit cependant inévitable, fut, je crois, la grandeur à laquelle les Athéniens étaient parvenus et la terreur qu'ils inspiraient aux Lacédémoniens. »

Le motif réel de la guerre n'était donc pas avouable.

« Les Lacédémoniens, dit Thucydide, après avoir entendu les différentes opinions, prirent les suffrages de tous les alliés qui se trouvaient à l'assemblée. Ils furent donnés par ordre, depuis les villes les plus puissantes jusqu'aux plus faibles. Le plus grand nombre vota la guerre (432 av. J.-C.). »

La guerre fut donc décidée, mais avant d'ébruiter le résultat de cette délibération, chacun travailla à se pourvoir de tout ce qui lui était nécessaire.

« Ce temps, dit Thucydide, fut employé en négociations avec les Athéniens; on leur portait les griefs qu'on avait contre eux. *C'était pour avoir un prétexte plus spécieux de les traiter en ennemis*, si l'on ne recevait pas de satisfaction. D'abord les députés de Lacédémone *leur prescrivirent d'expier* la souillure qu'ils avaient contractée envers la déesse. »

Il s'agissait là de Cylon, qui, 600 ans avant Jésus-Christ, s'était emparé par surprise de la citadelle d'Athènes, afin de confisquer la république à son profit. Les Athéniens le vainquirent; mais le grand coupable échappa à leur vengeance. Ses complices, moins heureux, furent massacrés. C'est envers ce Cylon, c'est envers ses partisans morts depuis 168 ans que les Lacédémoniens demandaient des réparations et des expiations. C'était là ce que nous appellerions de nos jours, en termes populaires, une querelle d'Allemands.

« Les Athéniens de leur côté, dit Thucydide, demandèrent que les Lacédémoniens expiassent le

sacrilége commis au Ténare. C'était au Ténare qu'autrefois ils avaient fait sortir du temple de Neptune des HILOTES suppliants, pour leur donner la mort. »

Les Lacédémoniens avaient un autre grief. Ils reprochaient aux Athéniens d'avoir rendu un décret qui interdisait aux Mégariens les ports d'Athènes, et prohibait leurs marchandises. Ils exigeaient que ce décret fût retiré.

« Le point sur lequel ils insistaient le plus, dit Thucydide, sur lequel ils s'expliquèrent d'abord et le plus nettement, *fut le décret porté contre Mégare :* ils déclarèrent que, s'il était levé, il n'y aurait pas de guerre. Ce décret interdisait aux Mégariens l'entrée des ports dans toute la domination athénienne, et des marchés de l'Attique. »

Thucydide poursuit ainsi :

« Les Athéniens convoquèrent une assemblée où tous les citoyens pussent donner leurs suffrages. Il fut convenu d'y délibérer et d'y répondre en une seule fois sur tous les chefs. Un grand nombre de citoyens parlèrent; les deux opinions eurent des partisans : on disait qu'il fallait faire la guerre, ou que le décret sur Mégare ne devait pas mettre obstacle à la paix, et qu'on n'avait qu'à l'abolir; enfin PÉRICLÈS, fils de Xanthippe, s'avança : c'était l'homme qui avait alors le plus d'autorité dans la république, et le plus de talent pour la parole et pour l'exécution. »

Entre autres raisons qu'il fit valoir, je ne reproduirai que celle-ci, que je puise dans le discours

de cet orateur, que Thucydide nous a conservé :

« Ils nous commandent de lever le siége de Po-
« tidée, de laisser Égine sous ses propres lois, de
« révoquer le décret porté contre Mégare; et voilà
« maintenant que leurs derniers députés nous im-
« posent de laisser à tous les Grecs la jouissance de
« leurs droits. N'imaginez pas que refuser d'abolir
« le décret sur les Mégariens, ce soit faire la guerre
« pour bien peu de chose, parce qu'ils soutiennent
« que, le décret supprimé, on n'aurait point la
« guerre. Éloignez toute idée sur quoi vous puis-
« siez vous faire le reproche d'avoir pris les armes
« pour un faible sujet : car c'est à ce sujet si faible
« que tient l'affermissement de votre puissance et
« l'épreuve de votre courage. Accordez-leur ce peu
« qu'ils vous demandent, et vous verrez aussitôt,
« comme si c'était la crainte qui vous eût fait obéir,
« arriver l'ordre d'accorder quelque chose de plus.
« Mais, en refusant avec fermeté, vous leur ferez
« voir nettement qu'il faut en agir avec vous comme
« avec des égaux...

« Maintenant renvoyons les députés avec cette
« réponse : Nous permettrons aux Mégariens de
« fréquenter nos marchés et nos ports, pourvu que
« les Lacédémoniens n'éloignent de chez eux ni
« nous ni nos alliés. Ces deux conditions ne sont
« pas interdites par le traité. Nous rendrons à leurs
« propres lois les villes de notre alliance qui jouis-
« saient de cet avantage quand nous avons juré la
« paix, pourvu qu'eux-mêmes rendent libres celles
« qu'ils tiennent sous leur domination, et que cha-

« cune d'elles ait le droit de se gouverner à son « gré, sans être soumise aux lois de Lacédémone. « Nous consentons à faire juger nos différends sui- « vant la teneur du traité, et nous ne commence- « rons pas la guerre, mais nous nous défendrons « contre les agresseurs. »

Les Athéniens adoptèrent l'avis de Périclès, et cette opinion fut formulée en décret. Athènes fut donc prête à tout événement. Il y avait quatorze ans que la trève de trente ans avait été conclue.

« Au commencement du printemps, dit Thucydide, des Thébains, au nombre d'un peu plus de trois cents, sous le commandement des béotarques Pythangélus, fils de Philide, et Diemporus, fils d'Onétoride, entrèrent à PLATÉE, ville de Béotie, qui était *alliée d'Athènes*. Ce furent des citoyens de Platée, *Naucide et ses complices, qui les appelèrent, et leur ouvrirent les portes*. Ils voulaient, pour s'emparer eux-mêmes du pouvoir, *tuer ceux de leurs concitoyens qui leur étaient opposés, et soumettre la ville aux* THÉBAINS. Ils avaient lié cette intrigue avec Eurymaque, fils de Lontiade, qui avait à Thèbes le plus grand crédit. »

Ce fut avant toute déclaration de guerre, et par surprise, que les Thébains pénétrèrent ainsi dans Platée (431 ans av. J.-C.).

Quand les Platéens apprirent que les Thébains étaient dans leurs murs, ils en furent effrayés; mais quand ils eurent su qu'ils étaient en petit nombre, ils se disposèrent à les attaquer, « car, le « PEUPLE, dit Thucydide, n'*était pas dans l'inten-*

« *tion d'abandonner l'alliance d'Athènes.* Ils résolu-
« rent donc d'en venir aux mains; et pour se con-
« certer entre eux, sans être découverts en passant
« dans les rues, ils percèrent les murs mitoyens de
« leurs maisons. Des charrettes dételées furent pla-
« cées dans les rues pour servir de BARRICADES. Ils
« firent toutes les dispositions que chacun jugea
« nécessaires dans les circonstances, tirèrent parti
« de tout ce qu'ils purent se procurer, profitèrent
« du reste de la nuit, et à l'approche de l'aurore ils
« sortirent sur les Thébains. »

Les Thébains firent une longue résistance; mais ils finirent par être mis en fuite, poursuivis dans toute la ville; le plus grand nombre périt; le reste se rendit à discrétion.

D'autres Thébains, dont ceux qui s'étaient introduits dans la ville n'étaient que l'avant-garde, ayant su ce qui se passait, hâtèrent leur marche; mais le temps fut mauvais et ils arrivèrent trop tard. Alors ils dressèrent des embuscades aux Platéens qui étaient dans la campagne et firent du butin. Il y eut ainsi des prisonniers de part et d'autre.

Thucydide prétend que les Platéens massacrèrent les leurs; mais Diodore parle dans un autre sens, et voici ses propres paroles : « Les Platéens envoyè-
« rent des parlementaires supplier les Thébains
« d'évacuer leur territoire et d'accepter en échange
« leurs prisonniers. On conclut donc un traité en
« vertu duquel les prisonniers furent remis aux
« Thébains qui, de leur côté, restituèrent le butin
« et retournèrent à Thèbes. »

Je me borne à faire remarquer que Thucydide étant l'un des chefs les plus ardents du parti de l'oligarchie, il lui était impossible d'être impartial: trop souvent il ramasse les calomnies fabriquées par son parti et nous les donne pour des vérités. Cela ne doit point étonner de la part d'un auteur qui fut général en son temps, et que les démocrates athéniens firent exiler comme traître à la patrie. Ce fut dans l'exil que le général écrivit son histoire de la guerre du Péloponèse; que l'on juge s'il lui était possible de traiter avec bienveillance, ou même avec justice, les démocrates et la démocratie. Il faut donc le lire avec une certaine défiance, et bien peser ses interprétations.

Athènes, instruite de l'action des Thébains, se hâta d'envoyer des secours en tout genre à Platée (431 av. J.-C.).

### Guerre du Péloponèse.

« Cet événement de Platée, dit Thucydide, devenait une rupture ouverte de la trève, et les ATHÉNIENS se préparèrent à la guerre. Les LACÉDÉMONIENS et leurs alliés firent aussi leurs préparatifs, et l'on se disposa des deux côtés à envoyer au roi et dans d'autres pays barbares, suivant que chaque parti espérait en tirer quelques secours. Ils firent entrer aussi dans leur alliance les villes qui étaient hors de leur domination. Indépendamment des vaisseaux que les Lacédémoniens avaient dans le Péloponèse, il fut ordonné dans l'Italie et dans la Sicile, aux villes qui étaient de leur parti, d'en fournir en

proportion de leur grandeur jusqu'au nombre de cinq cents; de préparer une somme d'argent déterminée, de se tenir d'ailleurs en repos, et de ne recevoir à la fois dans leurs ports qu'un seul vaisseau d'Athènes, jusqu'à ce que tous les apprêts fussent terminés. Les Athéniens firent le recensement des alliés sur lesquels ils devaient compter, et envoyèrent surtout des députés dans les pays qui entourent le Péloponèse, à CORCYRE, à CÉPHALÉNIE, chez les ACARNANES, à ZACYNTHE, pour savoir s'ils pouvaient se fier à leur amitié dans le dessein où ils étaient d'attaquer de toutes parts le Péloponèse.

« Les deux partis ne prenaient que des mesures vigoureuses. C'était de toutes leurs forces qu'ils se préparaient aux combats; et cela devait être, car c'est toujours en commençant qu'on a le plus d'ardeur. Faute d'expérience, une jeunesse nombreuse dans le Péloponèse, une jeunesse nombreuse à Athènes se faisait alors une joie de tâter de la guerre. Au spectacle de cette fédération des villes principales, les esprits s'exaltaient dans le reste de la Grèce. Ce n'était, dans celles qui allaient combattre, et ailleurs, que gens qui répétaient des oracles, que devins qui chantaient des prédictions. Délos, peu auparavant, avait été ébranlée par un tremblement de terre; et, aussi haut que remontât la mémoire des Grecs, elle n'en avait pas éprouvé d'autre. On disait, et l'on crut, que c'était un présage de ce qui devait se passer. On faisait une curieuse recherche de tous les événements de ce genre qui avaient pu arriver. Les esprits étaient généralement favo-

rables aux Lacédémoniens, *surtout parce qu'ils avaient annoncé qu'ils voulaient délivrer la Grèce.* C'était une émulation, entre les particuliers et les villes, à qui embrasserait leur parti, en paroles du moins, si ce n'était par des actions; chacun croyait que les affaires souffriraient quelque chose, s'il ne s'en mêlait pas, tant l'indignation contre les Athéniens était générale, les uns voulant secouer leur joug, les autres craignant d'y être soumis. Ce fut avec de telles dispositions et dans un tel esprit qu'on se précipita dans la guerre.

« Voici les alliés qu'eurent les deux partis en la commençant. Ceux des LACÉDÉMONIENS étaient TOUS LES PEUPLES DU PÉLOPONÈSE qui habitent au-delà de l'isthme, excepté les Argiens et les Achéens, qui avaient des liaisons avec l'un et l'autre parti. Les habitants de PELLÈNE furent d'abord les seuls de l'Achaïe qui portèrent les armes pour Lacédémone; tous les autres se déclarèrent ensuite. En deçà du Péloponèse, ils avaient les MÉGARIENS, les LOCRIENS, les BÉOTIENS, les PHOCÉENS, les AMPRACIOTES, les LEUCADIENS, les ANACTORIENS. Ceux qui fournirent des vaisseaux furent les CORINTHIENS, les MÉGARIENS, les SICYONIENS, les habitants de PELLÈNE, d'ÉLÉE, d'AMPRACIE et de LEUCADE; les BÉOTIENS, les PHOCÉENS, les LOCRIENS donnèrent de la cavalerie; les autres villes, de l'infanterie. Tels étaient les alliés de Lacédémone.

«Ceux d'ATHÈNES étaient les peuples de CHIO, de LESBOS, de PLATÉE, les MESSÉNIENS de Naupacte, la plus grande partie des ACARNANES, les CORCYRÉENS,

les ZACYNTHIENS, sans compter les villes qui leur payaient tribut dans un si grand nombre de nations; la CARIE, qui s'étend le long des côtes de la mer; les DORIENS, voisins de la Carie; l'HELLESPONT, les villes de THRACE, toutes les îles situées au Levant entre le Péloponèse et l'île de Crète, toutes les Cyclades, excepté Mélos et Thères. Ceux de CHIO, de LESBOS, de CORCYRE fournissaient des navires; les autres, de l'infanterie et de l'argent. Telles étaient les alliances et tel l'appareil guerrier des deux partis. »

Immédiatement après ce qui venait de se passer à Platée, toutes les troupes qui devaient entrer en campagne sous les drapeaux des Lacédémoniens, se rassemblèrent à l'isthme; Archidamus, roi de Lacédémone, était à leur tête et dirigeait l'expédition. Tout était prêt pour l'invasion de l'Attique.

Cependant on envoya encore un ambassadeur à Athènes. Les Athéniens refusèrent de le recevoir dans leur assemblée, et même dans la ville. Ils étaient fatigués de tant de négociations infructueuses.

Au retour de ce député, Archidamus partit de l'isthme avec son armée, et pénétra dans l'Attique (431 av. J.-C.).

De leur côté, les Athéniens n'avaient rien épargné pour se mettre en mesure.

Au moment le plus critique de la guerre contre les Perses, les Grecs avaient décidé que chaque ville paierait un tribut ou impôt annuel, pour subvenir aux frais de la défense commune. « Aristide fut

« chargé, dit Cornélius Népos, de régler la somme « que chaque ville devait fournir pour la construc- « tion de la flotte et la levée des troupes. D'après « son avis, on déposa tous les ans une somme de « *quatre cent soixante talents* dans le temple de « Délos. Ce dépôt était regardé comme le trésor « public de la Grèce. » Plus tard, les Athéniens étant autant dire seuls chargés du soin de cette guerre, on le transporta dans Athènes.

Athènes avait de la gloire, Athènes avait des richesses, Athènes renfermait de vaillants habitants. Mais Périclès avait conseillé à ces hommes intrépides la modération, la prudence. Toutes les mesures étaient prises, toutes les richesses qui pouvaient être transportées, on les avait mises à l'abri d'un coup de main, derrière les remparts de la ville. On ne devait d'abord répondre aux ennemis que par des escarmouches, que par des combats de peu d'importance.

« Les Péloponésiens, dit Thucydide, étaient sur le territoire de l'Attique, quand les Athéniens envoyèrent autour du Péloponèse cent vaisseaux qu'ils avaient appareillés, et que montèrent mille hoplites de leur nation et quatre cents archers. Les commandants furent Carcinus, fils de Cénotine, Protéas, fils d'Epiclès, et Socrate, fils d'Antigone. Ce fut avec ces forces qu'ils mirent en mer, et remplirent leur commission. Les Péloponésiens restèrent dans l'Attique tant qu'ils eurent des vivres, et retournèrent par la Béotie, au lieu de suivre le chemin par lequel ils s'y étaient jetés. En passant

devant Orope, ils dévastèrent le pays qu'on appelle la Piraïque, et qui appartient aux Oropiens sujets d'Athènes. Arrivés ensuite dans le Péloponèse, ils se séparèrent, et chacun gagna la ville à laquelle il appartenait.

« Après leur départ, les Athéniens établirent des gardes sur terre et sur mer, et cette disposition devait durer tout le temps de la guerre.

« Les Athéniens qui étaient partis pour tourner le Péloponèse avec les cent vaisseaux, les Corcyréens qui les accompagnaient avec cinquante en qualité d'auxiliaires, et d'autres alliés de ces contrées, infestèrent dans leurs courses plusieurs campagnes, et descendirent près de Méthone, dans la Laconie. Ils attaquèrent la muraille, qui était faible, et dépourvue de défenseurs : mais il se trouvait aux environs un Spartiate à qui était confiée la garde du pays; c'était Brasidas. » Il fut invincible.

« Les Athéniens, ajoute Thucydide, remirent en mer. Ils s'arrêtèrent aux environs de Phia, ville de l'Élide, et ravagèrent le pays pendant deux jours. Ils remportèrent la victoire sur trois cents hommes d'élite de la basse Élide et des endroits voisins, qui venaient défendre contre eux le territoire.

« Vers le même temps, on envoya d'Athènes trente vaisseaux pour faire le tour de la Locride, et garder l'Eubée. Le commandant était CLÉOPOMPE, fils de Clinias : il fit des descentes, dévasta des campagnes voisines de la mer, prit Thronium, et en reçut des otages. Il combattit à Alopé les Locriens qui venaient au secours, et les vainquit (431 av. J.-C.). »

Enfin, pendant que les Athéniens ravageaient d'un côté, les Lacédémoniens ravageaient de l'autre. De temps en temps les troupes ennemies se rencontraient et des multitudes d'hommes arrosaient la terre de leur sang. C'est après cette campagne que Périclès prononça la fameuse oraison funèbre d'où nous avons extrait le morceau où se trouve ceci : « Nous avons une constitution qui « n'emprunte ses lois à personne, et, loin d'imiter « les autres, nous servons d'exemple. Elle s'appelle « DÉMOCRATIE, parce qu'elle s'applique non au petit « nombre, mais au grand. »

L'année suivante les ravages recommencèrent!.. Pour la seconde fois les Péloponésiens envahirent l'Attique ; mais à peine y étaient-ils arrivés qu'une maladie terrible vint joindre ses ravages aux leurs. Ici nous devons laisser parler Thucydide; il nous décrira, de la manière la plus frappante, le fléau dévastateur :

« Ils n'y étaient encore que depuis peu de jours, dit-il, quand la contagion se déclara parmi les Athéniens. On dit que déjà plusieurs fois elle avait frappé Lemnos et d'autres contrées; mais on ne se ressouvenait pas que, nulle part, se fût fait ressentir une semblable PESTE, ni une aussi terrible mortalité. Les médecins, au commencement de la maladie, n'y purent apporter de remède, parce qu'ils ne la connaissaient pas; et la mort les atteignait encore plus que les autres, par leur commerce plus fréquent avec les malades. Toute industrie humaine était sans ressource : en vain on fit des prières dans

les temples, on consulta les oracles, on eut recours à d'autres semblables pratiques ; tout fut inutile; et l'on finit par y renoncer, abattu par la force du mal.

« Il commença, dit-on, par l'Éthiopie au-dessus de l'Égypte, descendit dans l'Égypte et dans la Libye, gagna la plus grande partie de la domination du roi, et se jeta subitement sur la république d'Athènes. Il attaqua d'abord les habitants du Pirée, *qui prétendaient que les Péloponésiens avaient empoisonné les puits ;* car il n'y avait point encore de fontaines dans ce quartier. Il gagna ensuite la ville haute; et ce fut alors qu'il exerça le plus de ravages. Je laisse à chacun, médecin ou particulier, le soin de dire ce qu'il sait de ce fléau, d'où l'on peut croire qu'il tire son origine, quelle cause lui semble capable d'opérer une telle révolution dans la santé, et quel remède il croit avoir la force de guérir cette maladie : pour moi, je dirai quel fut le mal : comme moi-même j'en ai éprouvé les atteintes, et que j'en ai vu d'autres personnes attaquées, on pourra, d'après les symptômes que je vais offrir, en prévoir les effets, et n'être pas dans l'ignorance, s'il arrive qu'il reparaisse.

« On convient qu'il n'y eut point d'année où les autres maladies se fissent moins sentir; et, s'il arrivait qu'on en éprouvât quelques-unes, toutes amenaient cette funeste crise. Mais, en général, on était frappé subitement, et sans aucune cause apparente, au milieu de la meilleure santé. D'abord on éprouvait de grandes chaleurs de tête, les yeux devenaient

rouges et enflammés; la gorge, la langue étaient sanguinolentes, la respiration déréglée, l'haleine fétide. A ces symptômes succédaient l'éternument, l'enrouement. En peu de temps le mal gagnait la poitrine, et causait de fortes toux. Quand il s'attachait au cœur, il y excitait des soulèvements, et l'on éprouvait, avec de violentes douleurs, toutes les éruptions de bile auxquelles les médecins ont donné des noms. La plupart des malades faisaient entendre de sourds gémissements, que suivaient des convulsions violentes ; chez les uns, elles s'apaisaient bientôt ; elles étaient chez les autres beaucoup plus obstinées. La peau n'était ni fort chaude au toucher, ni pâle, mais rougeâtre, livide, et couverte de petites pustules et d'ulcères. L'intérieur était si brûlant, que le malade ne pouvait supporter ni les manteaux les plus légers, ni les couvertures les plus fines : il restait nu, et n'avait pas de plus grand plaisir que de se plonger dans l'eau froide. On en vit même beaucoup qui, n'étant pas gardés, se précipitèrent dans les puits, tourmentés d'une soif qui ne pouvaient s'étancher. Cependant il était égal de prendre beaucoup ou peu de boisson. Le malade ne pouvait se procurer aucun repos, et était agité d'une insomnie continue.

« Tant que la maladie était dans sa force, il ne maigrissait pas, et l'on était surpris que le corps pût résister à tant de souffrance. La plupart, conservant encore quelque vigueur, étaient consumés le neuvième ou le septième jour par le feu intérieur qui les dévorait, ou s'ils franchissaient ce terme, le

mal descendait dans le bas-ventre, une violente ulcération s'y déclarait, il survenait une forte diarrhée, et en général on périssait de faiblesse : car la maladie, après avoir d'abord établi son siége dans la tête, gagnait successivement tout le corps, et ceux qui échappaient aux accidents les plus graves gardaient aux extrémités des marques de ce qu'ils avaient souffert. Le mal s'attachait aux parties honteuses, aux pieds et aux mains, et souvent on n'échappait qu'en perdant quelqu'une de ces parties; plusieurs perdaient la vue; d'autres, à leur convalescence, se trouvaient avoir tout oublié, et ne reconnaissaient ni leurs amis ni eux-mêmes.

« Cette maladie, plus affreuse qu'on ne saurait l'exprimer, se montrait au-dessus des forces humaines dans tous ses effets, et dans quelque sujet qu'elle attaquât; mais ce qui faisait connaître surtout qu'elle différait des maux ordinaires à notre espèce, c'est que les oiseaux et les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres humains, ou n'approchaient point des corps qui restaient en grand nombre sans sépulture, ou, s'ils osaient y goûter, ils périssaient. On en eut la preuve en voyant disparaître les oiseaux carnassiers : on n'en voyait aucun autour des corps morts ni ailleurs. Les chiens, accoutumés à vivre en société avec les hommes, faisaient encore mieux sentir les effets de la contagion.

« Sans s'arrêter à un grand nombre d'autres accidents, qui ne se ressemblaient pas dans les différents sujets, tels étaient en général les symptômes

de la maladie. Les uns périssaient négligés; les autres, au milieu des plus grands soins. Il ne se trouva, pour ainsi dire, aucun remède qui fût utile à ceux qui l'employaient : ce qui faisait du bien à l'un nuisait à l'autre. Aucun tempérament, faible ou vigoureux, ne parut garantir du mal : il s'attachait à toutes les complexions, il résistait à tous les régimes. Ce qu'il y avait de plus terrible, c'était le découragement des malheureux qu'il attaquait : ils perdaient aussitôt toute espérance, tombaient dans un entier abandon d'eux-mêmes, et ne cherchaient point à résister; c'était encore qu'en se soignant les uns les autres, on s'infectait mutuellement, comme les troupeaux malades, et l'on périssait; et c'est ce qui causa la plus grande destruction. Ceux qui, par crainte, ne voulaient point approcher des autres, mouraient délaissés, *et bien des maisons s'éteignirent faute de personnes pour les soigner;* ceux qui approchaient des malades trouvaient la mort. Tel fut le sort des personnes surtout qui se piquaient de quelque vertu : elles avaient honte de s'épargner, et venaient soigner leurs amis : car les gens attachés à la maison, abattus par l'excès des fatigues, finissaient par être insensibles aux plaintes des mourants. C'étaient ceux qui étaient échappés au mal qui avaient le plus de compassion pour les malades et les morts, parce qu'ils avaient connu les mêmes souffrances, et qu'ils se trouvaient dans la sécurité; car on n'était pas frappé deux fois mortellement. Ils recevaient les félicitations des autres, et eux-mêmes jouissaient pour le présent du retour

de la santé, et avaient pour l'avenir une espérance confuse que, de longtemps, ils ne seraient plus atteints d'une autre maladie mortelle.

« L'affluence des gens de la campagne qui venaient se réfugier dans la ville se joignit aux maux des Athéniens pour les aggraver, et ces nouveaux venus en souffraient eux-mêmes plus que les autres. Comme il n'y avait pas de maisons pour eux, et qu'ils vivaient pressés dans des cahutes étouffées, pendant la plus grande chaleur de la saison, ils périssaient confusément, et les morts étaient entassés sur les mourants. Des malheureux demi-morts, avides de trouver de l'eau, se roulaient dans les rues, et près de toutes les fontaines. Les lieux sacrés où l'on avait dressé des tentes étaient comblés de corps que la mort y avait frappés.

« Quand le mal fut parvenu à son plus haut période, personne ne sachant plus que devenir, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines. Toutes les cérémonies auparavant en usage pour les funérailles furent violées. Chacun ensevelissait les morts comme il pouvait. Bien des gens, par la rareté des choses nécessaires, depuis que l'on avait perdu tant de monde, recouraient à des moyens honteux de leur rendre les derniers devoirs. Les uns se hâtaient de poser leur mort et de le brûler sur un bûcher qui ne leur appartenait pas, prévenant ceux qui l'avaient dressé : d'autres, pendant qu'on brûlait un mort, jetaient sur lui le corps qu'eux-mêmes apportaient, et se retiraient aussitôt.

« La peste introduisit dans la ville bien d'autres désordres. Au spectacle des promptes vicissitudes dont on était témoin, de riches subitement atteints de mort, de gens qui n'avaient rien succédant à leur fortune, on osa plus volontiers s'abandonner ouvertement à des plaisirs dont auparavant on se serait caché. On cherchait des jouissances promptes, et l'on ne croyait devoir s'occuper que de voluptés, dans l'idée qu'on ne possédait que pour un jour et ses biens et sa vie. Personne ne daignait se donner aucune peine pour des choses honnêtes, dans l'incertitude où l'on était si l'on ne cesserait pas d'exister avant d'y avoir atteint. Le plaisir, et tous les moyens de gagner pour se le procurer, voilà ce qui devint utile et beau. On n'était retenu ni par la crainte des dieux, ni par les lois humaines : il semblait égal de révérer les dieux ou de les négliger, quand on voyait périr indifféremment tout le monde. Le coupable ne croyait pas avoir assez à vivre pour recevoir sa condamnation ; il se figurait bien plutôt voir suspendue sur sa tête une peine déjà prononcée, et, avant de la subir, il croyait juste de profiter de ce qui pouvait lui rester à vivre.

« Voilà de quels maux les Athéniens furent accablés. Dans leurs murs, ils voyaient périr les citoyens; et, au dehors, leurs campagnes ravagées.

« La maladie se déclara dès que les Péloponésiens eurent commencé leur invasion, et ne pénétra pas dans le Péloponèse de manière à mériter qu'on en parle : ce fut Athènes surtout qu'elle dévasta, et ensuite les autres endroits les plus peu-

plés; voilà ce qui arriva de relatif à la peste.

« Les Péloponésiens, après avoir ravagé la plaine, s'avancèrent dans la partie de l'Attique qu'on appelle maritime, jusqu'au mont Laurium, où les Athéniens ont des mines d'argent. D'abord ils dévastèrent cette contrée du côté qui regarde le Péloponèse, et ensuite dans la partie qui regarde l'Eubée et l'île d'Andros. »

De leur côté, les Athéniens portèrent la destruction dans le Péloponèse et dans d'autres lieux: et chaque année ces calamités se renouvelaient. Mais nous avons assez parlé de cette guerre; nous nous bornons à dire ceci : c'était toujours la dévastation, toujours des tortures, toujours du sang.

Périclès mourut en l'année 429 avant Jésus-Christ. Il méritait l'admiration, la reconnaissance, l'amour de ses concitoyens. Et, ce qui nous le fait estimer davantage, c'est que cet homme, bien qu'il fût tout puissant dans la république, bien qu'il pût tout ce qu'il voulait, n'eut jamais la pensée de confisquer la souveraineté à son profit. Il eut des enfants; il n'en fit pas des princes, des orgueilleux, des vaniteux, des prétentieux, il en fit des républicains, qui jamais ne manifestèrent la moindre ambition, le moindre désir de réclamer plus d'encens que les autres citoyens. Gloire donc au grand Périclès! gloire à lui, car peu de grands hommes savent faire de leurs enfants de simples et vertueux citoyens...

Les généraux qui prirent la part la plus considérable dans la suite de cette guerre, furent,

parmi les Lacédémoniens, AGIS, ALTACIDAS, LYCOPHRON, BRASIDAS, TIMOCRATE, DERCYLIDAS, ASTYOCHUS, LYSANDRE, CALLICRATIDAS, CHALCIDÉE, HIPPOCRATE; parmi les Athéniens, AGNON, PHORMION, DÉMOSTHÈNE, NICIAS, CLÉON, ALCIBIADE, LAMACHUS, THRASYBULE, THRASYLE, CHARMINUS, PHRYNICUS, CONON.

En 425 avant notre ère, CLÉON, le tanneur fait général, délivre *Pylos*, prend l'île de *Sphactérie*, et conduit prisonniers à Athènes les Spartiates qui l'avaient défendue. J'entrerai dans les détails à cet égard dans un article que je consacrerai à Cléon dans le tome suivant, afin de le venger des calomnies qu'on lui a prodiguées avec tant de profusion.

En 416 les Athéniens entreprennent, à l'instigation d'Alcibiade, la guerre de Syracuse, de laquelle nous parlerons avec étendue en traitant de la Sicile.

La lutte des Athéniens et des Lacédémoniens continue toujours plus ardente; mais l'ensemble des détails fatiguerait mon lecteur, ce que je dois éviter. Je vais donc, sans m'astreindre à un ordre rigoureux, faire passer sous ses yeux quelques événements, ou quelques faits, qui l'éclaireront suffisamment sur la haine que se portaient l'*aristocratie* et la *démocratie* dans ces temps reculés. Qu'il me soit permis de remonter un peu au-delà de l'époque à laquelle nous sommes arrivés.

**Troubles de Mitylène. — Troubles de Corcyre.**

Le parti *aristocratique* de MITYLÈNE avait rompu avec Athènes et demandé des secours à Sparte.

« Les Mityléniens, dit Thucydide, ne voyant pas arriver les vaisseaux du Péloponèse qui se faisaient attendre, et se trouvant dans la disette, furent réduits à traiter avec Athènes. Voici ce qui amena cette révolution. Salæthus, qui lui-même ne comptait plus sur l'arrivée des vaisseaux, *arma les gens du peuple pour faire une sortie contre les Athéniens.* AUPARAVANT ILS ÉTAIENT DÉSARMÉS; *mais à peine eurent-ils reçu des armes, qu'ils cessèrent d'obéir aux magistrats, firent des rassemblements, et ordonnèrent aux* RICHES *de mettre à découvert le blé qu'ils tenaient serré,* et de leur en faire à tous la distribution, s'ils ne voulaient pas les voir s'accorder avec les Athéniens et les rendre maîtres de la ville. »

On voit que dans Mitylène les riches, qui tenaient le blé caché, étaient pour Sparte, et le peuple, que l'on tenait désarmé, tant on respectait sa liberté! pour Athènes. Mais une fois en armes, ses sentiments se manifestèrent, et quoi qu'on fît pour le tromper, il fallut revenir à l'alliance qu'on avait brisée depuis peu, et au gouvernement démocratique (428 av. J.-C.).

Des troubles graves éclatèrent à CORCYRE (Corfou); et voici à quelle occasion : Des Corcyréens des hautes classes avaient été faits prisonniers au combat naval d'Épidamne par les Corinthiens. Pour recouvrer leur liberté, ils promirent aux Corinthiens de leur livrer, en échange du bienfait qu'ils demandaient, Corcyre même; et leurs promesses partaient sans doute du cœur, car, une fois dans leur pays, ils

firent tout pour s'en acquitter à quelque prix que ce fût.

« Ils s'intriguèrent en effet, dit Thucydide, et insinuèrent aux citoyens de se soulever contre Athènes. Il vint un vaisseau d'Athènes et un de Corinthe qui apportaient des députés. Il se tint des conférences, *et les Corcyréens décrétèrent qu'ils persisteraient, suivant le traité, dans l'alliance d'Athènes;* mais qu'ils resteraient amis de Corinthe, comme ils l'étaient avant cette alliance. Il y avait un certain Pithias qui se chargeait volontairement *de faire aux Athéniens les honneurs de son pays,* ET QUI ÉTAIT À LA TÊTE DE LA FACTION DU PEUPLE. Les gens de la faction contraire le mirent en justice, l'accusant de vouloir asservir son pays aux Athéniens. Il fut absous, et, à son tour, il fit amener en jugement cinq des plus RICHES citoyens, les chargeant d'avoir arraché des palissades de l'enceinte consacrée à Jupiter et Alcinoüs. L'amende pour chaque pieu était d'un stater. Ils furent condamnés, et se réfugièrent dans les temples en qualité de suppliants. Comme la somme était forte, ils demandaient, pour être en état de l'acquitter, qu'elle fût partagée en plusieurs paiements déterminés. Pithias, qui se trouvait être membre du sénat, obtint qu'on agirait contre eux suivant la rigueur de la loi. *Ces malheureux*, se trouvant sous le joug d'un décret, et apprenant que Pithias voulait profiter du temps où il était encore sénateur pour engager le peuple dans une alliance offensive et défensive avec Athènes, *quittèrent leur asile; et, s'armant de poi-*

*gnards, ils se jetèrent impétueusement au milieu du sénat, et tuèrent* PITHIAS *et d'autres sénateurs ou particuliers, jusqu'au nombre de soixante.* Quelques gens de la faction de Pithias, mais en petit nombre, se réfugièrent sur la trirème athénienne, qui n'était pas encore partie.

« Après cette exécution, ils convoquèrent les Corcyréens, et se vantèrent d'avoir pris le seul parti qui pût les garantir du joug d'Athènes, ajoutant que ce qui restait à faire, c'était de ne recevoir paisiblement, ni d'Athènes ni de Corinthe, plus d'un vaisseau à la fois; et, s'il s'en présentait davantage, de les traiter en ennemis. Ce qu'ils dirent, *ils forcèrent le peuple à le ratifier*, et envoyèrent même aussitôt à Athènes des députés pour annoncer ce qu'ils venaient de faire comme une mesure indispensable, et pour engager ceux de leurs concitoyens qui s'y étaient réfugiés à ne rien faire imprudemment, dans la crainte de causer quelque malheur.

« Arrivés à Athènes, les députés furent traités comme des factieux; on traita de même ceux qu'ils avaient gagnés, et tous furent mis en dépôt à Égine. Cependant une trirème de Corinthe étant abordée à Corcyre avec des députés de Lacédémone, *ceux qui se trouvaient à la tête des affaires, attaquèrent le peuple. Il y eut un combat, et ils furent vainqueurs;* mais la nuit survint, le peuple se réfugia dans la citadelle et sur les hauteurs de la ville, s'y forma en corps d'armée, et s'y fortifia. Il se rendit aussi maître du port Hyllaïque. Ceux de l'autre

parti s'emparèrent de la place publique, où la plupart avaient leurs maisons, et d'un port qui regarde le continent, et qui est voisin de cette place.

« Le lendemain, il y eut de légères escarmouches. Les deux factions envoyèrent dans la campagne appeler à elles les ESCLAVES, *sous promesse de la liberté. La plupart se joignirent au peuple.* L'autre parti reçut du continent huit cents hommes de troupes auxiliaires.

« Après un jour d'intervalle, il y eut un second combat. *Le peuple avait l'avantage de la position et celui du nombre : il remporta la victoire.* LES FEMMES LE SECONDÈRENT VAILLAMMENT, lancèrent des tuiles du haut des maisons, et soutinrent le bruit des armes avec un courage au-dessus de leur sexe. Sur le soir, *la faction du petit nombre* ayant été repoussée, craignit que le peuple ne se jetât tumultuairement sur le chantier des vaisseaux, qu'il ne s'en rendît maître, et qu'eux-mêmes ne fussent massacrés. *Ils mirent le feu aux bâtiments qui formaient l'enceinte de la place et aux maisons contiguës, sans épargner, plus que les autres, celles qui leur appartenaient. Leur dessein était de fermer tout accès au peuple.* Des richesses considérables, qui appartenaient au commerce, furent brûlées; et s'il se fût élevé un vent qui eût poussé la flamme du côté de la ville, *elle risquait d'être détruite tout entière.* D'ailleurs le combat avait cessé, et les deux factions passèrent la nuit sur leurs gardes, mais tranquilles. Comme c'était le peuple qui était vain-

queur, le vaisseau de Corinthe partit secrètement, et la plupart des troupes se transportèrent sur le continent, sans que l'on s'aperçût de leur retraite.

« Le lendemain, NICOSTRATE, fils de Diitréphès, général athénien, vint de Naupacte apporter du secours avec douze vaisseaux et cinq cents hoplites de Messène. Il entra en composition avec les habitants, et leur conseilla *de se réconcilier, de mettre seulement en justice dix des plus coupables, qui prirent la fuite, de permettre aux autres de rester, et de faire entre eux et avec les Athéniens un traité par lequel ils s'engageraient à avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis*. Il devait partir après avoir terminé cette négociation; mais les chefs du parti populaire obtinrent qu'il leur laisserait cinq de ses vaisseaux pour que le parti contraire fût moins en état de remuer, et ils s'engagèrent à équiper le même nombre de leurs bâtiments, qu'ils feraient partir avec lui. Il consentit à cette proposition, et la faction qui avait la supériorité choisit ses ennemis pour monter les vaisseaux. Ceux-ci craignirent d'être envoyés à Athènes, et se réfugièrent dans le temple des Dioscures. Nicostrate voulut les faire relever, et essaya de les rassurer; mais il ne put y parvenir. Ce fut pour le peuple un prétexte de s'armer, *comme si ces infortunés eussent eu quelque* MAUVAIS DESSEIN, parce que la défiance les empêchait de monter sur les vaisseaux. Il alla dans leurs maisons enlever leurs armes, et il en aurait même tué quelques-uns qui lui tombèrent sous la main, si Nicostrate ne l'en eût empêché. Les autres,

voyant ce qui se passait, allèrent s'asseoir, en qualité de suppliants, dans l'enceinte consacrée à Junon : ils s'y trouvèrent au nombre de quatre cents; mais le peuple, *craignant qu'ils n'excitassent quelque révolution,* sut leur persuader de quitter cet asile. Il les transporta dans l'île que regarde ce temple, et leur y fit passer des vivres. »

Il y avait trois ou quatre jours que ces citoyens étaient transportés dans l'île, quand soixante navires spartiates arrivèrent; ils attaquèrent vivement le parti démocratique et les quelques vaisseaux d'Athènes qui le protégeaient, et obtinrent l'avantage. Après cet échec, dit Thucydide, « les Corcyréens, craignant que les ennemis ne profitassent de leur victoire pour venir attaquer la ville, ou qu'ils n'enlevassent de l'île les citoyens qu'on y avait déposés, ou qu'enfin ils n'essayassent de susciter quelque nouveauté, ramenèrent au temple de Junon les gens de l'île, et se tinrent sur leur garde. » Mais l'ennemi s'éloigna. « Cependant, ajoute Thucydide, le peuple de Corcyre, craignant l'arrivée de la flotte, traita avec les suppliants et les autres du même parti, pour parvenir à sauver la ville. »

Si les soixante vaisseaux de Sparte, commandés par Alcidas, s'éloignèrent à la hâte après avoir fait beaucoup de dégâts, c'est qu'ils avaient quelque crainte du côté des Athéniens. Et, en effet, ceux-ci, ayant su les troubles de Corcyre, s'étaient émus, et une flotte approchait sous le commandement d'Eurymédon. La vue de ces forces amies donna au parti populaire de l'audace, de la fureur, de la

rage même, nous dit-on, et voici le tableau que Thucydide nous trace :

« Quand les Corcyréens apprirent que la flotte d'Athènes approchait et que celle des ennemis était retirée, ils introduisirent dans la ville les Messéniens, qui, jusque-là, étaient restés au dehors, et envoyèrent en croisière autour du port Hyllaïque les vaisseaux qu'ils avaient équipés, tuant, pendant cette expédition, *tous ceux de leurs ennemis qui leur tombaient entre les mains*, tirant des vaisseaux ceux qu'ils avaient engagés à y monter, *et les égorgeant*. Ils entrèrent dans l'enceinte de Junon, *firent entendre à une cinquantaine* de ceux qui s'y étaient réfugiés qu'ils feraient bien de se mettre en justice, *et les condamnèrent tous à mort*. Les malheureux qui avaient refusé de quitter cet asile, et qui formaient le plus grand nombre, sachant ce qui s'était passé, se tuèrent les uns les autres dans le lieu sacré : plusieurs se pendirent à des arbres; d'autres périrent autrement, chacun saisissant le genre de mort qu'il pouvait se procurer.

« Pendant les sept jours qu'*Eurymédon* s'arrêta dans le port, les Corcyréens firent mourir tous ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, *les accusant de vouloir détruire le gouvernement populaire*. PLUSIEURS FURENT VICTIMES D'INIMITIÉS PRIVÉES, *et des* CRÉANCIERS *furent sacrifiés par leurs* DÉBITEURS. Il n'est point de genre de mort dont on n'eût le spectacle; il se commit toutes les horreurs qui arrivent ordinairement dans de telles circonstances : elles furent même surpassées; car un père tua son

fils, des suppliants furent arrachés à des asiles sacrés, d'autres égorgés au pied des autels, et quelques-uns périrent murés dans le temple de Bacchus, tant fut cruelle cette sédition! Elle le parut encore davantage, parce qu'elle était la première (427 av. Jésus-Christ).

« Ce fut ainsi que les Corcyréens de la ville se livrèrent les premiers à leurs ressentiments les uns contre les autres. Eurymédon et les Athéniens se retirèrent avec la flotte qui les avait amenés. Dans la suite les Corcyréens fugitifs, car il y en avait jusqu'à cinq cents qui étaient échappés aux massacres, s'emparèrent des forts élevés sur le continent, et se rendirent maîtres de la côte qui regarde leur patrie et qui en dépendait. *C'était de là qu'ils partaient pour piller les habitants de l'île*; ils leur firent beaucoup de mal, et une grande disette se fit ressentir dans la ville. »

Plus tard ceux qui affamaient Corcyre furent pris, et peu échappèrent à la mort.

Je me plais à faire remarquer que Thucydide décrit à merveille les fureurs des partis, et surtout celles du parti populaire, qui n'était pas le sien; qu'il décrit à merveille les souffrances des vaincus, mais qu'il ne nous intéresse qu'aux revers du parti aristocratique, qui avait sa sympathie. Et cependant, quelque adroit que soit son récit, on peut en faire ressortir d'utiles vérités.

D'après Thucydide, ce sont les riches qui veulent livrer la ville aux Corinthiens, qui avaient été si longtemps leurs ennemis; ce sont les riches qui

veulent trahir l'alliance d'Athènes qui les avait si généreusement secourus dans les temps difficiles, en s'exposant elle-même aux plus sanglantes représailles; ce sont les riches qui commencent les procédures contre Pithias, le chef de la faction populaire; ce sont les riches qui, en sortant d'un asile sacré qui les avait reçus en qualité de suppliants, s'*armèrent les premiers de poignards, se jetèrent impétueusement* AU MILIEU DU SÉNAT, *et tuèrent Pithias et d'autres sénateurs ou particuliers, au nombre de soixante;* ce sont les riches qui assassinent, qui commencent la guerre civile, qui promènent l'incendie dans le port et dans la ville, qui affament les populations, et font ainsi périr des multitudes de leurs concitoyens, hommes, femmes, enfants. Et cependant ce même Thucydide n'a pour ces grands criminels, pour ces traîtres à la patrie, pour ces dévastateurs, que des paroles de commisération... Ils les appelle : *ces malheureux, ces infortunés*; il les suppose incapables de *mauvais desseins*. Il s'efforce d'oublier que les hommes sur lesquels ils s'apitoie exclusivement étaient déjà sortis armés de poignards du temple qui les avait reçus comme suppliants, et qu'ils avaient promené l'assassinat, le meurtre, le saccagement, l'incendie dans la cité; qu'ils n'avaient pas agi comme des hommes, mais comme des bêtes féroces, et que ce fut leur férocité qui alluma à la fin la fureur du peuple.

A la suite des réflexions que nous avons cru devoir présenter, donnons ce morceau remarquable

de Thucydide, sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs :

« La Grèce fut dans la suite presque tout entière ébranlée, et comme partout y régnait la discorde, *les chefs du parti populaire appelaient les* ATHÉNIENS, *et la faction du petit nombre, les* LACÉDÉMONIENS. On n'aurait eu dans la paix ni le prétexte ni la facilité de réclamer leurs secours; mais, dans la guerre, ceux qui voulaient susciter quelques nouveautés trouvaient aisément les moyens de s'attirer des alliés pour nuire à la faction contraire, et pour employer leur assistance à se rendre eux-mêmes plus puissants. *Les villes abandonnées à la dissension éprouvèrent de tristes et nombreuses calamités, qui se renouvelleront toujours tant que la nature humaine sera la même;* mais plus terribles ou plus douces, et différentes dans leurs caractères, suivant la diversité des événements qui les feront naître. Dans la paix et au sein de la prospérité, les États et les particuliers ont un meilleur esprit, parce qu'on n'a pas à souffrir de dures nécessités; *mais la guerre, qui détruit l'aisance journalière de la vie, donne des leçons de violence, et rend conformes à l'âpreté des temps les mœurs de la plupart des citoyens.*

« La cause de tous ces maux *était la fureur de dominer, qu'inspirent l'ambition et la cupidité.* Ces passions échauffaient les esprits et les excitaient à brouiller. Car les chefs des deux factions qui partageaient les villes, les uns sous le prétexte spécieux *de l'égalité politique du peuple*, les autres sous

celui d'*une aristocratie modérée*, affectaient de ne consulter que le bien de la patrie : *mais elle-même était en effet le prix qu'ils se disputaient*. Dans leur lutte réciproque pour l'emporter les uns sur les autres par quelque moyen que ce fut, il n'était pas d'excès que ne se permît leur audace. Devenus supérieurs à leurs ennemis, ils ne mesuraient ni à la justice ni à l'intérêt de l'État les peines qu'ils leur faisaient souffrir ; mais ils les rendaient plus rigoureuses que l'une ou l'autre ne l'exigeait, et chacun en posait les bornes au gré de son plaisir et de ses caprices. Soit par les décrets injustes qu'ils faisaient rendre, soit en se procurant le pouvoir à force ouverte, ils étaient toujours prêts à satisfaire leur haine. Jamais ni l'un ni l'autre parti ne transigeait de bonne foi ; mais ceux qui parvenaient à leurs fins *en cachant adroitement leur astuce* avaient le plus de réputation. Les citoyens modérés étaient victimes des deux factions, soit parce qu'ils ne combattaient point avec elles, soit parce qu'on enviait leur tranquillité.

« Ainsi, par les séditions, la Grèce fut infectée de tous les crimes. La simplicité, qui est surtout l'apanage des âmes nobles, fut un objet de risée et disparut. Il fallait être toujours en défiance les uns contre les autres, toujours sur ses gardes. On ne pouvait se fier, pour en venir à une réconciliation, ni à la parole la plus sûre, ni aux serments les plus terribles.

« Ce fut à Corcyre que commencèrent la plupart de ces excès. On y osa tout ce que peuvent se per-

mettre *des malheureux qu'on a longtemps gouvernés avec insolence au lieu de les traiter avec modération*, et qui veulent rendre ce qu'on leur a fait souffrir; tous ce dont sont capables des infortunés qui veulent se délivrer de leur misère accoutumée, et qui, dans la passion qui les trouble, ne songent qu'à s'emparer des richesses d'autrui, même au mépris de la justice; enfin tout ce que peuvent faire des hommes qui, sans être conduits par la cupidité, et n'attaquant leur ennemi que par des principes de justice, sont emportés par l'ignorance et la colère, et se montrent cruels et inexorables. Ainsi, dans cette malheureuse ville, la société était renversée; le naturel de l'homme, qui aime d'ordinaire à enfreindre les lois, même lorsqu'elles sont en vigueur, l'emporta sur elles; il prit plaisir à se montrer effréné dans ses fureurs, à se mettre au-dessus de la justice, à se déclarer ennemi de tout ce qui avait quelque supériorité. Tels furent les effets de la guerre. »

Je répète ce que j'ai déjà dit : la barbarie des pauvres est provoquée par la barbarie des riches. Et j'ajouterai que la morale, que la vraie justice, doivent faire retomber sur ceux qui pouvant faire le bien ne font que le mal, toute la responsabilité des malheurs de ce monde.

### Troubles de Mégare.

A Mégare, dans des troubles civils, la faction populaire s'était emparée de l'autorité. Les exilés de la faction contraire s'étaient retirés à Pagues. De

là, ils allaient tourmenter les Mégariens et *mettre la campagne au pillage*. Les Lacédémoniens qui occupaient plusieurs points fortifiés autour de Mégare, les appuyaient. A l'intérieur de la ville, on agita la question du rappel des bannis. Les chefs du parti populaire éprouvèrent de la crainte, et lièrent des intelligences avec les Athéniens, qui arrivèrent avec une armée (424 av. J.-C.).

« Ils offrirent, dit Thucydide, de leur livrer la ville, jugeant qu'il y avait pour eux, de ce côté, moins de risques à courir que du retour des citoyens qu'ils avaient privés de leur patrie.

Les Athéniens avancèrent, « et, à l'aide des Mégariens qui étaient du complot, ils tuèrent les gardes. Les Platéens et les coureurs aux ordres de Démosthènes volèrent à l'endroit où est à présent le trophée. Il y eut un combat au-delà des portes, *entre eux et les Péloponésiens*, qui, n'étant pas éloignés, avaient entendu ce qui se passait, et venaient apporter du secours. Les Platéens remportèrent la victoire, et tinrent la porte ouverte aux hoplites athéniens qui arrivaient.

« A mesure que ceux-ci entraient, ils s'avançaient aux murailles. Les soldats de *la garnison péloponésienne résistèrent* d'abord en petit nombre. Il y en eut plusieurs de tués ; mais la plupart prirent la fuite, effrayés, au milieu des ténèbres, de l'attaque subite des ennemis, à qui *se joignaient des citoyens perfides*.

« Au lever de l'aurore, les murailles étaient déjà emportées, et les Mégariens de la ville dans la plus

grande agitation. Le parti qui agissait pour les Athéniens, *et la foule des gens du peuple qui avait connaissance du complot*, disaient qu'il fallait ouvrir les portes et sortir au combat. » (Thucydide.)

Les Athéniens avaient du succès; la garnison lacédémonienne de Nisée avait capitulé, quand Brasidas arriva avec une armée considérable. Les Mégariens fermèrent leurs portes. Les cavaliers thébains et les cavaliers athéniens se chargèrent. Ceux-ci eurent le dessus. Mais les deux armées, après s'être longtemps observées, se retirèrent sans en venir aux mains, éprouvant des craintes réciproques. Les Athéniens regagnèrent Nisée et les Péloponésiens le camp d'où ils étaient partis.

« Les Mégariens, *amis des exilés*, dit Thucydide, *ouvrirent leurs portes* à Brasidas et aux commandants des villes, et les reçurent comme vainqueurs des Athéniens, qui n'avaient pas voulu combattre. Ils entrèrent avec eux en conférences. *La faction d'Athènes était frappée de terreur*. Enfin les alliés se dispersèrent dans leurs villes, et Brasidas retourna continuer à Corinthe les préparatifs de l'expédition de Thrace, qu'il avait interrompus.

« Après le départ des Athéniens, *ceux de Mégare qui avaient le plus chaudement embrassé leur parti se retirèrent promptement, ne pouvant douter qu'on ne les connût bien*. Les autres conférèrent avec les amis des exilés : on les rappela de Pagues, en exigeant d'eux *les serments les plus solennels de ne conserver aucun ressentiment*, et de ne travailler qu'à l'avantage de la république ; mais, élevés en-

suite aux magistratures, ils rangèrent séparément, dans une revue des armes, chaque cohorte, choisirent jusqu'à cent hommes de leurs ennemis, *ou de ceux qui passaient pour avoir été les plus favorables aux Athéniens, et forcèrent le peuple à donner son suffrage à haute voix sur ces malheureux, qui furent condamnés à mort et exécutés. Ils soumirent la république à l'autorité d'un petit nombre de citoyens, et ce gouvernement oligarchique, né de la sédition, fut de très longue durée* (424 av. J.-C.). »

Dans le cours de cette narration, Thucydide appelle *traîtres, citoyens perfides*, les amis des Athéniens; il ne dit rien de semblable des Corcyréens qui ont voulu livrer Corcyre aux Corinthiens, ni des Mégariens qui ouvrent leurs portes aux Lacédémoniens, instituent le gouvernement oligarchique, et se livrent à des exécutions sanglantes, bien que les plus chauds partisans des Athéniens se soient éloignés, et qu'ils aient prêté les *serments les plus solennels de ne conserver aucun ressentiment.*

La multitude était partout pour Athènes, les riches partout pour Spartes, et les deux partis se livraient à des luttes cruelles : les troubles de Mitylène, de Corcyre et de Mégare ne sont que le tableau de ce qui se passait dans toute la Grèce et dans beaucoup d'îles de la Méditerranée.

### Complication contre Athènes.

Le gouvernement démocratique avait les sympathies de la multitude; mais combien le petit nom-

bre lui était hostile, et combien il fit d'efforts pour le renverser dans le monde entier!

Le peuple d'Athènes avait obtenu de grands avantages; les principes de la démocratie, malgré la coalition de tant d'états divers, progressaient toujours, quand Alcibiade vint proposer l'expédition de Sicile. Cette expédition, heureuse d'abord, se termina de la manière la plus fâcheuse pour Athènes; toute son armée y périt; mais, même avant cette époque fatale, Alcibiade, lui qui avait lancé cette république dans la plus périlleuse entreprise, était passé du côté des Spartiates et donnait les conseils les plus pernicieux contre sa patrie (415 av. J.-C.).

Par ses intrigues, il empêchait les Siciliens de traiter avec Athènes; d'une autre part, il conseille aux Lacédémoniens d'envoyer des secours à Syracuse, de fortifier Décélie, dans l'Attique, poste dangereux pour leurs ennemis; et qui devra leur faire perdre une partie de leurs revenus et la plupart de leurs alliés.

En effet, GYLIPPE, général Spartiate, fut envoyé à Syracuse avec des Corinthiens, et Agis, roi de Lacédémone, se fortifia dans Décélie, et fit de là comme le blocus d'Athènes (413 av. J.-C.).

Alcibiade ne reste pas en repos; il intrigue, il monte les imaginations, il enflamme les haines des ennemis de sa patrie. La coalition s'étend; les Lacédémoniens s'allient au roi de Perse, avec lequel ils passent un traité honteux dont voici un échantillon: « Toutes les contrées et les villes qui sont en la « puissance du roi, OU QUI ONT APPARTENU A SES

« PÈRES, *resteront sous sa domination.* — Le roi, « les Lacédémoniens et leurs alliés feront en com- « mun la guerre aux Athéniens. » (Thucydide.) A force d'intrigues, à force de mensonges, à force de calomnies et d'argent répandu, on détache de l'alliance d'Athènes, Lesbos, Chio, l'Eubée, Samos même pour un temps, quatre îles considérables; Rhodes se dispose à suivre leur exemple. C'est en opprimant la multitude, c'est au prix de beaucoup de sang qu'on obtenait ces revirements. Les armées d'Athènes venaient d'être écrasées en Sicile, les forces maritimes de cette île, forces très respectables, vinrent se joindre aux Lacédémoniens; Hermocrate les commandait. Perdicas, l'intrigant qui régnait en Macédoine, était aussi dans la formidable ligue. Ainsi : roi de Macédoine, roi de Perse, troupes siciliennes, italiennes, Lacédémoniens, Corinthiens, Thébains, et cent autres peuples, que violentaient leurs chefs, la plupart anciens alliés d'Athènes, tout s'était tourné contre elle. Il y avait encore un plus grand malheur, c'est que dans Athènes même la coalition avait des partisans, des amis, des traîtres qui désiraient et préparaient son triomphe (413 et 412 av. J.-C.).

Cependant, le beau garçon d'Athènes, le mauvais génie qui avait rassemblé tant de forces, tant de dangers contre sa patrie, devint suspect aux Lacédémoniens.

« ALCIBIADE, dit Thucydide, après la mort de Chalcidée et la bataille de Milet, devint suspect aux Péloponésiens; Astyochus reçut de leur part une

lettre, écrite de Lacédémone, *qui lui mandait de le faire mourir*. Alcibiade était ennemi d'Agis, et l'on voyait bien d'ailleurs que ce n'était pas un homme sûr. Il eut des craintes, et se retira près de Tissapherne. »

Alcibiade, ce traître à tous les partis, que les historiens affectionnent particulièrement malgré tous ses vices, parlait naguère ainsi au roi de Lacédémone, Agis, afin de captiver ses bonnes grâces, et d'être admis à porter les armes contre Athènes :

« Pour peu que nous ayons de sagesse, nous sa-
« vons bien ce que c'est que la DÉMOCRATIE ; je ne le
« sais pas moins qu'un autre, et *assez pour en dire*
« *beaucoup de mal;* mais on ne dirait rien de nou-
« veau sur la démence reconnue de ce gouverne-
« ment. » (Thucydide.)

Quand il fut auprès de Tissapherne, le général qui gouvernait l'Asie-Mineure au nom du roi de Perse, il lui dit :

« Qu'il ne devait pas trop se hâter de mettre fin
« à la guerre, et ne pas donner au même peuple
« l'empire de la terre et de la mer; mais qu'il fallait
« laisser la puissance partagée entre les deux na-
« tions rivales, et conserver au roi le moyen d'exci-
« ter l'une d'elles contre l'autre qui voudrait le cha-
« griner. Il représentait que les risques les plus légers
« étaient ceux qui coûtaient le moins, et qu'il pou-
« vait, en pleine sûreté, *ruiner les Grecs par le*
« *moyen des Grecs*. Il l'invitait donc à miner les deux
« peuples rivaux l'un par l'autre; et, quand il aurait
« bien entamé la puissance des Athéniens, il lui

« conseillait d'éloigner les Péloponésiens de sa pro-
« vince. » (Thucydide.)

**Conspiration de l'oligarchie contre la démocratie.**

Alcibiade, qui avait fait décider l'expédition de Sicile, puis assemblé une vaste coalition contre Athènes, conseille maintenant l'asservissement de toute la Grèce ; mais ses intrigues ne se bornaient pas à si peu : Thucydide nous dit que lorsqu'ils se mettait au service des Perses :

« Il travaillait en même temps à son retour dans sa patrie, certain que, s'il ne la détruisait pas, il ne tiendrait qu'à lui de persuader un jour aux Athéniens de le rappeler ; et il croyait que le meilleur moyen de les y déterminer, c'était de leur faire voir qu'il était l'ami de Tissapherne. C'est ce qui arriva. Les guerriers athéniens de Samos, apprenant qu'il jouissait d'un grand crédit auprès de ce satrape, *s'empressèrent de ruiner l'état populaire. Ces dispositions venaient en partie des paroles qu'il faisait porter aux triérarques et aux plus puissants d'entre eux, les priant de faire entendre aux plus honnêtes gens de la république* que, s'il voulait rentrer dans son pays, *c'était pour y établir l'autorité du petit nombre*, et non pour y soutenir le pouvoir des méchants, ni celle du peuple qui l'avait chassé ; il leur faisait assurer que son dessein était de leur concilier l'amitié de Tissapherne et de partager avec eux le fardeau des affaires ; mais ce qui les déterminait surtout, c'est qu'ils avaient d'avance les mêmes vues.

«D'abord ce projet se débattit dans l'armée, d'où il passa dans la ville. Quelques personnes allèrent de Samos conférer avec Alcibiade. Il protesta qu'il leur concilierait d'abord l'amitié de Tissapherne, et ensuite celle du roi, *s'ils voulaient renoncer au gouvernement populaire ;* car c'était là le grand moyen de gagner la confiance du prince. Les citoyens les plus considérables, et c'étaient ceux qui avaient le plus à souffrir, *conçurent de grandes espérances de prendre le maniement des affaires, et de l'emporter sur les ennemis.* De retour à Samos, ils firent entrer dans leur *conjuration* les hommes qu'ils regardaient comme les plus disposés à la servir, et déclarèrent ouvertement au gros de l'armée qu'ils auraient le roi pour ami, et qu'il leur fournirait de l'argent, pourvu qu'Alcibiade rentrât dans son pays, *et qu'on ne restât pas sous l'état populaire.* QUOIQUE LA MULTITUDE NE VÎT PAS SANS CHAGRIN CE QUI SE PASSAIT, elle resta tranquille, dans l'espérance que le roi lui paierait un subside (412 av. J.-C.). »

Ceux qui voulaient établir l'oligarchie trouvèrent de l'opposition dans un seul chef, dans Phrynicus, alors général, à qui tout cela déplaisait.

« Il croyait, dit Thucydide, et c'était la vérité, qu'Alcibiade ne voulait pas plus de l'*oligarchie* que de la *démocratie*, et qu'il n'avait d'autres vues, en changeant la constitution de l'État, que de tirer parti des circonstances, pour se faire rappeler par ses amis. »

Quand la plupart des chefs de l'armée de Samos se furent entendus sur les changements à introduire dans la république, ils députèrent à Athènes

Pisandre et quelques autres de leurs amis, « pour « y ménager, dit Thucydide, le retour d'*Alcibiade et « la destruction de la démocratie,* et pour rendre « Tissapherne ami des Athéniens. »

Phrynicus faisait de l'opposition, et il se permit même d'employer la ruse avec les rusés. La ruse ! disons la fraude, et peut-être le crime... Car il faisait des communications secrètes à Astyochus, le chef des Lacédémoniens. Cet homme avait encore plus de haine contre Alcibiade que d'amour pour l'oligarchie. Ses démarches réussirent mal. Celui qu'il voulait compromettre fut averti de tout par le Lacédémonien.

« Aussitôt Alcibiade, dit Thucydide, écrivit à Samos aux gens en place contre Phrynicus, leur apprenant ce que venait de faire ce général, et les priant de lui donner la mort. »

Phrynicus, qui commandait l'armée de Samos, se tint sur ses gardes. Les ennemis de la démocratie poursuivaient leur plan de leur côté.

« Les députés envoyés de Samos avec Pisandre, arrivèrent à Athènes. Ils parlèrent dans l'assemblée du peuple, et se contentèrent de traiter bien des articles en substance ; mais ils appuyèrent fortement sur ce qu'il était au pouvoir des Athéniens, en rappelant Alcibiade *et renonçant au gouvernement populaire,* d'obtenir l'alliance du roi et de l'emporter sur les peuples du Péloponèse. *Bien des voix s'élevèrent en faveur de la démocratie.* Les ennemis d'Alcibiade s'écriaient qu'il serait odieux de voir rentrer dans Athènes un infracteur des lois; les

Eumolpides et les Cérices attestaient les mystères profanés, cause de son exil, et imploraient la religion pour s'opposer à son retour. Pisandre, sans se laisser intimider ni par les contradictions ni par les complaintes, s'avance au milieu du peuple, fait approcher tous ceux qui le contredisent, et demande séparément à chacun d'eux sur quelle espérance ils comptent sauver la république, quand les Péloponésiens n'ont pas moins qu'eux de vaisseaux en mer, quand ils ont un plus grand nombre de villes alliées, quand ils reçoivent de l'argent du roi et de Tissapherne, tandis qu'eux-mêmes n'en ont plus, à moins qu'on ne parvienne à faire passer le roi dans leur parti. Comme ceux qu'il interrogeait étaient forcés de répondre qu'ils n'avaient pas d'espérance : « Et nous n'en pourrons avoir, reprit-il hautement, qu'en mettant dans notre politique plus de modestie, qu'*en donnant l'autorité à un petit nombre de citoyens, pour inspirer au roi de la confiance, et en nous occupant moins, dans les circonstances actuelles, de la forme de notre gouvernement que de notre salut.* Il nous sera permis de changer dans la suite, si quelque chose nous déplaît; mais rappelons toujours Alcibiade, qui seul maintenant peut rétablir nos affaires. »

« *Le peuple ne put entendre d'abord sans humeur parler de l'oligarchie ;* mais comme Pisandre montrait clairement qu'il n'était pas d'autre moyen de se sauver, *il sentit de la crainte,* conçut en même temps l'espérance que les choses pourraient changer, et céda. »

Ainsi les généraux trahissaient, les grands trahissaient, on affaiblissait volontairement le pays, on épouvantait le peuple, et il finit par céder (412 av. J.-C.).

Sur les plaintes de Pisandre, Phrynicus et son collègue Scyronide, furent destitués et remplacés par Diomédon et Léon. Ce même Pisandre « *fit des « visites à tous les corps assermentés qui étaient « chargés de la justice et de l'administration, leur con- « seilla de se concerter pour l'abolition de la démo- « cratie*, et, ayant tout disposé de manière à ce qu'on « n'éprouvât plus de longueurs dans les affaires, il « mit en mer avec ses dix collègues pour aller trou- « ver Tissapherne. »(Thucydide.)

Les députés ne purent s'entendre avec ce général perse ; il exigeait tout ce qu'Alcibiade lui avait promis. Ils retournèrent à Samos sans avoir rien conclu.

Tissapherne fit un second traité avec les Lacédémoniens, qui cimentait et fortifiait encore leur première alliance. Ils devaient tous ensemble faire la guerre aux Athéniens ; et Darius s'engageait à continuer de fournir une solde aux Lacédémoniens et aux alliés. Les ennemis d'Athènes se redressaient de toutes parts. Tissapherne fit venir une nombreuse flotte de Phénicie ; Pharnabaze, un autre chef perse, donnait aussi fortement la main à la coalition ; les Béotiens prirent Orope, où les Athéniens avaient garnison ; l'Eubée, Rhodes, s'agitèrent; Abydos, Lampsaque, se révoltèrent; les généraux spartiates, Dercylidas, Strombichide, Astyochus obtinrent des

avantages : les généraux athéniens étaient d'une faiblesse extrême ; quelques-uns trahissaient secrètement. L'étoile d'Athènes pâlissait.

« C'est vers cette époque, dit Thucydide, *et même « auparavant*, que la DÉMOCRATIE *fut abolie à Athè- « nes.* » Oui, la démocratie était abolie, et auparavant même quelle le fût, les négociations, les intrigues des oligarques avaient perverti l'esprit, paralysé les forces, détruit l'énergie de la république ; Athènes n'était plus la ville de la franchise et des élans impétueux ; la perte de ses institutions, minées depuis plusieurs années, l'affaiblissement de sa foi démocratique, et cette modération prétendue qui avait envahi les conseils, les assemblées et les magistratures, lui avaient fait baisser le front dans la poussière.

Pisandre continuait son œuvre occulte. De retour à Samos, il s'était assuré de l'armée autant que possible ; des Samiens, qui autrefois avaient renversé l'oligarchie, faisaient maintenant l'abandon des principes qu'ils avaient proclamés, et trahissaient la démocratie. Les oligarques promettaient tant de bonheur au peuple, qu'il finit par leur faire des concessions.

Alcibiade n'arrivait pas à Samos pour se joindre à la faction aristocratique ; ce roué commençait sans doute à soupçonner l'impuissance de cette faction. N'importe, les aristocrates passèrent outre, dans la pensée qu'ils pouvaient très bien se passer de ce général qui, au reste, serait bien capable de leur causer des embarras plus tard.

« Après s'être ainsi mutuellement excités, dit

Thucydide, ils envoyèrent droit à Athènes Pisandre et la moitié des députés pour y conduire les affaires avec ordre d'*établir l'oligarchie dans toutes les villes sujettes où ils aborderaient ;* ils firent passer l'autre moitié dans d'autres villes de leur domination, marquant divers endroits à chacun d'eux. Ils envoyèrent à sa destination Diotréphès qui se trouvait aux environs de Chio, et qui était nommé pour commander en Thrace. Arrivé à Thasos, *il y abolit l'état populaire.* Mais après son départ, et dès le mois suivant, les habitants n'eurent rien de plus pressé que de fortifier leur ville, comme ne se souciant plus de l'aristocratie avec les Athéniens, et attendant chaque jour, des Lacédémoniens, la liberté. »

Voilà comment l'aristocratie savait conserver les forces amies d'Athènes et venir en aide à cette république ! Pour obtenir l'alliance d'un roi qui se moquait d'elle, elle brisait l'alliance des peuples, au risque de perdre la patrie. Mais elle voulait arriver au pouvoir à quelque prix que ce fût.

### Révolution d'Athènes et de Samos.

Laissons Thucydide continuer son récit :

« Pisandre et ses collègues naviguaient en suivant les côtes, et, comme ils en avaient reçu l'ordre, *ils abolissaient dans les villes l'état populaire.* Ils prirent aussi avec eux, de plusieurs endroits, des hoplites alliés, et arrivèrent à Athènes. Ils trouvèrent que *leurs amis avaient déjà bien avancé les affaires.* En effet, quelques JEUNES GENS avaient formé une conspiration, et *tué se-*

*crètement un certain* ANDROCLÈS, LE PRINCIPAL *chef de la faction populaire*, et qui n'avait pas peu contribué à faire bannir Alcibiade. Deux motifs les avaient surtout engagés à ce meurtre : celui de se défaire d'un meneur du peuple, et celui d'obliger Alcibiade, dont ils attendaient le retour, et qui devait leur procurer l'amitié de Tissapherne. *Ils avaient de même fait périr en secret plusieurs autres personnes opposées à leur parti.* Ils déclarèrent ouvertement, dans un discours préparé de loin, *qu'il ne fallait salarier que les gens de guerre* et n'admettre au maniement des affaires que *cinq mille citoyens*, gens capables surtout de servir l'État de leur fortune et de leur personne.

« La plupart goûtaient cet arrangement, qui donnait l'administration des affaires à ceux qui devaient opérer la révolution. Le peuple ne laissait pas de s'assembler encore, ainsi que le sénat de la fève; mais ils ne statuaient que ce que voulaient les conjurés. Les orateurs étaient de ce corps, et ce qu'ils devaient prononcer était examiné d'avance. On voyait la faction si nombreuse, que tout le monde était dans la crainte, et que personne n'osait élever la voix contre elle. *Si quelqu'un avait cette audace,* ON AVAIT BIENTÔT QUELQUE MOYEN TOUT PRÊT DE S'EN DÉFAIRE. *Il ne se faisait pas de recherches contre les meurtriers; si même ils étaient soupçonnés, on ne les mettait pas en justice. Le peuple n'osait remuer :* il était dans un tel effroi, que, même en se taisant, il se trouvait heureux d'échapper à la violence. On croyait les conjurés bien plus nombreux

encore qu'ils ne l'étaient, et les courages étaient subjugués. La grandeur de la ville, le défaut de se connaître les uns les autres, ne permettaient pas d'en savoir le nombre. Aussi, malgré toute l'indignation dont on était pénétré, ne pouvait-on faire entendre ses plaintes à personne pour concerter quelque dessein de vengeance : il aurait fallu s'ouvrir à un inconnu, ou à quelqu'un de connu, mais dont on n'était pas sûr ; car tous les membres de la faction du peuple se soupçonnaient entre eux, et se regardaient réciproquement comme des fauteurs de la conjuration. *Il y était entré des gens qu'on n'aurait jamais crus capables de se tourner vers l'oligarchie : ils contribuèrent beaucoup à répandre une défiance générale*, et ce fut eux qui inspirèrent le plus de sécurité aux auteurs de la révolution, en montrant au peuple qu'il ne pouvait trouver de sûreté qu'en se méfiant de lui-même.

« Ce fut dans ces circonstances qu'arrivèrent Pisandre et ses collègues. Ils s'occupèrent aussitôt de ce qui restait à faire. D'abord ils assemblèrent le peuple, et ouvrirent l'avis d'élire *dix* citoyens qui auraient plein pouvoir de faire des lois. Ces *décemvirs*, à un jour indiqué, présenteraient au peuple la constitution qu'ils auraient dressée, et qui leur semblerait la meilleure. Ce jour arrivé, ils proclamèrent l'assemblée à Colone : c'est un endroit consacré à Neptune ; il est situé hors de la ville, et n'en est éloigné que d'environ dix stades. Tout ce que les décemvirs proposèrent, ce fut qu'il serait permis à tout Athénien d'émettre l'opinion qu'il lui plairait,

et ils portèrent de grandes peines contre quiconque accuserait l'opinant d'enfreindre les lois, ou qui l'offenserait de quelque manière que ce pût être. Alors il fut ouvertement prononcé qu'aucune magistrature ne s'exercerait plus suivant la forme accoutumée, *et qu'on ne recevrait plus de* SALAIRE; mais qu'il serait élu *cinq présidents*, qui eux-mêmes éliraient *cent citoyens*, dont chacun s'en adjoindrait *trois autres;* que ces *quatre cents*, entrant au conseil, gouverneraient avec plein pouvoir, comme ils le jugeraient convenable, et qu'ils assembleraient les *Cinq-Mille, quand ils le croiraient nécessaire.*

« Celui qui prononça cette opinion fut Pisandre, et il montra ouvertement, dans tout le reste, le zèle le plus ardent à dissoudre la démocratie. Mais celui qui avait dirigé toute cette grande affaire, qui lui avait donné la forme, et qui depuis longtemps s'en était occupé, était Antiphon. »

Thucydide fait ici l'éloge le plus pompeux de la vertu et du génie de cet ANTIPHON; à l'en croire « c'était un homme qui pensait merveilleusement « bien, et qui exprimait de même ce qu'il pensait. » Mais qu'il en eût parlé différemment, si cet homme eût été l'âme d'une conspiration démocratique!

Thucydide poursuit ainsi : « THÉRAMÈNE, fils d'Agnon, tenait le premier rang entre ceux qui détruisirent l'état populaire, homme habile à parler, et non moins à former des desseins. Ainsi, toute grande qu'était cette entreprise, conduite par une multitude d'hommes à talents, on ne doit pas s'étonner qu'elle ait réussi.

« Après que ces arrangements eurent été confirmés sans aucune contradiction, l'assemblée se sépara, et les QUATRE-CENTS furent introduits dans le conseil de la manière que je vais rapporter. *Tous les* ATHÉNIENS, *dans la crainte des ennemis qui étaient à Décélie, restaient toujours en armes, les uns sur le rempart, les autres aux corps de réserve.* On laissa partir ce jour-là, comme à l'ordinaire, ceux qui n'étaient pas de la conjuration ; *mais on avait averti en secret les conjurés de ne pas se rendre aux postes, et de s'en tenir tranquillement éloignés.* S'il survenait quelque insurrection contre ce qui se passait, ils prendraient les armes pour la réprimer. C'étaient des gens d'Andros et de Ténos, trois cents Carystiens, et de ces hommes qu'Athènes avait envoyés peupler Égine, et y former une colonie. Ils étaient venus armés à ce dessein, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu. Eux ainsi disposés, les QUATRE-CENTS partirent, *chacun armé d'un poignard qu'il tenait caché. Ils étaient accompagnés de cent-vingt jeunes Grecs, dont ils se servaient quand ils avaient besoin d'un coup de main.* Ils surprirent au conseil les sénateurs de la fève, et leur ordonnèrent de sortir, en recevant leur salaire. Ils avaient apporté avec eux la somme qui leur restait due, et la leur distribuèrent, à mesure que ceux-ci quittaient le tribunal.

« Les sénateurs se retirèrent sans rien répliquer, les autres citoyens ne firent aucun mouvement, et tout resta tranquille. Les QUATRE-CENTS entrèrent dans le conseil : ils tirèrent entre eux des prytanes au sort, et firent l'inauguration de leur magistra-

ture avec les prières et les cérémonies d'usage pour ceux qui entrent en charge. Ayant fait ensuite de grands changements au régime populaire, mais sans rappeler les exilés, à cause d'Alcibiade, ils gouvernèrent la république de leur pleine autorité. *Ils firent mourir quelques personnes, mais en petit nombre,* et SEULEMENT CELLES DONT ILS CROYAIENT AVOIR BESOIN DE SE DÉFAIRE; *ils en mirent d'autres aux fers ; ils en envoyèrent en exil ;* ils firent aussi déclarer par un héraut à AGIS, roi de Lacédémone, qui était à Décélie, qu'ils ne demandaient qu'à en venir à une réconciliation, et qu'on avait lieu d'attendre qu'il ne refuserait pas d'entrer en accord avec eux, *sans les confondre avec une populace qui ne méritait aucune confiance* (412 av. J.-C.). »

Ce prince ne répondit rien de favorable, et chercha, au lieu de manifester des sentiments de paix, à grossir toujours plus son armée. « Il ne croyait « pas, dit Thucydide, que la ville restât dans le « calme, *ni que le peuple pût trahir sitôt son an-* « *cienne liberté.* » Il pensait donc pouvoir profiter des troubles intérieurs, et que, grâce à eux, il lui serait facile ou de prendre Athènes, ou de lui imposer des conditions à son gré. Il avança, dans cette pensée, avec toutes ses forces.

« Mais quand il vint aux approches, dit Thucydide, les Athéniens ne firent pas dans la place le moindre mouvement : ils se contentèrent de faire sortir la cavalerie, un peu d'hoplites, des troupes légères et des gens de traits ; renversèrent ceux des ennemis qui s'étaient trop avancés, et restèrent

maîtres des corps et des armes de quelques-uns des morts. Agis, ne voyant pas l'événement répondre à ses espérances, retira ses troupes. Il demeura tranquille avec son monde à Décélie, et, peu après, il renvoya le renfort (qu'il avait reçu peu de jours avant). Les quatre-cents ne laissèrent pas ensuite de négocier avec lui; il fit alors à ceux qu'on lui députait un meilleur accueil, et ce fut d'après ses conseils qu'ils expédièrent pour Lacédémone des députés, dans l'intention d'en venir à un traité de paix. »

Sait-on maintenant pourquoi le peuple se laissait enlever sa liberté sans recourir aux armes? C'est parce que les Lacédémoniens étaient aux portes d'Athènes, et qu'il voulait, avant tout, conserver son indépendance. Aussi, pendant que les séides, que les assassins gagés, que la jeunesse dorée exécutaient l'ordre qu'ils avaient reçu *de ne pas se rendre aux postes, et de s'en tenir éloignés*, les braves démocrates, trompant l'espoir d'Agis, combattaient et sauvaient la patrie de l'invasion étrangère.

Enfin, les QUATRE-CENTS continuaient les négociations.

« Ils envoyèrent aussi, dit Thucydide, dix hommes à Samos (1), pour tranquilliser l'armée, *et lui faire*

(1) Il est souvent ici question de l'île de Samos. C'est que cette île, qui offrait une excellente position militaire, d'où l'on pouvait protéger les îles de l'Ionie, les villes de l'Asie-Mineure, de la Thrace, le littoral de l'Attique, et tenir en échec toute la flotte du Péloponèse, était étroitement liée à Athènes, et que les Athéniens y tenaient toujours rassemblée, comme dans un

*entendre que ce n'était pas dans des intentions nuisibles à la république ni aux citoyens qu'ils venaient d'établir l'oligarchie, mais pour tout sauver;* déclarant que c'étaient cinq mille citoyens, et non pas seulement quatre cents, qui étaient à la tête de l'administration. Les députés furent chargés de dire tout ce qui, d'ailleurs, convenait à la circonstance. Les conjurés les expédièrent aussitôt après la révolution, dans la crainte, comme il arriva, que la multitude de troupes de mer ne voulût pas se tenir sous l'oligarchie, et que, le mal commençant de là, eux-mêmes ne fussent renversés.

« Déjà, en effet, s'annonçait à Samos une révolution au sujet de l'oligarchie, et c'était précisément à l'époque où les Quatre-Cents établissaient leur autorité. Ceux des Samiens QUI CONSTITUAIENT L'ÉTAT POPULAIRE, et *qui s'étaient soulevés contre les riches, avaient ensuite changé de sentiment; et, séduits par Pisandre lorsqu'il vint à Samos et par les Athé-*

port national, la plus grande partie de leurs forces maritimes. C'est de là que partaient les principales expéditions, c'est là qu'on se retirait après les victoires comme après les revers, c'est de là aussi que les amis de la démocratie surveillèrent attentivement les intrigues de l'oligarchie athénienne, et que devait partir l'armée qu'ils commandaient pour rendre à la patrie son indépendance et sa liberté. Aussi Athènes et Samos éprouvent à la fois ou alternativement les révolutions et les contre-révolutions : ce sont deux scènes sur lesquelles éclatent des incidents différents, mais liés entre eux; sur lesquelles s'agitent les mêmes passions, les mêmes intérêts, la même action principale, les mêmes personnages, et que mon lecteur ne doit pas perdre de vue.

*niens conjurés qui s'y trouvaient*, ils avaient eux-mêmes formé, jusqu'au nombre de TROIS CENTS, une conspiration, résolus d'attaquer les autres comme s'ils eussent composé la faction du peuple. Ils tuèrent un certain Athénien nommé HYPERBOLUS, *méchant homme*, chassé de sa patrie par le ban de l'ostracisme; non qu'il pût exciter aucune crainte par son crédit ou sa dignité, *mais à cause de sa basse méchanceté, et parce qu'il faisait honte à la république*. Ils agissaient en cela de concert avec CHARMINUS, l'un des généraux, et avec quelques Athéniens qui se trouvaient chez eux et qui avaient reçu leur parole. Ce fut aussi d'après leurs conseils qu'ils se conduisirent dans tout le reste. *Ils allaient assaillir la faction populaire;* mais ceux qui la formaient, instruits de ce dessein, en donnèrent connaissance à LÉON et à DIOMÉDON, qui étaient du nombre des généraux, et qui, respectés du peuple, ne supportaient pas volontiers l'oligarchie. Ils s'ouvrirent aussi à Thrasybule et à Thrasylle, *l'un commandant de trirème, l'autre d'un corps d'hoplites*, et à quelques autres, qui toujours avaient paru s'opposer le plus aux conjurés. Ils les prièrent de ne les pas voir avec indifférence livrés à la mort, ni la république de Samos aliénée de celle d'Athènes, tandis que, par elle seule, les Athéniens jusqu'alors avaient toujours conservé dans le même état leur empire. Ces commandants les écoutèrent, et, prenant chaque soldat en particulier, ils les exhortèrent à ne pas souffrir cette révolution. Ils s'adressèrent particulièrement à ceux qui montaient le Pa-

ralus : c'étaient tous des Athéniens et des hommes libres, qui, de tous les temps, avaient été contraires à l'oligarchie, même avant qu'il fût question de l'établir. Aussi Léon et Diomédon ne faisaient-ils pas de voyages en mer sans confier quelques vaisseaux à leur garde. Quand donc les TROIS-CENTS voulurent attaquer la faction populaire de Samos, appuyée de ces secours et surtout des gens du Paralus, elle en fut victorieuse. Elle mit à mort une trentaine de conjurés, prononça la peine de l'exil contre trois des plus coupables, *mit en oubli les fautes du reste*, et continua de se gouverner de bon accord, suivant les principes de la démocratie (412 av. J.-C.). »

On avait prétendu que l'armée de Samos était gagnée à l'oligarchie ; c'est qu'on avait pris les chefs et les conspirateurs pour l'armée tout entière : ce sont là des erreurs qui se renouvellent souvent. Nous voyons une faction qui avait autrefois manifesté des idées démocratiques, qui avait, avec le concours du peuple, renversé la faction aristocratique et s'était emparée du pouvoir : mais cette faction avait ensuite entendu Pisandre et d'autres conjurés, et ses sentiments, soumis aux combinaisons de l'intérêt personnel, s'étaient modifiés ; ces farouches républicains s'étaient aristocratisés, et, unis à la faction rétrograde d'Athènes et de concert avec elle, ils commencèrent par assassiner HYPERBOLUS. C'est ainsi que procède partout la faction qui agit pour l'oligarchie ; elle a toujours des poignards cachés sous ses habits : à *Corcyre*, elle assassine Pi-

THIAS; à *Athènes*, ANDROCLÈS; à *Samos*, HYPERBOLUS (1), et l'histoire, faite par des hommes de talent, mais corrompus par l'esprit de parti, ne proteste pas; elle trouve même cela fort juste, fort légitime, du moment qu'on ne fait main basse que sur des démocrates. « Ils tuèrent un certain Athénien nommé Hyperbolus, » dit Thucydide. Puis il ajoute pour toute réflexion : « Méchant homme, chassé de sa patrie par le ban de l'ostracisme, non qu'il pût exciter aucune crainte par son crédit ou sa dignité, *mais à cause de sa méchanceté et parce qu'il faisait honte à la république.* » Voilà une singulière manière de procéder ! On exile les gens dans un moment d'usurpation; on les assassine; on les calom-

(1) Ephialte, orateur populaire, ami de Périclès, avait, de concert avec celui-ci, proposé des réformes démocratiques dans Athènes, il expia ce crime par la mort. Plutarque dit ceci : « EPHIALTE, qui s'était rendu redoutable aux partisans de l'o-« ligarchie par son inflexibilité à poursuivre ceux qui commet-« taient la moindre injustice contre le peuple, fut, à ce que « dit Aristote, assassiné par Aristodicus de Tanagre, *que ses* « *ennemis avaient suborné.* » Diodore de Sicile, en cette occasion plus anti-populaire que Plutarque, s'exprime ainsi au même sujet : « EPHIALTE, fils de Simonide, excitait des trou-« bles à Athènes *par ses discours démagogiques.* IL CONSEILLA « *au peuple de diminuer l'autorité de l'aréopage*, les lois anti-« ques et les plus célèbres de l'État. Cet homme sacrilége ne « resta pas longtemps impuni ; *il fut tué pendant la nuit et* « *eut une fin obscure.* » Voilà comment parle l'histoire quand on tue des démocrates qui se bornent cependant à donner des conseils démocratiques au peuple. Elle serait plus sévère si l'on assassinait des aristocrates pour avoir donné des conseils aristocratiques. — Éphialte fut assassiné en 460 av. J.-C.

nie ensuite, et tout est dit. C'est ainsi qu'on a toujours traité les amis du peuple dans l'antiquité, et par là on les a rendus méconnaissables aux yeux de ceux même qui devraient les vénérer ; l'histoire est ainsi faite.

Le meurtre commis sur Hyperbolus, et d'autres faits dont on ne nous instruit pas, donnèrent l'éveil. Les *honnêtes gens*, qui se disent aussi les *modérés*, *allaient assaillir la faction populaire*, quand Léon et Diomédon furent avertis. Ceux-ci s'entendirent avec Thrasybule et Thrasylle, qui occupaient des grades peu élevés dans l'armée, mais dont le patriotisme était connu, et avec d'autres hommes sûrs : tous ces chefs donnèrent des avis secrets aux soldats, et se tinrent sur leurs gardes. Les Trois-Cents et leurs affidés les attaquèrent cependant, mais ils les vainquirent. L'armée et la population de Samos se prononçaient de plus en plus en faveur de la démocratie.

La révolution de Samos et celle d'Athènes, préparées de longue main par Pisandre et l'oligarchie, éclatèrent en même temps. A Athènes, l'oligarchie l'emporta ; à Samos, elle fut vaincue, et la démocratie consolida son autorité (412 av. J.-C.).

Les Samiens et l'armée envoyèrent Chéreas pour annoncer à Athènes ce qui venait de se passer. Mais cet envoyé, qui ignorait que le gouvernement était entre les mains des quatre-cents, fut arrêté avec plusieurs de ceux qui l'accompagnaient. Il parvint pourtant à se sauver ; il retourna à Samos, où il fit le récit des événements d'Athènes et des maux qui pesaient sur la population.

« Les soldats à ce récit, dit Thucydide, allaient d'abord se jeter sur ceux qui avaient contribué le plus à l'établissement de l'oligarchie, et sur leurs complices; mais retenus par les gens modérés, et sur *la représentation que la flotte ennemie était en présence, et qu'ils allaient tout perdre, ils s'apaisèrent*. Ensuite THRASYBULE, fils de Lycus, et THRASYLLE, qui étaient les principaux auteurs du changement qui venait d'arriver, voulant rappeler solennellement Samos au gouvernement populaire, firent prêter à tous les soldats, et surtout à ceux qui étaient du parti de l'oligarchie, les plus terribles serments de rester attachés à la constitution démocratique, de vivre dans la concorde, de pousser vivement la guerre contre les Péloponésiens, d'être ennemis des QUATRE-CENTS, *et de n'entretenir avec eux aucune communication par le ministère des hérauts*. Tout ce qu'il y avait de Samiens en âge de porter les armes prêta le même serment : l'armée s'unit avec eux d'intérêt et de dangers, croyant que pour les uns et les autres il n'était aucun espoir de salut, et qu'ils périraient tous également, si les QUATRE-CENTS et les ennemis, qui étaient à Millet, pouvaient l'emporter.

« Ce fut alors une grande division entre la ville (d'Athènes) et l'armée, celle-ci voulant contraindre la ville à conserver l'état populaire, et celle-là voulant obliger le camp à reconnaître l'oligarchie. *Les soldats formèrent une assemblée, dans laquelle ils déposèrent les généraux et ceux des triérarques qui leur étaient suspects, et en créèrent de nouveaux*. THRASYBULE et

THRASYLLE furent de cette nouvelle création. Les guerriers se donnèrent les uns aux autres, dans cette assemblée, de grands motifs d'encouragement: qu'il ne fallait pas s'effrayer si la ville rompait avec eux ; *que c'était le plus petit nombre qui se détachait du plus grand , et de celui qui avait, à tous égards, les plus puissantes ressources ;* que, maîtres de toute la flotte, ils pouvaient forcer les autres villes de leur domination à fournir de l'argent, tout aussi bien que s'ils sortaient d'Athènes pour en exiger; qu'ils avaient Samos, ville puissante, et qui, du temps qu'elle était en guerre avec les Athéniens, avait été sur le point de leur enlever l'empire de la mer; que ce serait, comme auparavant, de cette place qu'ils repousseraient les efforts des ennemis ; qu'au moyen des vaisseaux ils se procureraient , plus aisément que les citoyens de la ville, tout ce qui leur serait nécessaire ; *que c'étaient eux qui, se tenant à Samos, avaient rendu aux Athéniens le service de leur conserver l'entrée du Pirée;* et qu'il leur était bien plus aisé, si ceux de la ville ne voulaient pas les rétablir dans leurs droits politiques, de leur ôter l'usage de la mer, qu'à ceux-ci de les en priver; que les ressources qu'ils pourraient tirer d'Athènes pour se mettre au-dessus des ennemis étaient bien peu de chose, et ne méritaient aucune attention ; qu'ils ne perdaient rien, puisqu'elle n'avait plus d'argent à leur envoyer, et que c'était l'armée qui lui en procurait; qu'Athènes n'avait pas seulement à leur faire passer des conseils utiles, la seule chose qui donne aux villes l'empire sur les armées; qu'elle en

était venue jusqu'à se rendre coupable de la plus criante faute, *celle de dissoudre les lois de la patrie,* et que c'étaient eux qui les conservaient, et qui tâchaient de la forcer à les reprendre; qu'on ne pouvait être regardé comme inférieur, quand on était capable de donner de sages conseils; qu'Alcibiade, s'il obtenait d'eux son retour et la sécurité, se ferait un plaisir de leur procurer l'alliance du roi; mais que, surtout avec une flotte si puissante, ils sauraient toujours bien, quand tout le reste viendrait à leur manquer, se procurer une retraite, et qu'ils y trouveraient des villes et un territoire.

« Tels furent les sujets d'encouragement que, dans cette assemblée, ils se donnèrent les uns aux autres, sans se ralentir sur leurs apprêts guerriers. Les dix députés envoyés à Samos par les Quatre-Cents apprirent ces détails lorsqu'ils étaient à Délos, et ils se tinrent en repos. »

Cependant les troupes qui montaient la flotte du Péloponèse, sachant qu'une révolution venait d'éclater à Samos, et pensant que la division était dans l'armée navale athénienne, crurent qu'il était temps de chercher les combats.

Les bâtiments sillonnèrent la mer; tout se préparait pour en venir à une grande action.

Thrasybule était resté à la tête des affaires à Samos; mais cet homme, trop modeste, n'avait pas assez de confiance en lui-même; il crut qu'il était nécessaire d'appeler Alcibiade, et fit partager son opinion à son armée. Elle décréta donc son retour.

ALCIBIADE se rendit à l'appel qui lui était adressé; mais il fit valoir son crédit auprès de Tissapherne, parla avec exagération, avec jactance, et séduisit l'armée.

« Sur ces belles paroles, dit Thucydide, et beaucoup d'autres encore qu'il ajouta, on l'élut aussitôt général avec ceux qui avaient déjà le commandement, et *on lui donna la conduite de toutes les affaires*. On se croyait si bien sauvé, on était si sûr de se venger des QUATRE-CENTS, que personne n'aurait voulu donner pour tout au monde ses espérances. »

Alcibiade ne fut pas d'avis de remplir le vœu des soldats et de conduire l'armée contre l'oligarchie d'Athènes. Mais il se rendit auprès de Tissapherne.

« Il voulait, dit Thucydide, paraître tout communiquer à ce satrape, se donner auprès de lui plus d'importance, lui montrer qu'il était revêtu du généralat, et qu'il était en état de le servir et de lui nuire. Il réussit par cette conduite à faire peur aux Athéniens de Tissapherne, et à Tissapherne des Athéniens. » Il répandait la défiance, le désaccord partout. Les soldats lacédémoniens murmuraient, s'agitaient, s'insurgeaient contre leurs chefs, et surtout contre Astyochus, de ce que Tissapherne, suivant les avis d'Alcibiade et les inspirations de la politique perse, ne leur payait pas régulièrement leur solde. Ce chef se réjouissait des maux de la Grèce; il ne cherchait qu'à affaiblir, l'un par l'autre, deux peuples puissants, et à exploiter, au bénéfice de sa nation, toutes les éventualités.

La ville d'Athènes était sous la puissance de l'oligarchie, qui cherchait à se consolider par des négociations de plusieurs natures.

« Les députés, dit Thucydide, que les Quatre-Cents avaient expédiés pour apaiser l'armée de Samos, et lui donner des éclaircissements sur leur conduite, arrivèrent lorsque Alcibiade y était déjà. Une assemblée fut convoquée : ils voulaient y prendre la parole, mais les soldats refusèrent d'abord de les entendre, *criant qu'il fallait donner la mort aux destructeurs de la démocratie*. Enfin cependant ils se tranquillisèrent, quoique avec peine, et les écoutèrent. Les députés exposèrent que la révolution n'avait pas eu pour objet de perdre la république, mais de la sauver. » Enfin, ils firent tout pour justifier leur conduite, et gagner l'esprit des soldats ; ce fut en vain : l'armée voulait porter immédiatement ses armes contre les ennemis de la démocratie. Alcibiade usa de tout son génie, de toute sa souplesse, et la retint.

Les dix députés, de retour à Athènes, firent part aux Quatre-Cents de la conduite d'Alcibiade, de ses tendances vers la modération, vers la conciliation, et ces renseignements produisirent un effet puissant sur des hommes prévoyants, qui n'étaient, en réalité, ni républicains, ni royalistes, et qui le regardèrent dès-lors comme le chef d'un tiers-parti ; de ce nombre étaient THÉRAMÈNE, ARISTOCRATE, et bien d'autres, qui avaient la première part aux affaires. Ces hommes d'un parti mixte, qui avaient travaillé de toutes leurs forces à la destruction de

l'état populaire, parlèrent de liberté, d'égalité, de droit commun ; enfin, ils se rapprochaient de la démocratie, qu'ils avaient assassinée. Mais Thucydide nous apprend qu'ils cachaient, *sous ce vain semblant de popularité,* leurs véritables sentiments, et que la plupart d'entre eux n'étaient conduits que par des vues d'ambition personnelle. Il ajoute :

« Il n'en était pas de même de ceux des QUATRE-CENTS qui étaient les plus contraires à cette forme de gouvernement, et qui se trouvaient les chefs de l'oligarchie : PHRYNICUS qui, lors de son commandement à Samos, avait eu des différends avec Alcibiade ; ARISTARQUE, de tout temps plus opposé que personne à l'état démocratique ; PISANDRE, ANTIPHON et d'autres, du nombre des hommes les plus puissants. Ils n'avaient pas plus tôt établi le nouveau régime, et vu se changer en démocratie la constitution qu'ils avaient formée à Samos, qu'ils avaient envoyé à Lacédémone des députés choisis dans leur sein ; donné tous leurs soins au maintien de l'oligarchie, et commencé à construire un FORT dans ce qu'on appelle l'Éétionée. Mais ils furent encore bien plus ardents à soutenir leur ouvrage, quand, au retour de la députation qu'ils avaient envoyée à Samos, ils virent changer le plus grand nombre, et ceux même d'entre eux dont ils s'étaient crus bien assurés. Dans les craintes qu'ils éprouvaient, et de la part de l'intérieur et du côté de Samos, ils firent partir en diligence Antiphon, Phrynicus, et plusieurs autres, au nombre de dix, et leur recommandèrent *de ménager une réconciliation avec les La-*

*cédémoniens, à quelque prix que ce fût*, pour peu que les conditions fussent supportables. Ils continuèrent avec encore plus de vivacité les ouvrages d'Eétionée. L'objet de ces travaux, comme le disaient Théramène et ceux de son parti, n'était pas de fermer l'entrée du Pirée à l'armée de Samos, si elle venait l'attaquer de vive force ; *mais d'y recevoir, quand on voudrait, les ennemis par terre et par mer*. Car Éétionée forme l'une des parties avancées du Pirée, et c'est de ce côté qu'on entre directement dans ce port.

« Voilà ce qui, depuis longtemps, excitait les cris de Théramène ; et quand les députés furent de retour, sans être parvenus à un accommodement général avec Lacédémone, il dit qu'on était en grand danger de voir ce mur détruire la ville. Il se trouvait, dans ces circonstances, qu'à l'invitation des peuples de l'Eubée, quarante-deux vaisseaux sortis du Péloponèse étaient déjà dans les parages de la Laconie, et se préparaient à cingler vers cette île. Il y avait dans cette flotte des vaisseaux d'Italie et de Sicile, fournis par les Tarentins et les Locriens : c'était Hégésandridas de Sparte, fils d'Hégésander, qui la commandait. Théramène disait que la destination de cette flotte était moins pour l'Eubée que pour ceux qui construisaient le nouveau fort ; et que si l'on ne se tenait pas sur ses gardes, *on serait égorgé au moment qu'on s'y attendrait le moins. Ces propos n'étaient pas tout à fait calomnieux*, et il s'y trouvait bien quelque chose que méritaient ceux qui en étaient l'objet. Ils avaient surtout en

vue, en établissant l'oligarchie, de gouverner les Athéniens et les alliés, ou, s'ils n'y pouvaient parvenir, de rester maîtres des murs et de la flotte, et de vivre dans l'indépendance. Enfin, s'ils manquaient encore cet objet, ils voulaient n'être pas les premiers égorgés par le peuple quand il recouvrerait l'autorité, *mais donner l'entrée aux ennemis, s'accorder avec eux, et, en* LEUR LIVRANT LA FLOTTE ET LES MURAILLES, *rester, de façon ou d'autre, dans l'état de citoyens, sans avoir à craindre pour leur vie.*

« Aussi se pressaient-ils d'élever le mur : ils y ménageaient de petites portes, des sentiers dérobés, *des retraites qu'on pourrait offrir aux ennemis.* Ils voulaient le terminer avant que leurs adversaires pussent y mettre obstacle. »

Ces propos, dit Thucydide, se tenaient d'abord en secret; mais il en fut autrement quand Phrynicus, à son retour de Sparte, où il avait été vainement envoyé pour traiter de la paix, eut été tué en plein jour dans Athènes, sans que le peuple semblât s'en émouvoir, sans qu'il fût possible de trouver des complices à l'assassin, et qu'on apprît d'autre part que la flotte du Péloponèse avançait contre d'Athènes. « Alors, ajoute Thucydide, THÉRAMÈNE, ARISTOCRATE, et tous ceux qui pensaient de même, soit qu'ils fussent ou non du corps des Quatre-Cents, poussèrent les choses avec plus de résolution. Enfin, après bien des discours capables de mettre en défiance et d'exciter un soulèvement, on en vint aux effets. »

Il y eut de l'agitation, du tumulte, des violences. Le peuple démolit les fortifications que les tyrans faisaient élever pour s'abriter ou pour recevoir l'ennemi en cas de revers. La révolution se poursuivait, les tyrans commençaient à biaiser, à entrer en pourparlers, quand on apprit qu'HÉGÉSANDRIDAS approchait d'Athènes avec une flotte de quarante-deux vaisseaux. Le peuple et les hoplites se réjouirent alors de s'être hâtés de détruire les murailles et le fort, destinés à recevoir l'ennemi, afin de lui donner une position sûre contre la république.

« A cette nouvelle, dit Thucydide, les Athéniens en masse coururent au Pirée, se croyant menacés, de la part des ennemis, d'une guerre plus redoutable que leurs querelles intestines, et dont le théâtre n'était pas éloigné, mais devant leur port. Les uns montaient les vaisseaux qui se trouvaient appareillés, les autres tiraient des bâtiments à la mer, d'autres s'apprêtaient à défendre les murs et l'entrée du port.

« Cependant la flotte du Péloponèse suivit la côte de Sunium, mit à l'ancre entre Thoria et Prasies, et finit par gagner Orope. Les Athéniens, au milieu de la dissension qui régnait dans leur ville, et pressés de se défendre contre le plus grand danger, furent obligés de se servir à la hâte des premiers matelots qu'ils purent se procurer, et firent partir pour Erétrie une flotte commandée par Thymocharis. L'Attique investie comme elle l'était, l'Eubée devenait tout pour eux. Leur flotte arrivée à sa destination, et renforcée des vaisseaux qui se trouvaient

d'avance dans cette île, était de trente-six voiles. Elle fut aussitôt dans la nécessité de combattre. »

Je me borne à dire qu'elle fut vaincue. Les Athéniens en furent désolés; ils crurent tout perdu, et tombèrent dans le découragement.

« Comment, dit Thucydide, ne seraient-ils pas tombés dans le découragement? Ce qui les troublait le plus, et le plus prochain danger, c'était si l'ennemi victorieux cinglait subitement au Pirée, où ils n'avaient pas de vaisseaux : à chaque instant il leur semblait le voir arriver, et il n'aurait tenu qu'à lui de le faire, s'il avait eu plus d'audace. Il n'avait qu'à former le siége d'Athènes pour y augmenter encore la dissension, et il aurait obligé la flotte d'Ionie, tout ennemie de l'oligarchie qu'elle était, de venir au secours de leurs parents et de toute la république. Dès-lors il avait tout, l'Hellespont, l'Ionie, les îles, tout jusqu'à l'Eubée, et, pour ainsi dire, la domination entière d'Athènes. Mais ce n'est pas seulement en cette occasion, c'est en beaucoup d'autres que les Lacédémoniens firent la guerre, plus que personne, à l'avantage des Athéniens: fort différents de caractère, lents contre des esprits vifs, craintifs contre des hommes entreprenants.

« Les Athéniens, malgré la consternation où les jetait le malheur qui leur était annoncé, ne laissèrent pas d'équiper vingt navires, et ils formèrent une assemblée, la première qui fut alors convoquée dans le Pnyce, où l'on avait coutume de s'assembler auparavant. Là, ils déposèrent les Quatre-Cents, et décrétèrent que le gouvernement serait confié aux

Cinq-Mille; que tous ceux qui portaient les armes seraient de ce nombre; *que personne ne recevrait de* SALAIRE *pour aucune fonction, et que ceux qui en recevraient seraient notés d'infamie* (1). Il y eut dans la suite d'autres assemblées, elles furent même fréquentes; on y établit des nomothètes (2), on y fit divers règlements touchant l'administration de l'État. Ces premiers temps sont l'époque où, de mes jours, les Athéniens me semblent s'être le mieux conduits en politique : ils surent tenir un juste tempérament entre la puissance des riches et celle du peuple : et c'est ce qui d'abord remit la république de l'état fâcheux où elle était tombée. On décréta aussi le rappel d'Alcibiade et de ceux qui étaient avec lui (3). On l'envoya prier, ainsi que l'armée de Samos, de prendre part aux affaires.

« Dans cette révolution, *Pisandre, Alexiclès, et les principaux partisans de l'autorité des riches se sauvèrent promptement à Décélie*. Seul d'entre eux, ARISTARQUE, qui était en même temps général, prenant à la hâte quelques archers *des plus barbares*, gagna le château d'Œnoé, *qui appartenait aux Athéniens*,

(1) *Cinq mille citoyens* devaient composer le pays légal; *le salaire* était supprimé pour les fonctions, afin d'en éloigner les pauvres. Cette révolution n'avait rien de radical : c'étaient les bourgeois qui voulaient chasser les nobles, et le peuple les secondait pour se débarrasser du mal le plus actuel.

(2) Juges ou examinateurs des lois. Ils étaient au nombre de mille.

(3) Alcibiade, qui n'était pas plus pour la démocratie que pour l'aristocratie, devenait l'homme de la situation.

sur les confins de la Béotie, Les Corinthiens en faisaient le siége, avec des Béotiens volontaires qu'ils avaient appelés : c'était pour se venger de la perte de leurs gens, défaits par ceux d'Œnoé à leur retour de Décélie. Aristarque eut avec eux des conférences; il trompa les défenseurs d'Œnoé, en disant que les Athéniens de la ville avaient traité avec Lacédémone, et que, suivant un des articles, il fallait remettre la place aux Béotiens; que c'était à cette condition que l'accord avait été conclu. *Ils le crurent en sa qualité de général*, et parce qu'étant assiégés, ils ne pouvaient rien savoir. Ils sortirent de la place sous la foi publique. *Ce fut ainsi que les Béotiens prirent possession d'Œnoé qui leur était abandonnée, que cessa l'oligarchie d'Athènes, et que la sédition fut calmée* (411 av. J.-C.). »

Ce gouvernement avait duré quatre mois.

Les principaux chefs de l'aristocratie, mis en fuite par le peuple, passèrent à Décélie, où les attendaient leurs bons amis les ennemis; un des leurs, Aristarque, courroucé de n'avoir pu livrer Athènes, livra au moins le fort d'Œnoé. Voilà du patriotisme à la mode de ces gens-là.

Athènes, bien qu'elle eût mis en fuite son aristocratie, à laquelle se substitua une espèce de gouvernement bourgeois, qui, comme son devancier, supprimait le salaire pour éloigner les pauvres des fonctions publiques, était dans de continuelles alarmes; car les ennemis l'entouraient de toutes parts. Mais THRASYBULE, mais THRASYLLE, mais la flotte de Samos, mais les braves républicains démo-

crates qui la montaient, veillaient sur ses destinées !... Je ne décrirai pas toutes leurs courses sur mer, tous leurs travaux sur terre, tous leurs faits d'armes, et j'arrive d'emblée à une bataille décisive, la bataille de CYNOSSÈME, que Thucydide décrit longuement, et de laquelle je ne donnerai que les principaux détails, les voici :

« Les Athéniens partirent à la file, côtoyant le rivage, et s'avancèrent vers Sestos. Les Péloponésiens apprirent d'Abydos qu'ils approchaient, et se mirent eux-mêmes en mer à leur rencontre. Quand les deux flottes reconnurent que le combat était inévitable, elles s'étendirent, celle d'Athènes, du côté de la Cherosnèse, en sorte que ses *quatre-vingts vaisseaux* occupaient depuis Idacus jusqu'à Arrhianes; et celle du Péloponèse, forte de *quatre-vingt-huit bâtiments*, depuis Abydos jusqu'à Dardanus. La droite des Péloponésiens était formée par les *Syracusains*; MINDARE lui-même occupait la gauche, avec les vaisseaux qui manœuvraient le mieux. THRASYLLE commandait la gauche des Athéniens, et THRASYBULE, la droite : les autres généraux conservaient les rangs qui leur avaient été marqués. Ce furent les Péloponésiens qui les premiers s'empressèrent de donner. »

La mêlée fut rude; les avantages étaient balancés; les Péloponésiens semblaient à la longue devoir l'emporter : « Ni Thrasybule, occupé à combattre le grand nombre de vaisseaux qui l'attaquaient, ne pouvait, de la droite, porter du secours au centre, ni Thrasylle de la gauche. La pointe de

Cynossème ne lui permettait pas de voir ce qui se passait ailleurs, et il était contenu par les Syracusains et par d'autres vaisseaux, en aussi grand nombre que ceux qui agissaient contre Thrasybule. Mais enfin les Péloponésiens ne craignant plus rien, parce qu'ils étaient victorieux, se mirent séparément à la chasse des vaisseaux, et commencèrent à dégarnir quelques parties de leurs rangs. De son côté, Thrasybule, se voyant arrêté par les bâtiments qui lui sont opposés, ne s'occupe plus d'étendre davantage l'aile qu'il commande; il charge les navires qui lui font obstacle, les repousse, les met en fuite. Il court à l'endroit où la flotte du Péloponèse est victorieuse, trouve les vaisseaux épars, les attaque, et, sans combat, il en frappe le plus grand nombre de terreur. Déjà les Syracusains avaient cédé aux efforts de Thrasylle; ils pressent encore plus leur fuite, en voyant le malheur du reste de la flotte.

« La défaite des ennemis était décidée. La plupart des Péloponésiens prirent d'abord la fuite vers le fleuve Pydius, et ensuite vers Abydos. Cette victoire ne pouvait venir plus à propos aux Athéniens. Les malheurs qu'ils venaient d'éprouver en peu de temps, et leur désastre de Sicile, leur avaient jusqu'alors fait paraître redoutable la marine du Péloponèse : mais ils cessèrent d'avoir mauvaise opinion d'eux-mêmes, et de trop estimer les forces maritimes de leurs ennemis. Les vaisseaux dont ils se rendirent maîtres furent huit de Chio, cinq de Corinthe, deux d'Ampracie, deux de Béotie, un de Lacédémone,

un de Syracuse, et un de Pellène. Eux-mêmes en perdirent quinze. Ils élevèrent un trophée à la pointe où est Cynossème, recueillirent les débris des vaisseaux, accordèrent aux ennemis la permission d'enlever leurs morts, et envoyèrent une trirème porter à Athènes la nouvelle de leur victoire. Les Athéniens, en apprenant à l'arrivée de ces vaisseaux leur bonheur inespéré, se rassurèrent sur leur infortune en Eubée, et sur les maux que leur avaient causés leurs divisions; ils crurent que leurs affaires n'étaient point encore en trop mauvais état, et qu'il ne fallait que de l'ardeur pour reprendre la supériorité. » (Thucydide.)

Pendant que Thrasybule et Thrasylle, ces simples officiers faits généraux par les soldats, combattaient si vaillamment pour la patrie, « Alcibiade, avec treize vaisseaux, dit Thucydide, passa de Caune et de Phasélie à Samos : *il annonça qu'il avait détourné la flotte de Phénicie de venir se joindre aux Péloponésiens*, et qu'il avait rendu Tissapherne plus qu'auparavant ami d'Athènes. » Alcibiade faisait toujours valoir ses services, quelque minces qu'ils fussent, et il réussissait par là à se donner une grande importance. Mais, quoi qu'il en soit, les sauveurs d'Athènes, c'étaient Thrasybule et Thrasylle, c'étaient les soldats républicains, et non le courtisan vantard, qui ne s'est acquis un nom célèbre qu'à force de roueries, d'intrigues et de réclames fort bien calculées.

### Continuation de la guerre.

Pendant plusieurs années les batailles sur terre et sur mer continuent, les victoires et les défaites sont communes aux deux peuples. C'est toujours THRASYBULE, toujours THRASYLLE qui conduisent les principales forces d'Athènes. Les autres généraux de cette république sont ALCIBIADE, THERAMÈNE, CONON. Les généraux de Sparte sont : AGIS, LYSANDRE, MINDARE, ÉTÉONICE, HÉGÉSANDRIDAS, CRATÉSIPPIDAS, CALLICRATIDAS. Ils ont l'appui d'HERMOCRATE le Sicilien, et de plusieurs officiers supérieurs perses. Cependant, malgré tant d'ennemis, la puissance d'Athènes se relève; les troupes de cette république tiennent tête sur mer, avancent sur Bizance, reprennent tout ce qui leur avait appartenu dans la Thrace (410, 409 et 408 av. J.-C.).

Alcibiade retourne à Athènes après un long exil; le peuple l'accueille avec joie, sa réception fut splendide : il parle en présence de la multitude, qu'il sait émouvoir, et tout son passé lui est pardonné.

« Bientôt, dit Xénophon (1), il est proclamé généralissime avec pouvoir absolu, comme seul capable de rétablir la république dans son ancienne splendeur. »

Quoi qu'en disent les historiens, je crois que la réception faite à Alcibiade fut plus officielle que spon-

(1) Xénophon, comme Thucydide, a vu les guerres et les révolutions qu'il décrit. Je lui consacrerai une notice assez étendue dans le tome suivant.

tanée ; que la bourgeoisie, alors au pouvoir, tenait à grandir son héros au détriment de Thrasybule, et qu'elle seule le créa généralissime, car elle seule avait des droits et remplissait les fonctions de l'État. Après cette observation continuons :

Alcibiade partit d'Athènes avec une flotte nombreuse, qu'il ne tarda pas à laisser au soin de son vice-amiral Antiochus, en lui recommandant, dit-on, de ne point attaquer Lysandre, le successeur de Cratésippidas à la tête de la flotte lacédémonienne. Il se rendit auprès de Thrasybule, qui fortifiait la ville de Phocée. En son absence, ses vaisseaux et ceux de Lysandre en vinrent à se charger : Les Lacédémoniens furent vainqueurs.

Les Athéniens qui purent échapper s'enfuirent à Samos ; leurs adversaires se retirèrent à Éphèse.

« Alcibiade se rend aussi à Samos, dit Xénophon, fait voile avec toute sa flotte vers le port d'Éphèse, et la range devant l'embouchure du port, prêt, si l'on voulait, à livrer bataille, mais voyant que Lysandre ne sortait pas, se sentant le plus faible, il retourne à Samos. Peu après les Lacédémoniens s'emparent de Delphion et d'Éione.

« Bientôt la nouvelle du combat naval est portée dans Athènes ; on s'indigne contre Alcibiade, on impute la perte des vaisseaux à sa négligence et à ses débauches : on élit dix autres généraux, Conon, Diomédon, Léon, Périclès, Érasinide, Aristocrate, Archestate, Protomachus, Thrasylle, Aristogène. ALCIBIADE, *voyant aussi que l'armée murmurait contre lui*, se retira avec une seule galère dans la Cherso-

nèse, où il possédait un château (407 av. J.-C.). »

Conon se rendit à Samos, et prit le commandement de la flotte, qu'il trouva découragée; mais lui et les autres généraux cherchèrent à la ranimer. Ils se mirent en campagne, sous de mauvais auspices; ils ne furent pas heureux : Callicratidas, qui venait de remplacer Lysandre à la tête de la flotte lacédémonienne, les battit complètement. Beaucoup de vaisseaux furent pris, d'autres mis en fuite, d'autres bloqués dans le port de Mitylène, d'autres détruits dans diverses rencontres.

« Cependant les Athéniens, dit Xénophon, informés de ce nouvel échec, joint au siége de la flotte, décrétèrent un nouveau secours de cent-dix vaisseaux; tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, *libres ou esclaves*, s'y embarquèrent avec une partie de la cavalerie; dans l'espace d'un mois, la flotte est équipée. » Ils se mettent en mer; de nouvelles forces viennent se joindre aux leurs. Le nombre des vaisseaux était de plus de cent-cinquante. Callicratidas vint les attaquer.

« On se battit longtemps, dit Xénophon, d'abord serrés et ligne contre ligne, ensuite dispersés. Callicratidas, du premier choc de son vaisseau, tomba dans la mer, qui l'engloutit : bientôt son aile gauche est enfoncée par l'aile droite de Protomachus. Une partie des Péloponésiens fuit à Chio; le plus grand nombre se retira dans la Phocide. » Les Athéniens avaient perdu vingt-cinq galères, les Péloponésiens au moins soixante-dix. Cette bataille fut appelée la bataille des Arginuses, vu qu'elle avait été livrée près

des îles de ce nom. Peu après on fit le procès aux généraux pour n'en avoir pas poursuivi toutes les conséquences : on leur reprochait aussi de n'avoir pas enlevé les corps des naufragés, qui avaient tant contribué au succès de la journée. Leur plus ardent accusateur était surtout THÉRAMÈNE, le chef du parti bourgeois, qui détestait avec la même cordialité les nobles et les démocrates ; SOCRATE se fit leur défenseur, mais en vain ; huit de ces généraux vainqueurs furent condamnés à mort et exécutés ; le brave Thrasylle, l'ami de Thrasybule, fut du nombre. Ce fut là un crime très préjudiciable à la république (406 av. J.-C.).

Ce crime fut suivi d'un grand malheur pour les Athéniens : leur flotte se laissa surprendre par Lysandre à Ægos-Potamos, malgré, dit-on, les avertissements d'Alcibiade : elle fut entièrement détruite, à l'exception de neuf vaisseaux, avec lesquels Conon put se dérober à l'ennemi. Les Lacédémoniens firent périr tous les prisonniers athéniens, excepté Adimante ; ils prétendaient agir par représailles. Mais il faut dire que Xénophon, ainsi que Thucydide, accueillent avec un grand plaisir tout ce qui peut être favorable aux Lacédémoniens, préjudiciable aux Athéniens, leurs compatriotes (405 av. J.-C.).

**Siége et prise d'Athènes. — Fin de la guerre.**

« Cependant, dit Xénophon, le *Paralien* (l'un des neuf vaisseaux qui avaient pu s'échapper) arrive de nuit : la nouvelle désastreuse se publie ; des gémis-

sements la portent du Pirée et de ses longs murs jusqu'à la ville; elle passe de bouche en bouche. Cette nuit, personne ne dormit, ils pleuraient les morts. Le lendemain, assemblée générale : on y arrête qu'on bouchera tous les ports, un seul excepté; qu'on réparera les brèches, qu'on fera partout bonne garde, qu'enfin on se disposera à soutenir un siége.

« Tandis qu'ils s'occupaient des préparatifs nécessaires, Lysandre arriva de l'Hellespont à Lesbos, avec *deux cents voiles*, donna une constitution décemvirale aux villes de l'île, entre autres à Mitylène, et dépêcha ÉTÉONICE avec dix vaisseaux vers celles de Thrace, qui toutes embrassèrent le parti de Lacédémone : le reste de la Grèce, aussitôt après le combat naval, avait abandonné Athènes; les SAMIENS SEULS *s'étaient maintenus dans la démocratie en égorgeant les nobles.*

« Il informa ensuite sa république, et Agis qui était à Décélie, qu'il approchait avec une flotte de deux cents voiles. Aussitôt les Lacédémoniens et les Péloponésiens, les Argiens exceptés, se levèrent en masse à l'ordre de Pausanias, l'un des rois de Sparte. Dès qu'ils furent tous assemblés, Pausanias se mit à leur tête, et vint camper près d'Athènes, dans le Gymnase qu'on appelle Académie.

« Lysandre, arrivé à Égine, en remit en possession ses anciens habitants, dont il enrôla le plus possible. Les Méliens et autres bannis jouirent de la même faveur. Il saccagea ensuite Salamine, et aborda avec cent-cinquante voiles au Pirée, où dès lors aucun navire ne put entrer.

« Les Athéniens, assiégés par terre et par mer, ne savaient quel parti prendre : *dénués de vaisseaux, d'alliés, de vivres*, ils croyaient tout perdu, s'attendaient aux mauvais traitements qu'ils avaient exercés, *non pour se venger des injures reçues mais par emportement, contre des petites bourgades, dont le seul crime était d'avoir marché sous les étendards lacédémoniens*. Ils rendirent donc aux citoyens flétris tous leurs droits, et soutinrent le siége sans parler de capituler, quoique la famine tuât beaucoup de monde dans la ville.

« Cependant, quand le blé vint à manquer entièrement, on dépêcha vers Agis ; on voulait l'alliance des Lacédémoniens, en conservant les murs du Pirée : à ces conditions la paix serait conclue. Il dit aux députés d'aller à Sparte, comme n'ayant pas le pouvoir de traiter. Les députés portent cette nouvelle aux Athéniens, qui les envoient à Sparte. Arrivés à Sellasie, ville frontière, les éphores, entendant les mêmes propositions que celles déjà faites à Agis, leur ordonnent de se retirer, et de revenir après une plus mûre délibération. Le découragement s'empare des esprits ; la servitude semblait à tous inévitable : et d'ailleurs, jusqu'au retour de nouveaux députés, combien de citoyens périraient par la famine ! Personne n'osait proposer la démolition des murs, depuis qu'on avait emprisonné Archestate, pour avoir dit en plein sénat que le meilleur parti était d'accepter la paix aux conditions proposées par les Lacédémoniens. Or il proposait d'abattre dix stades de l'un et de l'autre côté

des longues murailles, et un décret interdisait toute délibération à ce sujet.

« Telle était la position des affaires, lorsque THÉRAMÈNE dit dans l'assemblée que si on le députait vers Lysandre, il serait en état de déclarer à son retour si Lacédémone veut démanteler Athènes pour l'asservir, ou par mesure de sûreté. On l'envoya ; mais son séjour près de Lysandre *dura plus de trois mois. Il attendait que les Athéniens, entièrement dépourvus de subsistances, fussent disposés à un accommodement quelconque.* De retour au quatrième mois, il assura ses concitoyens que Lysandre l'avait retenu jusqu'alors, et qu'à la fin il l'envoyait à Lacédémone, la ratification du traité ne dépendant point de lui, mais des éphores. Sur cela, Théramène fut nommé, lui dixième, pour aller à Lacédémone, avec plein pouvoir (404 av. J.-C.). »

Est-il besoin de dire que Théramène et les autres députés accédèrent à tout ce que voulurent les Lacédémoniens !...

« La paix fut donc conclue, dit Xénophon, aux conditions QU'ON DÉMOLIRAIT LES FORTIFICATIONS DU PIRÉE ET LES LONGS MURS QUI JOIGNAIENT LE PORT A LA VILLE ; QUE LES ATHÉNIENS LIVRERAIENT TOUTES LEURS GALÈRES, A LA RÉSERVE DE DOUZE ; QU'ILS RAPPELLERAIENT LEURS EXILÉS, ET FERAIENT LIGUE OFFENSIVE ET DÉFENSIVE AVEC LES LACÉDÉMONIENS, S'ENGAGEANT A LES SUIVRE PAR TERRE ET PAR MER.

« Les députés retournèrent à Athènes. A leur entrée, une foule innombrable les assiége : on appréhendait qu'il n'y eût rien de conclu ; on ne pou-

vait plus tenir, la famine exerçait ses ravages. Le lendemain les députés annoncent à quelle condition les Lacédémoniens font la paix. THÉRAMÈNE, qui portait la parole, leur dit qu'il fallait obéir et abattre les murs. *Quelques-uns ouvrent un avis contraire*, mais la majorité se déclarant pour Théramène, on décida que la paix serait acceptée. Lysandre alla ensuite au Pirée, *suivi des bannis; les murs furent démolis au son des flûtes :* L'ALLÉGRESSE ÉTAIT GÉNÉRALE; CE JOUR SEMBLAIT POUR TOUS LES GRECS L'AURORE DE LA LIBERTÉ (404 av. J.-C.). »

Ces dernières paroles révèlent Xénophon jusqu'au fond de l'âme..... Mais passons sur ces insultes aux vaincus..... il n'est pas encore temps de dire toute notre pensée. Que l'on se souvienne seulement que l'histoire a été presque toujours écrite par les ennemis de la démocratie.

« Le peuple, ajoute Xénophon, décida qu'on élirait TRENTE citoyens qui rédigeraient les lois, base d'un nouveau gouvernement. »

Mais le peuple pouvait-il manifester sa volonté? Tout ce qui se faisait ne se faisait-il pas sous la pression de l'étranger, ou plutôt l'étranger et l'aristocratie n'imposaient-ils pas la loi, qui n'était que leur caprice? Quoi qu'il en soit, il se trouvait parmi les élus POLYARCHÈS, CRITIAS, MÉLBOIUS, HIPPOLOQUE, THÉRAMÈNE, HIPPOMAQUE, ÉRASISTRATE, PISON, ÉRATOSTHÈNE, CHARICLÈS, etc., etc.

« L'élection faite, dit Xénophon, Lysandre marcha contre Samos; Agis ramena de Décélie

son infanterie, et licencia les troupes alliées.

« Les Samiens, pressés de tous côtés par Lysandre, et voyant que, sur leur refus de capituler, ce général allait donner un assaut, se rendirent enfin, à condition que *chaque homme libre emporterait un habit ; le reste serait à la discrétion du vainqueur.* Ils sortirent dans cet état. Lysandre rendit à la ville ses anciens habitants, *leur donnant tout ce qui s'y trouvait*, y établit un régime décemviral (1), puis congédia la flotte des alliés. Pour lui, il retourna à Sparte avec les vaisseaux lacédémoniens et ceux du Pirée, à l'exception de douze, emportant les éperons de tant d'autres qu'il avait pris, les couronnes dont les villes avaient en particulier honoré son courage, quatre cent-soixante-dix talents, qui restaient des revenus *que lui avait asssignés Cyrus* (le successeur de Tissapherne) *pour les frais de la guerre,* sans parler du butin qu'il avait fait dans ses différentes campagnes. Tout cela fut remis aux Lacédémoniens sur la fin de l'été qui vit finir la guerre du Péloponèse; elle avait duré *vingt-huit ans et six mois* (404 av. J.-C.). »

### Seconde révolution d'Athènes.

Voilà donc cette longue guerre finie et Athènes

(1) On donnait à dix hommes l'autorité souveraine : ces hommes faisaient des lois sous l'inspiration des Lacédémoniens, détruisaient l'état populaire, s'associaient le petit nombre, toujours prêt à servir l'ennemi, pourvu qu'il y trouve son avantage particulier; et voilà comment Sparte devenait la maîtresse de toute la Grèce, qu'elle tyrannisait.

asservie!... Elle n'est plus sous son gouvernement populaire, mais sous la domination de trente tyrans, que lui ont imposés les armées ennemies! Et Xénophon, un savant, un philosophe, n'a pas craint d'appeler L'AURORE DE LA LIBERTÉ, le jour de l'asservissement de sa patrie! Nous allons voir maintenant, d'après le même Xénophon, comment se développe cette liberté :

« Les TRENTE, dit-il, furent élus aussitôt après la démolition du Pirée et des longues murailles : nommés pour rédiger les lois constitutionnelles, ils différaient toujours ce travail; *ils créaient un sénat et des magistrats de leur bord. Tous ceux que l'on connaissait sous la démocratie, vivant de dénonciation et mal vus des honnêtes gens*, ILS LES EMPRISONNAIENT, ILS LES CONDAMNAIENT A MORT. LE SÉNAT PRONONÇAIT VOLONTIERS LEUR SENTENCE; ET CEUX QUI N'AVAIENT POINT DE REPROCHES A SE FAIRE, N'EN ÉTAIENT PAS FACHÉS. Mais bientôt les gouvernants délibérèrent sur les moyens de s'assurer une autorité absolue. Ils envoyèrent donc à Lacédémone Æschine et Aristote : par leur entremise, ils déterminèrent Lysandre à employer tout son crédit *pour qu'il leur vînt garnison*, JUSQU'A CE QU'ILS EUSSENT PURGÉ LA RÉPUBLIQUE DES MAUVAIS CITOYENS, donné une constitution. Ils s'engageaient à nourrir la garnison. Lysandre, cédant à leurs vœux, obtint qu'on leur envoyât l'harmoste Callibius avec des troupes; ces troupes arrivent. Ils rendent à Callibius toute sorte de soins, afin qu'il loue tout ce qu'ils feront. Callibius, de son côté, leur envoyait les sa-

tellites qu'ils voulaient. Ils saisissaient, non les hommes de néant et les plébéiens, mais ceux qu'ils croyaient décidés à ne souffrir aucune violence et à résister en se mettant à la tête d'un parti puissant. »

Et voilà le rayonnement de ce que l'histoire appelle L'AURORE DE LA LIBERTÉ ! Tant qu'il ne fut question que de tuer les plébéiens, les vrais démocrates, ceux que la calomnie défigure d'une manière si étrange, les égorgeurs, qui s'appelaient les honnêtes gens, furent parfaitement d'accord ; mais la noblesse voulut mettre le pied sur la bourgeoisie, et alors celle-ci poussa les hauts cris. Mais laissons parler Xénophon :

« Dans les premiers temps, CRITIAS et THÉRAMÈNE vécurent en bonne intelligence ; mais le premier commençant à répandre le sang de ce peuple qui l'avait banni, Théramène, d'un avis contraire, lui représentait qu'il n'était pas juste de mettre à mort des hommes honorés du peuple, s'ils n'avaient fait aucun mal aux gens de bien : *Et vous et moi, lui dit-il, que n'avons-nous pas dit et fait pour gagner les bonnes grâces de la multitude!* — Critias, alors encore ami de Théramène, lui répliqua qu'avec la volonté de dominer, il leur était impossible de ne pas se défaire de tout ce qui pourrait nuire : *Si, parce qu'au lieu d'UN nous sommes* TRENTE, *lui dit-il, tu penses que notre pouvoir, pour se conserver, exige moins de vigilance qu'un pouvoir absolu, tu es dans l'erreur.* — Enfin, comme une foule d'innocents étaient sacrifiés, comme on se liguait ouvertement,

qu'on se demandait avec effroi ce qu'allait devenir la chose publique, Théramène observa que l'oligarchie ne se maintiendrait pas si l'on n'associait au gouvernement un plus grand nombre de citoyens. »

Comme Critias voulait le règne d'un très petit nombre, c'est-à-dire de la noblesse et de ses valets; que, selon lui, *trois mille* hommes, au plus, devaient posséder des droits politiques, et que Théramène voulait étendre ces mêmes droits à toute la bourgeoisie, c'est-à-dire *à cinq mille* personnes environ (1); ces deux hommes, qui avaient chacun leurs partisans, ne furent plus d'accord.

« Les TRENTE, dit Xénophon, firent une revue des *trois-mille* dans la place publique : celle des citoyens non compris dans le rôle se fit en différents lieux; et au moment où ces derniers venaient de quitter leurs maisons, les trente avaient envoyé des

(1) Lors de la première usurpation de l'oligarchie, les nobles et les bourgeois étaient ensemble. Ils formèrent d'abord le conseil des QUATRE-CENTS, qui pourrait, au besoin, convoquer CINQ MILLE citoyens en possession des droits politiques. Dans la pensée des nobles, ces cinq mille n'étaient qu'un mot, qu'une fiction pour tromper le public; dans la pensée de la bourgeoisie, ce devait être une réalité. Les nobles voulaient gouverner exclusivement; les bourgeois voulaient prendre part à la direction des affaires publiques; de là leur désunion, et, enfin, la victoire de ceux-ci, grâce au concours de la démocratie. Après le triomphe de Sparte sur Athènes, les mêmes différends se manifestent : Critias et les nobles veulent s'appuyer sur TROIS MILLE citoyens, ou plutôt sur trois mille satellites; Théramène et les bourgeois veulent que le nombre des citoyens réels soit porté à CINQ MILLE. De là, et d'autres causes, naquirent la désunion et les luttes, comme on le voit déjà.

gardes et des citoyens de leur parti, qui *les avaient tous désarmés*. On porta ces armes dans la citadelle; on les déposa au temple de Minerve.

« Après ce coup de main, comme s'ils avaient acquis le droit de tout faire, *ils sacrifiaient les uns parce qu'ils les haïssaient, les autres parce qu'ils convoitaient leur fortune*. Pour se procurer de quoi payer leurs satellites, ils décidèrent que chacun d'eux constituerait un métèque prisonnier; qu'il le ferait mourir et confisquerait ses biens à son profit. Ils pressèrent Théramène de prendre celui qu'il voudrait. »

Théramène se recria; il blâma cette résolution.

« Les trente, dit Xénophon, persuadés dès-lors que Théramène traverserait leurs projets, lui dressèrent des embûches, *le calomnièrent, le dépeignirent à chaque sénateur comme un factieux bouleversant l'État*, puis, ayant appelé à eux une JEUNESSE AUDACIEUSE (la jeunesse dorée) qu'ils armèrent de courtes dagues, cachées sous l'aisselle, ils convoquèrent le sénat. »

Théramène s'y rend. Critias l'attaque ouvertement; il lui reproche ses revirements; il l'accuse d'avoir contribué à détruire la démocratie et de faire maintenant cause commune avec les démagogues dont il faut se défaire. Il lui jeta à la face les plus sanglantes accusations, accusations trop méritées. Théramène répondit, et son discours ne fut pas sans effet, mais Critias, craignant de ne pouvoir le terrasser sous les formes légales, appelle à lui la jeunesse armée de poignards, et peu après Théra-

mène avait cessé de vivre. Il n'est que trop vrai que cet homme, malgré sa prétendue modération, n'était qu'un malheureux, et qu'il avait fait le plus grand mal à la république. Nous en reparlerons.

« Les TRENTE, dit Xénophon, comme s'ils n'eussent plus qu'à commander tyranniquement et sans crainte, tantôt défendaient à ceux qui n'étaient pas dans le rôle des *trois-mille* d'entrer dans la ville ; tantôt ils les dépouillaient de leurs terres, pour se les adjuger à eux-mêmes ou à leurs amis. On se réfugiait au Pirée, d'où l'on était chassé par les Trente. Alors Mégare et Thèbes se remplirent de fugitifs.

Diodore nous dit que les tyrans firent mourir Nicératus, fils de Nicias, et que toutes leurs violences produisaient un deuil général, puis il ajoute : « Cependant les TRENTE, loin de s'arrêter dans leur scélératesse, ne montrèrent que plus de fureur : ils égorgèrent soixante des plus riches étrangers pour s'emparer de leurs biens. Les massacres se renouvelaient journellement, presque tous les citoyens jouissant de quelque opulence s'enfuirent d'Athènes. Autolycus, *orateur populaire*, perdit également la vie ; en un mot, les citoyens les plus aimés devinrent le point de mire des Trente. *La ville d'Athènes fut tellement ruinée, que plus de la moitié de ses habitants l'abandonna.* » Xénophon dit lui-même « qu'ils firent mourir plus de gens en huit mois de paix, que les ennemis n'en avaient tué en trente ans de guerre. »

Les Spartiates secondaient les tyrans de toutes leurs forces. « Les Lacédémoniens, dit Diodore,

voyant la ville déserte, se réjouirent, et, décidés à empêcher les Athéniens de reconquérir leur puissance primitive, ils firent bientôt connaître leurs intentions. Ils décrétèrent que les émigrés d'Athènes seraient arrêtés dans toute la Grèce et livrés aux Trente; que quiconque s'opposerait à l'exécution de ce décret, serait passible d'une amende de cinq talents. Bien que cette mesure fût souverainement inique, les villes, redoutant le pouvoir des Spartiates, se soumirent. Il y eut cependant d'honorables exceptions, Argos et Thèbes furent du nombre (404 av. J.-C.). »

Comment trouve-ton L'AURORE DE LA LIBERTÉ? Mais heureusement TRASYBULE, le héros républicain, n'était pas mort; réfugié dans la ville de Thèbes, il pensait à donner une seconde fois l'indépendance à sa patrie.

« Bientôt THRASYBULE, dit Xénophon, sortit de Thèbes avec soixante-dix hommes (1), et se saisit de la forteresse de PHYLE. Les TRENTE y accoururent avec

(1) L'histoire, écrite par des hommes de parti, et trop favorable aux Lacédémoniens, renferme de nombreuses contradictions. Xénophon nous dit que lorsque Théramène et autres députés se rendirent à Sparte pour traiter de la capitulation d'Athènes : « Des Corinthiens, des THÉBAINS surtout et beau« coup d'autres Grecs, soutinrent qu'il fallait, non faire la paix « avec les Athéniens, mais les exterminer; » qu'il fallait enfin détruire leur ville de fond en comble; et que les Lacédémoniens « déclarèrent qu'ils ne détruiraient jamais une ville qui, « dans les circonstances les plus critiques, avait si bien mérité « de la Grèce. »

On prête aussi à Pausanias, roi de Sparte, les meilleurs sen-

leur cavalerie et les *trois-mille ;* le ciel était serein. Ils arrivent; quelques braves de leur jeunesse attaquent, puis se retirent sans avoir rien gagné que des blessures. » Les attaques recommencent vainement; des orages terribles viennent protéger les assiégés.

Thrasybule, après avoir rassemblé environ sept

timents pour Athènes, on prétend qu'il ne dépendait que de lui de mieux seconder Lysandre et de lui fournir les moyens de prendre cette ville une seconde fois. Erreurs, contradictions que tout cela. Non, les Thébains ne voulaient pas exterminer tous les Athéniens; et ce qui le prouve, c'est qu'ils accueillirent Thrasybule et les autres bannis dans leur ville, et qu'ils le favorisèrent certainement; ce qui le prouve, c'est que pendant que Pausanias, ce prétendu protecteur d'Athènes, vint attaquer cette ville et tenter de traverser Thrasybule dans son entreprise, les Béotiens et les Corinthiens dirent, d'après Xénophon lui-même, « qu'ils croiraient manquer à leur serment s'ils « marchaient contre les Athéniens, qui n'avaient violé en rien « la foi des traités. » Xénophon ajoute : « Ils coloraient leur « respect de ce prétexte, pensant que les Lacédémoniens vou- « laient se rendre maîtres du territoire d'Athènes. »

« Les Thébains rendirent un décret, dit Diodore de Sicile, « qui condamnait à une amende tout individu qui, voyant arrê- « ter un réfugié, ne lui porterait pas tout le secours possible. »

Xénophon nous dit, et d'après lui l'histoire le répète généralement, que les Lacédémoniens furent, après leur victoire, bienveillants pour les Athéniens et pour Athènes, et que les Corinthiens et les Thébains furent cruels envers ces mêmes gens et cette même ville. Et c'est le contraire qui eut lieu. Xénophon le prouve lui-même. C'est que son amour pour Lacédémone l'égarait, comme il en égara beaucoup d'autres. Il faut donc lire l'histoire avec une grande précaution, afin de démêler la vérité, trop souvent obscurcie par les passions, les prédilections et les intérêts des écrivains.

cents hommes, fit quelques vigoureux coups de mains; jeta l'alarme dans la ville et dans la campagne; et retourna à Phyle.

Les Trente, saisis d'effroi, étaient de plus en plus violents : ils cherchaient par tous les moyens à assurer leur usurpation.

Cependant Thrasybule, à la tête de mille hommes, entre de nuit au Pirée. Les Trente, instruits de l'invasion, accourent avec la troupe lacédémonienne, leur cavalerie et les hoplites. Thrasybule, se sentant trop faible, se retire sur la colline Munychie. Les Trente et leurs troupes avancent pour l'attaquer. Thrasybule adresse cette courte proclamation à ses soldats :

« Citoyens, il faut que je vous apprenne ou vous « rappelle que parmi les ennemis qui s'avancent, « vous avez vaincu et poursuivi ceux qui occupent « l'aile droite. Quant aux derniers de l'aile gauche, « ce sont ces trente tyrans qui nous ont exclus d'A- « thènes quoique innocents, qui nous ont chassés « de nos maisons, qui ont proscrit nos meilleurs « amis; mais les voilà maintenant dans une position « où ils ne croyaient jamais se trouver, et où nous « désirions qu'ils fussent.

« Nous nous montrons en armes à des tyrans qui « faisaient mettre la main sur nous pendant nos re- « pas, pendant notre sommeil, dans la place publi- « que, qui condamnaient à l'exil des hommes, je ne « dis pas innocents, mais absents de leur foyer. Ven- « geurs de ces forfaits, les dieux aujourd'hui com- « battent évidemment pour nous : quand notre

« intérêt le demande, ils nous envoient des frimas « dans un temps serein ; lorsque avec peu de monde « nous attaquons de nombreux ennemis, ils nous « donnent la victoire.

« A présent encore ils nous conduisent dans un « poste où, forcés de monter pour venir à nous, nos « adversaires ne pourront nous blesser que du front « de leur bataille, tandis que les pierres et les traits « que nous lancerons iront les chercher et les per- « cer jusque dans leurs derniers rangs.

« Et qu'on ne s'imagine pas que du moins la tête « de leur troupe puisse combattre avec un avantage « égal. Vous les voyez entassés dans le chemin ; at- « taquez-les aussi vivement que vous le devez, au- « cun de vos coups ne portera à faux : s'ils veulent « se garantir, ils battront en retraite, cachés sous « leurs boucliers. Ce seront des aveugles que nous « frapperons où nous voudrons, et que nous met- « trons en fuite en tombant sur eux avec toutes nos « forces.

« Guerriers, que chacun de vous combatte comme « s'il était convaincu qu'il sera le principal auteur « d'une victoire qui nous rendra en ce jour, s'il plaît « à Dieu, notre patrie, nos maisons, notre liberté, nos « priviléges, nos femmes, nos enfants. Heureux ceux « qui verront le plus agréable des jours, le jour de « la victoire ! Heureux aussi qui mourra au champ « d'honneur ! Où pourrait-on trouver un plus ma- « gnifique tombeau ! Je commencerai, dès qu'il en « sera temps, l'hymne du combat : dès que nous au- « rons invoqué le dieu Mars, avançons tous ensem-

« ble animés d'une même ardeur, et vengeons nos « injures. »

Le combat s'engagea ; et bientôt les tyrans et leurs satellites furent mis en fuite. Critias et Hippomaque, appartenant aux Trente, périrent dans l'action. Charmide, l'un des dix généraux qu'on avait établis au Pirée avec une autorité exorbitante, fut également tué. D'autres combattants restèrent sur la place.

« Le vainqueur, dit Xénophon, sans dépouiller les corps de ses concitoyens, se contenta de remporter leurs armes et rendit les morts pour la sépulture. Bientôt on s'approcha de part et d'autre ; on conférait ensemble. »

Le héraut des initiés, Cléocrite, prononça de fort belles paroles, elles devaient faire impression sur tous les citoyens.

Les TRENTE se retirèrent avec leurs troupes dans la ville. Le lendemain ils tinrent conseil, tristes et désolés : ils décidèrent de se retirer à Éleusis. Dans la ville, au Pirée, dans la campagne, partout les hommes étaient sur le qui vive. Il y eut des alertes, des escarmouches, des pourparlers.

« Cependant, dit Xénophon, les trente tyrans retirés à Éleusis, et les trois mille enrôlés restés dans la ville, envoyèrent à Lacédémone demander du secours, comme si tout le peuple eût secoué le joug des Lacédémoniens. »

Lysandre revint avec des troupes pour bloquer le port et la ville. On prétend que Pausanias, l'un des deux rois, jaloux de sa réputation, le seconda mal.

Enfin, quoi qu'il en soit, malgré les efforts des Lacédémoniens et des tyrans, la ville d'Athènes finit par s'affranchir ; et Thrasybule, son sauveur, afin de rassurer les poltrons et pour détruire les calomnies qu'on répandait alors comme aujourd'hui sur les hommes du peuple, prononça ces paroles au milieu d'une nombreuse assemblée :

« Citoyens qui n'avez pas quitté la ville, je vous « conseille d'apprendre à vous connaître vous-mê- « mes. Or vous y parviendrez, si vous examinez ce « qui pourrait vous donner de l'orgueil, et en vertu « de quoi vous prétendriez nous commander. Serait- « ce pour votre intégrité ? *Mais la* CLASSE LABORIEUSE « *vous a-t-elle jamais persécutés pour envahir vos « biens* (1)*?* Et vous, pour un vil intérêt, vous commet- « tez mille crimes honteux. Vous prévaudriez-vous « de votre valeur ? Mais peut-on mieux la juger que « par l'issue de nos combats ? *Direz-vous que vous « nous surpassez en intelligence, vous qui, avec des « murailles, des armes, de l'argent, des alliés, n'avez « pu échapper à la tyrannie que secondés par des hom- « mes qui n'avaient aucun de vos avantages ?* Vous « enorgueillirez-vous de votre alliance avec Lacédé- « mone ? Comptez donc sur une république qui vous « livre au peuple offensé, comme ces chiens qu'on « livre muselés à ceux qu'ils ont mordus, et qui dis- « paraît ensuite. Quoi qu'il en soit, compagnons de

(1) Alors, comme aujourd'hui, on débitait contre la classe laborieuse toutes sortes de calomnies. On prétendait sans doute aussi qu'elle voulait s'emparer de la propriété d'autrui.

« nos périls, n'attendez pas de moi le conseil d'é-
« luder un traité dont vous venez de jurer le main-
« tien; montrez qu'aux autres vertus, vous joignez
« la fidélité la plus religieuse à vos engagements. »

« Après ces réflexions et autres semblables, ajoute Xénophon, après les avoir exhortés à redouter toute innovation et à se régler sur les anciennes lois, il congédia l'assemblée... Bientôt on créa des magistrats pour gouverner la république. Peu de temps après, la nouvelle se répandit que ceux d'Éleusis (les tyrans qui s'y étaient réfugiés) levaient des troupes étrangères : on se leva en masse, on marcha contre eux; leurs généraux furent tués dans une rencontre; on amena les autres à un accommodement par l'entremise de leurs parents et de leurs amis; l'on jura ensuite qu'on oublierait toutes les injures. Le serment fut respecté. A présent même encore, ils vivent tous ensemble sous l'empire des mêmes lois (404 av. J.-C.). »

### Résumé et réflexions.

De quel côté la générosité? de quel côté le courage? de quel côté l'amour de la patrie et de l'humanité? à qui le beau rôle enfin? N'est-ce pas à la démocratie? Et pourtant l'histoire que nous venons de retracer est écrite par un ami de l'aristocratie! Que serait-ce donc si nous la tenions en ligne directe des démocrates? de nos amis?

Pourquoi Athènes est-elle ainsi tombée autant dire deux fois aux mains de l'ennemi? Parce qu'elle était trop bonne, trop confiante, et qu'elle donnait

trop de pouvoir à des hommes indignes de la servir.....

Athènes était belle et forte sous Périclès, belle et forte sous Cléon. Mais après la fatale expédition de Sicile, qu'Alcibiade avait fait décider, tous les malheurs devaient fondre sur elle. La Perse, la Macédoine, l'Asie, l'Italie, la Sicile, la Grèce entière presque, s'étaient liguées contre elle ; et Alcibiade, qui connaissait la force et la faiblesse de sa ville natale, inspirait, dirigeait cette funeste ligue. Il faisait plus que cela, il jetait la désunion, la perturbation dans Athènes même : il donnait de l'espérance, de l'audace à l'oligarchie ; il lui disait : Lève-toi ; prends en main les rênes de l'État. De là les troubles de la république, de là l'usurpation des riches, de là l'abandon des principes qui parlaient au cœur des peuples et qui donnaient à Athènes tant de dévoués alliés ; de là l'isolement de cette république, son affaiblissement graduel, et sa mort certaine, si le peuple d'Athènes n'eût pas été plus sage et plus brave que les usurpateurs ; car c'est lui qui la sauva d'une première invasion, et Thrasybule et Thrasylle vinrent ensuite, par leurs courageux efforts sur les mers, la débarrasser de sa ceinture d'ennemis, et lui permettre de respirer (411 av. J.-C.).

Mais, malgré ce succès du peuple et de ses amis, malgré la chute des QUATRE-CENTS, la faction bourgeoise se rendit entièrement maîtresse du pouvoir. En abolissant le SALAIRE pour les fonctions et magistratures, elle en excluait le peuple ; du moment qu'elle ne comptait que CINQ MILLE citoyens

ayant des droits politiques dans la cité, elle créait des catégories, des privilégiés et des déshérités. Ceux qui se comportaient de la sorte, les Théramène, les Aristocrate, et tous leurs amis, ne voyaient pas, ces aveugles, qu'ils étaient entourés d'ennemis, qu'il fallait faire alliance avec les peuples contre les tyrans, qu'il fallait parler au cœur des pauvres, les ranimer, se les attacher de nouveau; relever dans la Grèce entière l'étendard de la démocratie, et grouper autour d'eux une force capable de briser toutes les forces aristocratiques. Ils ne comprirent point cela, ces pauvres bourgeois, ces ambitieux effrénés et vulgaires; ils crurent, sans l'alliance des peuples, sans le lévier de l'élément démocratique, pouvoir se tenir debout. Quelle grave erreur! Quand Athènes ne tint plus en main l'étendard de la démocratie, dans tous les États, les pauvres ne furent plus pour elle; et depuis longtemps les riches conspiraient sa ruine. Elle s'affaiblit donc alors de plus en plus; la bravoure de l'armée ne compensait point la lâcheté d'un gouvernement sans âme, sans principe, sans élans, sans grandeur et sans racine ni en bas ni en haut. Une seule défaite sur mer porta l'épouvante dans la république, et ses chefs, avec Théramène en tête, furent les premiers à se mettre d'intelligence avec l'ennemi, et à crier : Rendons-nous. Ils furent obéis; ils avaient pris leurs mesures pour qu'il en fût ainsi. Sparte imposa donc à Athènes les TRENTE TYRANS, dont Théramène fit partie.

Ce Théramène avait conspiré contre la démocra-

tie, et fut l'un des Quatre-Cents; ce Théramène conspira contre l'aristocratie, et fut l'un des principaux membres du gouvernement après la chute des Quatre-Cents; ce Théramène fut le plus ardent accusateur des généraux vainqueurs aux Arginuses, et ses paroles contribuèrent puissamment, dans un temps où les pauvres n'avaient plus de droits, à faire mettre à mort huit généreux guerriers, parmi lesquels se trouvait le brave Thrasylle, l'un des libérateurs de la patrie; Théramène, après la défaite d'Ægos-Potamos, fut le premier à se mettre d'intelligence avec l'ennemi, et ce caméléon bourgeois, cet adorateur des fonctions publiques, ce conspirateur contre tous les principes, mérita une place d'honneur parmi les TRENTE TYRANS (405 av. J.-C.).

Tant qu'on tua les démocrates, il applaudit; mais du moment que les vengeances, que les persécutions montèrent du peuple à la bourgeoisie, de la démocratie à cette sorte de juste milieu dont il était le chef, alors il se récria, alors il se plaignit à Critias, le chef du parti aristocratique, de tant de violences. Critias, dont l'influence était grande dans le gouvernement, passa outre. Théramène cherchait à former un parti; celui qui avait contribué à renverser la démocratie, puis l'aristocratie, puis encore la démocratie, voulait frapper l'aristocratie pour la seconde fois : Critias s'en aperçut, et prévint le coup qu'on voulait lui porter en se hâtant de faire mettre à mort son dangereux adversaire.

Critias était maître, et, appuyé sur la faction aristocratique et sur l'étranger, il pouvait tout : la ter-

reur régnait dans Athènes. Mais Thrasybule, lui qui, peu d'années auparavant, était parvenu, avec le secours de l'armée, à sauver la république, maintenant fugitif, banni, réfugié dans Thèbes, se prépare à la sauver une seconde fois : il revient à Athènes avec une poignée d'hommes, et Dieu le secondant, il renverse les tyrans, affranchit sa patrie, et redonne aux citoyens tous les droits que l'usurpation leur avait enlevés (403 av. J.-C.).

Quelle différence entre cet homme et Alcibiade! Suivons un moment celui-ci : Dans sa patrie, il se livre aux orgies, aux bris des statues ; il fait décider l'expédition de Sicile, expédition fatale; rappelé pour subir un jugement, il passe chez les Spartiates, donne des avis, se fait l'âme de la plus terrible ligue de peuples contre sa patrie ; devenu suspect aux Lacédémoniens, il passe chez les Perses, leur conseille d'établir leur puissance sur les divisions, sur l'affaiblissement, sur les ruines de la Grèce; pendant ce temps-là, il correspond avec les généraux grecs, avec les chefs de l'aristocratie d'Athènes, fait valoir ses relations avec le roi de Perse, et leur promet son alliance, ses secours, s'ils peuvent faire en sorte qu'Athènes renonce à la démocratie. De cette intrigue naquit un gouvernement aristocratique, auquel il ne vint pas se joindre, on ne sait pourquoi, et ce gouvernement décrète qu'il restera dans l'exil.

Ce général passe alors pour un démocrate, et Thrasybule lui-même l'appelle à venir se joindre à l'armée de Samos pour renverser les tyrans, et re-

donner à Athènes ses lois et sa grandeur nationale.

Alcibiade parle encore de Tissapherne, du roi de Perse, de la faveur dont il jouit auprès d'eux, de la nécessité pour l'armée de Samos de captiver leur bienveillance en amoindrissant l'élément démocratique, qui était cependant toute la force de l'insurrection contre la tyrannie. L'armée de Samos veut marcher contre les Quatre-Cents, rétablir la démocratie et voler aussitôt contre l'ennemi; Alcibiade s'y oppose et lui persuade de faire le contraire. L'armée de Samos, avec Thrasybule et Thrasylle, vont combattre et vaincre les Lacédémoniens, les Siciliens et les Perses unis ensemble, relèvent le moral et la puissance d'Athènes qui, trop confiante, se livre à la bourgeoisie. Après cette bataille, Alcibiade, qui avait en vain promis le secours du roi de Perse, écrit aux généraux vainqueurs qu'il avait empêché la flotte phénicienne, flotte appartenant au roi de Perse, de venir se joindre à l'armée ennemie qu'ils venaient de combattre et de vaincre.

Cependant, quand Théramène et sa faction furent au faîte du pouvoir, Alcibiade fit son entrée dans Athènes, entrée triomphale : il est élu généralissime, non par les pauvres, ils n'étaient plus rien, mais par la bourgeoisie. Aussitôt il va combattre, et grâce aux efforts de Thrasybule et des autres chefs, il est vainqueur, et accapare toutes les palmes de la victoire. Il s'éloigne de la flotte, il la néglige; en son absence, elle est battue, dispersée; le peuple et l'armée ne veulent plus de ce chef, qui va dès-lors jouir du repos dans un château qu'il

possédait dans la Chersonèse. On voit quels sont les services d'Alcibiade; on lui en attribue encore un : on dit que quand l'armée fut surprise par l'ennemi à Ægos-Potamos, il l'avait avertie, bien qu'exilé, de se tenir sur ses gardes. Ainsi, absent comme présent, Alcibiade se manifestait toujours : il fallait qu'il eût agi, ou parlé ou écrit, qu'il eût enfin fait quelque chose. Eh bien moi, je dis que les actions d'Alcibiade, appréciées à leur juste valeur, se réduisent à peu de chose. Qu'il était surtout le héros de l'intrigue, de la cabale, et qu'il tient sa renommée plus de ses vanteries, de ses mensonges, de ses réclames colportées par ceux de son parti qu'il avait fascinés, et dont les paroles et les écrits devaient inspirer les historiens, que de travaux vraiment méritoires.

Que Thrasybule, le chef de trirème fait général par les soldats, est plus simple et plus grand! Celui-là, toujours il fut démocrate, toujours il combattit pour la patrie, et rien de haineux ne pénétra jamais dans son âme. Je ne rappellerai pas toutes ses batailles, où il luttait vraiment de sa personne; on sait ce qu'il a fait pour la liberté, pour l'indépendance de son pays, et combien le proscrit, devenu libre de proscrire à son tour, se montra généreux. Laissons ici parler Cornélius Népos (1) :

(1) Cornélius-Népos, historien latin, naquit près de Vérone, dans le premier siècle avant Jésus-Christ. Il était l'ami de Catulle, de Cicéron et d'Atticus. De tous ses écrits, qui paraissaient être assez considérables, il ne nous reste que les *Vies des illustres généraux grecs et romains*; et encore ce travail est incomplet.

« Après la paix, Thrasybule, qui était tout puissant dans Athènes, donna une nouvelle preuve de sa magnanimité; il fit porter une loi qui défendait d'accuser ou de punir personne pour les faits du passé. On la nomma *loi d'oubli*. Mais il ne se contenta pas de la faire décréter; il veilla encore à son exécution... Pour prix de tant de services, le peuple lui décerna une couronne formée de deux branches d'olivier; et comme cette récompense n'était pas arrachée par la force, mais qu'elle lui était offerte par l'amour de ses concitoyens, elle le couvrit de gloire sans exciter l'envie. »

Voilà un bel éloge, mais Cornélius-Népos ne s'en tient pas là. Laissons-le parler encore :

« THRASYBULE, fils de Lycus, naquit à Athènes. Si l'on *ne s'attache qu'au mérite sans avoir égard à la fortune, ce général est peut-être le premier de ceux dont j'écris la vie*. Pour moi, je n'en vois aucun qui l'ait surpassé en grandeur d'âme, en loyauté, en courage, en patriotisme. Beaucoup de citoyens ont tenté de délivrer leur patrie d'un seul tyran : Thrasybule lui seul a affranchi son pays de trente oppresseurs. Mais comment se fait-il que tant d'autres l'aient éclipsé en renommée, quand personne ne l'a égalé en vertu? Dans la guerre du Péloponèse, par exemple, *il fit beaucoup de choses sans Alcibiade, qui ne fit jamais rien sans lui. Mais ce dernier, né heureux, eut la gloire de tous les succès*. Il n'en est pas de même de Thrasybule : sa gloire lui appartient tout entière. »

Je n'ajoute plus rien : *La gloire de Thrasybule*

*lui appartient tout entière.* Alcibiade, *né heureux*, et ayant sans doute à son service des écrivains qu'il payait bien et qui le servaient en conséquence, (1) *eut la gloire de tous les succès*, de ceux mêmes auxquels il était complètement étranger. Maintenant, que l'on mette à côté de ses services, ses trahisons, ses méfaits, et qu'une juste balance pèse les uns et les autres.

Alcibiade avait du génie, de la bravoure; mais c'était un homme léger, vain, frivole, inconstant, débauché; mettant sa personnalité au-dessus de toutes choses; foulant aux pieds tout sentiment de loyauté, de patrie et d'honneur; il fut le fléau de son pays, et cependant l'histoire a toujours eu pour ce héros de l'encens et des couronnes à prodiguer.

(1) D'après Plutarque : « Lysandre se faisait toujours accom-« pagner du poète Chérile, afin qu'il embellît des charmes de « la poésie le récit de ses actions. Le poète Antilochus ayant « composé quelques vers à sa louange, il en fut si ravi, qu'il « lui donna son chapeau plein d'argent. Antimachus, de Colo-« phon, et Nicératus, d'Héraclée, avaient fait chacun un poème « qui portait son nom, et ils disputèrent le prix devant lui, etc.»

Alcibiade avait aussi autour de sa personne des poètes, des nouvellistes, des écrivains amis, prompts à rédiger des bulletins de bataille, à créer des fictions, à publier ses hauts faits, et qui devaient transmettre à la postérité un mélange confus de mensonges et de vérités. Ce sont là les sources de l'histoire. Aussi elle attribue souvent aux plus riches, aux plus vains, aux plus rusés, aux plus corrupteurs, aux plus indignes, les œuvres et la gloire qui appartiennent à d'autres, et surtout aux plus pauvres et aux plus modestes, qui n'ont ni le pouvoir ni le vouloir de se faire louer.

Alcibiade fut assassiné par des émissaires lacédémoniens peu après qu'il eut été exilé.

Thrasybule servit encore longtemps son pays.

Le fait principal de cette époque, c'est la guerre de Cyrus contre le roi de Perse, son frère,

Ce Cyrus avait remplacé Tissapherne dans le gouvernement de l'Asie-Mineure, et comme Tissapherne, il avait favorisé les Spartiates au détriment des Athéniens; mais quand le roi voulut remettre Tissapherne dans la place qu'il avait déjà occupée, Cyrus refusa de se démettre; il se révolta et appela à son aide les Lacédémoniens, qui ne furent point sourds à sa voix (401 av. J.-C.).

« Cyrus, dit Xénophon, députa vers les Lacédémoniens pour demander qu'on le défendît avec ce zèle dont il leur avait donné des preuves dans la guerre contre les Athéniens. Les éphores, jugeant sa demande équitable, ordonnèrent à Samius, alors navarque, de seconder Cyrus *dans toutes ses vues;* ce qu'il fit avec un parfait dévouement. »

Beaucoup de Grecs accoururent se ranger sous le drapeau de Cyrus, Xénophon fut du nombre; ils marchèrent avec lui contre le roi de Perse, sans déclaration de guerre préalable; une bataille fut livrée près de Babylone; Cyrus fut tué, son armée fut mise en déroute : et c'est de là que part la retraite des dix mille, conduite et décrite par Xénophon, retraite si célèbre dans les fastes militaires.

Cependant, disons-le, cette guerre des Grecs contre le roi de Perse n'était qu'une entreprise d'aventuriers et de bandits, de laquelle nous dirons

encore quelques mots quand il en sera temps.

La grande guerre du Péloponèse, les révolutions nombreuses qu'elle avait occasionnées, les atrocités auxquelles s'étaient livrés les deux peuples et les deux partis, avaient démoralisé, énervé, paralysé la Grèce, et maintenant elle vivra dans une sorte de paix, eu égard aux commotions passées, mais non dans le bonheur.

Lacédémone, qui avait tant calomnié sa rivale, qui avait recruté tant de forces au nom de la liberté, que faisait-elle, maintenant qu'elle avait la suprématie dans la Grèce entière? Elle établissait partout l'oligarchie, le despotisme, et faisait peser son joug sur tous les alliés qui l'avaient si bien servie.

Le sentiment du juste et de l'injuste s'était obscurci; le peuple souffrait, mais il n'avait plus le courage de réclamer, de protester; et, bien que la démocratie eût été relevée dans Athènes par le libérateur Thrasybule, dans cette ville même, les riches, qu'on avait embrassé après les avoir vaincus, étaient tout; les pauvres, plus nombreux que jamais, n'étaient plus rien, ou plutôt, ils étaient devenus l'objet de leur mépris. Dans une si longue guerre, pendant de si nombreux revirements, les généraux, les fonctionnaires, les administrateurs s'étaient enrichis au détriment de la multitude.

« Avait-on des succès, dit Thucydide, ce n'était guère que des particuliers qui en recueillaient la gloire et le profit; les entreprises manquaient-elles, le malheur tombait sur la république. »

Ainsi, richesse excessive chez le petit nombre,

pauvreté hideuse au sein des populations, et de là, altération des mœurs en haut et en bas : La cupidité, la dureté, l'orgueil, la bassesse, la débauche, l'extravagance, l'envie, la haine, avaient pris la place des vertus.

Cependant Socrate vivait alors : il avait fait et il fit encore de constants efforts pour retremper l'esprit public ; pour faire aimer la justice, le travail, la tempérance, la simplicité, l'humanité : son dévouement sans bornes lui mérita les persécutions des tyrans, qui lui interdirent la parole ; et, à la fin, il dut payer de sa vie son dévouement à sa patrie. Arrêtons-nous donc à ce sage philosophe ; parlons-en longuement ; donnons de ses discours de longs extraits ; il le mérite bien ; nous parlerons ensuite de ses disciples et de ses successeurs les plus célèbres ; nous en parlerons avec étendue, de Platon surtout, homme d'un grand génie, mais philosophe plein d'erreurs et de monstruosités, auquel je consacrerai une appréciation approfondie et fort neuve, j'en suis assuré ; car, ouvrier comme je le suis, me trouvant placé à un point de vue tout particulier, je vois autrement que ceux qui en ont traité jusqu'à ce jour, et je ne crois pas voir moins juste qu'eux.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

---

# TABLE DES MATIÈRES.

Pages

La Grèce après la fuite des Perses. . . . . 5
Les Athéniens relèvent leurs fortifications en dépit des Lacédémoniens. . . . . 6
La suprématie passe des Spartiates aux Athéniens. . 7
Trahison de Pausanias. *Exil de* Thémistocle. . . . . 9
Victoires remportées par Cimon. . . . . 11
Les Spartiates, les Messéniens, les Hilotes. . . . . 12
Désunion des Spartiates et des Athéniens. . . . . 13
Succès des Athéniens contre les Perses; traité de paix. 14
Un mot sur la guerre du Péloponèse. . . . . *id.*
Poètes, philosophes, leur influence. . . . . 16
Thalès. Solon. Citations de l'un et de l'autre. . . . 17
Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule, Périandre. . . . 18
Anacharsis et Pythagore. Théogonis. Citations. . . . 19
Phocylide. Citations de ce poète. . . . . 20
Démocrate. Citation de ce poète. . . . . 22
Ésope. Sa fable du *Père de famille et ses enfants*. . . 23
Anacréon. Sapho. Citations. . . . . 24
Pindare. Citations de ses poésies. . . . . 26
Les tragiques. . . . . 30
Eschyle. Citations de ce poète.. . . . . 31
Sophocle. Citation de ce poète. . . . . 33
Euripide, fils d'une marchande d'herbes. Citations. . 35
Philosophes. . . . . 44
Artistes, savants historiens, etc. . . . . *id.*
Belles paroles de Périclès sur le travail. . . . . 48
Avant la guerre du Péloponèse. . . . . 50
Trahison de deux rois. . . . . 51
Trahison de l'aristocratie. . . . . *id.*
La fête *de la liberté*. Emancipation du peuple athénien. 56
La guerre d'Ithôme. Brouille de Sparte et d'Athènes. . 60
Paix universelle. Esprit d'Athènes et de Sparte. . . 68
Prélude de la guerre du Péloponèse. . . . . 69
Guerre de Corcyre et de Corinthe à propos d'Épidamne. 70
*La cause la plus vraie* de la guerre contre Athènes. . . 74

Pages

Attaque des Thébains contre PLATÉE. . . . . 78
GUERRE DU PÉLOPONÈSE. . . . . 80
Peuples qui y prirent part. . . . . 82
PESTE d'Athènes. *Sa description*. . . . . 86
Mort de PÉRICLÈS. Deux mots d'éloge. . . . . 93
Les généraux de Sparte et d'Athènes. . . . . 94
TROUBLES DE MITYLÈNE. — TROUBLES DE CORCYRE. . . . *id.*
TROUBLES DE MÉGARE. . . . . 106
COMPLICATION CONTRE ATHÈNES. . . . . 109
Intrigues d'ALCIBIADE. Ligue qu'il forme contre sa patrie. 110
CONSPIRATION DE L'OLIGARCHIE CONTRE LA DÉMOCRATIE. . 113
RÉVOLUTIONS D'ATHÈNES ET DE SAMOS. . . . . 119
Assassinat d'ANDROCLÈS, chef du parti populaire. . . 120
Assassinat commis sur un grand nombre de démocrates. *id.*
Quelques démocrates trahissent honteusement leur parti. 121
Destruction de l'état populaire à Athènes. . . . . 122
Organisation du gouvernement oligarchique. . . . . *id.*
Persécutions, terreur contre les démocrates. . . . . 123
Les oligarques demandent la paix au roi de Sparte. . 124
Le roi de Sparte, Agis, attaque Athènes. . . . . *id.*
Pendant que l'aristocratie conspire, le peuple défend et sauve Athènes, au grand étonnement d'Agis. . . . *id.*
Le peuple se laisse enlever sa liberté pour conserver au moins son indépendance. . . . . 125
L'île et l'armée de Samos. . . . . *id.*
Le tiers-parti trahit la démocratie. Révolution. . . . 126
Assassinat d'HYPERBOLUS, chef de la faction populaire. . 127
HYPERBOLUS, PITHIAS, ANDROCLÈS, ÉPHIALTE, chefs de la faction populaire, assassinés par l'oligarchie. Troubles à Athènes et à Samos. Thrasybule et Thrasylle. 129
THRASYBULE. ALCIBIADE. . . . . 133
THÉRAMÈNE et autres chefs du tiers-parti. . . . . 135
PISANDRE, ANTIPHON et autres chefs du parti aristocratique. . . . . 136
TRAHISON du parti aristocratique. . . . . 137
Chute du parti aristocratique. Règne de la bourgeoisie. 140

Pages

Victoire de THRASYBULE et de THRASYLLE. Joie à Athènes. 143
CONTINUATION DE LA GUERRE. . . . . 146
ALCIBIADE proclamé généralissime. . . . . *id.*
Son vice-amiral vaincu. Désolation dans Athènes. . . 147
Bataille des ARGINUSES. Les Athéniens sont vainqueurs. 148
SIÉGE ET PRISE D'ATHÈNES. FIN DE LA GUERRE. . . . . 149
Trahison de THÉRAMÈNE. Le TRAITÉ DE PAIX. . . . . 152
Nomination des TRENTE TYRANS. . . . . 153
Samos se rend aussi aux Lacédémoniens.. . . . . 154
SECONDE RÉVOLUTION A ATHÈNES. . . . . *id.*
Persécutions sous les TRENTE TYRANS. Brouille de CRITIAS et de THÉRAMÈNE. . . . . 156
La noblesse et la bourgeoisie. Leurs luttes. . . . . 157
Mort de Théramène. Domination et fureur de la noblesse. 159
Barbarie des Lacédémoniens envers les Athéniens. . . 160
THRASYBULE délivre sa patrie des tyrans. . . . . *id.*
Proclamation de Thrasybule à ses soldats. . . . . 162
Les tyrans appellent le secours des ennemis. . . . 164
Proclamation de Thrasybule aux Athéniens. . . . . 165
RÉSUMÉ ET RÉFLEXIONS. . . . . 166
Appréciation de THÉRAMÈNE. . . . . 168
Appréciation d'ALCIBIADE. . . . . 170
Appréciation de THRASYBULE. . . . . 172
Note sur CORNÉLIUS NÉPOS, historien latin.. . . . . *id.*
LYSANDRE et ALCIBIADE avaient des flatteurs gagés. . . 174
Révolte de *Cyrus* contre Artaxerxès, son frère. . . . 175
Comment les mœurs des Grecs s'étaient altérées. . . 176
Deux mots sur Socrate et ses disciples. . . . . 177

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

# AVIS.

Les **PEUPLES ANCIENS** formeront **10** volumes, dont voici l'ordre et la composition :

| | |
|---|---|
| Conception et plan de l'ouvrage, introduction, Hébreux, Assyriens. . . . . | 1 volume. |
| Ethiopiens, Egyptiens, suite des Hébreux, Grecs. | 1 |
| Chinois, Indiens, Perses, Perses et Crecs. . . | 1 |
| Grecs. . . . . | 3 |
| Siciliens, Grecs d'Italie, Carthaginois. . . . | 1 |
| Romains. . . . . | 4 |

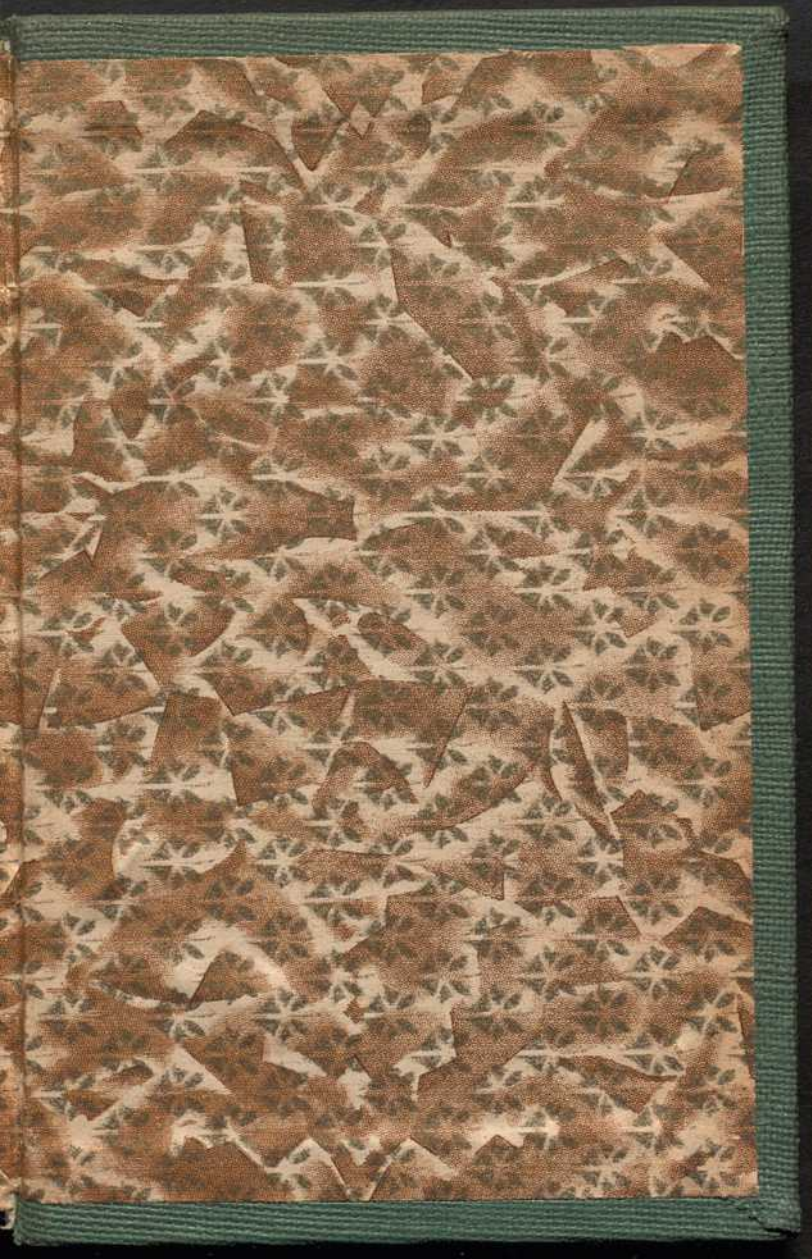
Le 5e volume paraîtra, au 1er décembre prochain. Les autres suivront successivement et de mois en mois. On peut souscrire pour un volume, pour plusieurs ou pour tout l'ouvrage. Envoyer 35 centimes en plus par volume pour recevoir *franco* par la poste.

DU MÊME AUTEUR :

| | | |
|---|---|---|
| **Le livre du Compagnonnage,** 2 volumes in-32. | 2 fr | 50 c |
| **Histoire d'une scission dans le Compagnonnage,** 1 vol. . . . . | 1 | » |
| **Biographie de l'auteur du livre du Compagnonnage,** 1 vol. . . . . | 1 | » |
| **Discours sur la fixation des heures de travail.** | » | 5 |
| **Statistique du salaire des ouvriers.** . . . . . | » | |
| **Dialogue sur maître Adam le menuisier** (sous presse). | | |

Frais d'affranchissement à la poste : ce volume, 35 centimes : le *Livre du Compagnonnage*, 50 cent, ; la *Scission*, 20 cent. ; la *Biographie*, 20 cent. ; le *Discours*, 3 cent. On expédie par la diligence quand il y a beaucoup de volumes à envoyer, et c'est moins cher.

PARIS. — Imprimerie LACOUR et Cie, rue Soufflot, 11, et rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.



PE
HI
Dis
P
A
MO